T. XXXVII. N° 6. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JUIN 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

## Le Témoignage d'un catholique allemand

# Le Germanisme contre la Romanité

*Si les intellectuels de l'Allemagne d'après-guerre, obsédés par le sentiment de la défaite, se sont tournés vers l'Orient à la suite d'un Spengler, d'un Keyserling, pour découvrir les éléments d'une rénovation spirituelle, on a vu, en ces dernières années, se dessiner certaines aspirations d'origine catholique qui tendent à faire renaître l'idée d'Occident, de civilisation européenne. C'est la tâche entreprise par quelques écrivains allemands, comme Herman Platz et ses collaborateurs d'*Abendland, *Romano Guardini dans ses ouvrages de liturgie, Herman Hefele, de Stuttgart, Carl Schmitt, de Bonn, et surtout par l'abbé Georges Mœnius, directeur d'une des plus anciennes revues catholiques d'Allemagne, l'*Allgemeine Rundschau, *et fondateur d'une maison d'édition dont le nom même est un programme :* Limes-Verlag ; *car ce mot de* Limes *ne signifie-t-il pas : rempart, ligne d'arrêt contre l'invasion barbare?*

*Toute l'œuvre de Georges Mœnius, telle qu'elle s'exprime dans son* Voyage en Italie (1925), Paris cœur de la France (1928) *et dans de nombreux articles, n'est qu'une incessante défense de l'idée romaine*

*qu'il oppose au germanisme racique et à l'œuvre diviseuse de la Réforme. C'est ce qu'il précise dans les pages suivantes où il prend lui-même une position vigoureuse en faveur de la romanité.*

La Germanie fut toujours un pays antiromain. Dès que le prince des Chérusques eut anéanti trois légions romaines, dès que Tibérius eut rappelé Germanicus vainqueur, la romanisation de la Germanie fut suspendue.

A quoi bon consentir de tels sacrifices, se dirent les Romains, pour civiliser un pays dont nous ne tirerons jamais que du bétail? Il est plus sage d'étendre l'Empire du côté de l'est que du côté du nord. Aussi, se contentèrent-ils d'élever un *Limes*, destiné à garantir les Gaulois contre l'invasion des hordes venues d'outre-Rhin...

Rome avait échoué dans la tâche qui consistait à mettre fin aux libertés germaniques, afin d'assurer la paix sur ses frontières. Dès lors, elle ne s'intéressa plus à la romanisation de la Germanie. Il fallut attendre l'arrivée des envoyés du Christ pour que des pas romains retentissent de nouveau à travers les forêts gothiques. Assez vite d'ailleurs, l'instinct antilatin se réveilla chez nous. Le culte que nous vouâmes bientôt à Hermann le libérateur entrava plus sérieusement l'œuvre du rapprochement germano-latin que ne l'avait fait le Chérusque lui-même.

L'épée d'Arménius nous a séparés de la civilisation latine, quel que soit le nom de ceux qui la brandirent à toutes les époques de notre histoire, qu'ils s'appelassent Luther ou Bismarck. Le monument de Teutobourg est le symbole de notre reniement de la culture.

Le « los von Rom » n'a jamais cessé de retentir ici. Tantôt ce fut la « profondeur » allemande qui se dressa dans ce pays contre l'esprit latin, tantôt la science allemande, tantôt le mysticisme allemand. Tous les événements d'ordre national ne manquaient pas de réagir sur nos catholiques, jusqu'à ce qu'enfin, Rome rassemblant son antique énergie eût édicté le *Syllabus* et se fût décidée de nouveau à parler romain, jusqu'à ce que, dans son encyclique de 1879, Léon XIII eût lancé, dans la confusion du siècle, la parole thomiste.

Alors, toutes les forces du joséphisme apposèrent à la pensée romaine une résistance nationaliste entachée d'héré-

sie. Et pendant la guerre, après la guerre surtout, ce fut pire encore. On ne renonça pas, malgré la défaite, à croire que le germanisme avait une mission à remplir dans le monde, à parler de races nobles et de races inférieures. Comme pour venger notre impérialisme politique humilié par les événements, on suscita un impérialisme spirituel. On prétendit honorer, à côté de Wotan, un « Christ allemand »... On songea à renouveler l'Allemagne. Mais ce renouvellement fut considéré comme un problème d'ordre biologique, non pas comme un problème d'ordre spirituel.

La haine de Rome et de Jérusalem se manifesta de cent manières diverses. C'est contre les deux villes sacrées que se créèrent les « ligues ariennes », les « ordres germaniques », les « églises allemandes », etc.

Deux fois, au cours de l'histoire, l'empire romain a été détruit par les Germains. Ce fut d'abord l'empire de Romulus et de Remus qui succomba sous nos coups lors de la grande migration de peuples ; puis, ce fut la Rome de Pierre et de Paul, lors de cette révolution allemande, qu'on a, dit Ferdinand Gregorovius, « faussement appelée Réforme ». La première fois, ce fut l'imperium païen qui fut détruit ; la seconde fois, ce fut la chrétienté catholique qui fut brisée par une « protestation » diviseuse et, dans la mesure même où nous nous éloignâmes de la communion de l'Église, nous tombâmes dans l'idolâtrie de l'État... Les Germains du seizième siècle, firent plus, du reste, que se séparer de l'Empire. Ils attaquèrent désormais l'idée romaine elle-même, devant laquelle les barbares des migrations s'étaient respectueusement inclinés.

*
* *

On a remarqué avec raison que les limites de la culture catholique en Allemagne reproduisent à peu près le dessin du *Limes* élevé autrefois par les Romains. De sorte qu'aujourd'hui comme hier, le *Limes* divise l'Allemagne en deux territoires de culture différente.

Nadler a bien montré que la civilisation allemande manque d'homogénéité et qu'elle est née de l'union de deux « complexes » historiques complémentaires : celui du sud-ouest d'où sont sortis, grâce à la collaboration millénaire de l'élément romain et de l'élément germanique, l'humanisme et le « classicisme », et celui du nord-est qui engen-

dra, par l'union de l'esprit allemand et de la pensée slave, le mysticisme et le romantisme.

Mais c'est la Réforme qui a travaillé avec le plus de succès à la formation de ces deux Allemagnes, et c'est elle qui a excité au suprême degré la Germanie contre les « pays welches ». Car la Réforme a eu des résultats aussi funestes que le traité de Verdun. Si, à cette lointaine époque, l'Empire fut partagé parce qu'il n'y avait plus d'empereur, au seizième siècle, la chrétienté fut divisée parce que le pape cessa d'être reconnu pour le chef suprême de tous les fidèles. Et après avoir séparé l'Allemagne du corps de la chrétienté, la Réforme provoqua pareillement une scission au sein du corps allemand. Si on la considère au point de vue historique, on s'aperçoit, en effet, qu'elle fut l'aboutissement d'une tendance fort ancienne et qu'elle fit éclater un abcès dont le poison s'était accumulé depuis longtemps déjà dans l'organisme germanique.

C'est grâce à elle que Rome, mère de la culture européenne, devint l'objet d'une haine mortelle de la part d'un jeune peuple qui venait à peine d'achever ses écoles.

Le disciple allemand oublia les bienfaits qu'il avait reçus de la mère commune de la chrétienté... L'humanité fut morcelée. Aussi est-ce à bon droit qu'on a appelé la Réforme « la deuxième invasion des Barbares en terre latine. »

Hugo Ball se demande s'il faut la considérer comme l'expression d'une tendance instinctive ou comme la conséquence de spéculations théologiques erronées. Dans le second cas, le mal serait réparable, car il ne s'agirait que d'un choix d'ordre spirituel, librement arrêté, déterminé par des raisons spéculatives. Dans le premier cas, en admettant même que l'œuvre spirituelle de la Réforme vienne un jour à tomber dans le discrédit, ce discrédit ne provoquerait qu'un simple changement d'idéologie et laisserait subsister, en profondeur, la « répulsion » native qui, à la première occasion, se manifesterait de nouveau avec force.

C'est un fait à méditer, que seules les races les moins soumises ont appuyé la Réforme, les Hessois, les Saxons et les Prussiens (qui en 997 encore assassinaient l'évêque Adalbert de Prague, et en 1008 le moine Bruno de Querfurt, parce qu'ils prêchaient l'Evangile).

S'il était vrai que cette aversion pour Rome provînt d'instincts antiromains profondément enracinés dans le

tempérament germanique, la Réforme pourrait apparaître, en effet, comme l'expression d'une tendance ethnique, comme une protestation « raciste » ; et l'on pourrait dire que les dispositions naturelles du Germain se sont manifestées avec force en Luther... Aussi bien, le protestantisme, issu de très anciennes tendances instinctives, loin d'être un progrès, ne serait-il que la manifestation d'un vieil atavisme. Toujours est-il que la république chrétienne allait s'effondrer sous les coups de ce rebelle à qui l'équilibre spirituel faisait défaut. La chrétienté allemande se donna un nouvel ennemi, car Luther ne cessait de lui répéter que, pour l'Allemagne, le pape était un adversaire plus dangereux que le Turc ; et lorsque le nationalisme put enfin s'épanouir sans entraves, de telles tendances devaient aboutir à la constitution d'une théologie allemande, d'une Église allemande, et provoquèrent même, en un certain sens, la naissance d'un Dieu allemand... Du même coup le territoire allemand devint un bloc impénétrable occupant au centre de l'Europe des espaces d'une ampleur inquiétante. Désormais tout afflux de sang romain au cœur des pays slaves devint impossible. L'Allemagne protesta contre l'unité de l'Europe et s'isola par sa protestation. Plus délibérément encore que la Russie, elle se mit à suivre ses voies particulières qui n'aboutissaient à aucun carrefour universel. Elle ressembla de plus en plus à ces féroces Saxons qui avaient si farouchement résisté à Charlemagne, le bon ouvrier de l'ordre romain, et qui, lorsqu'ils recevaient le baptême, élevaient en l'air leur hache d'arme afin qu'elle ne fût pas baptisée avec eux. Aussi, au lieu de devenir ce que sa position géographique et son rôle historique lui commandaient d'être, le médiateur européen, le peuple allemand fut trop souvent un élément de division et de désordre. Au lieu de cimenter l'Europe, il fut la force explosive qui interdit au continent de se reconstituer.

C'est pourquoi cette Allemagne isolée, murée, offre un type d'homme, qui, même policé, demeure incompréhensible aux étrangers aussi bien qu'aux plus grands des Allemands. Gœthe, Schopenhauer, Nietzsche n'ont cessé d'élever des accusations contre leur race : « Nous autres Allemands, nous sommes d'hier, a dit Gœthe. Nous avons défriché avec ardeur depuis cent ans. Pourtant, il s'écoulera encore quelques siècles avant que ne pénètre en nos compatriotes

assez d'esprit et de haute culture pour qu'on puisse dire : il y a déjà longtemps qu'ils sont sortis de la barbarie. »

Et Nietzsche : « Les Allemands sont pour moi impossibles, Lorsque je songe à une espèce d'homme qui répugne à tous mes instincts, c'est toujours un Allemand que je vois... Les Allemands ne se rendent pas compte combien ils sont vulgaires. Et c'est là le comble de la vulgarité. Ils ne rougissent même pas de n'être qu'Allemands. » Mais s'il manque aux Allemands cette éducation raffinée, si leur « humanisation », qui ne pouvait être réalisée que par le christianisme, a été interrompue, la cause n'en est-elle pas, pour une part, cette brusque rupture avec la culture traditionnelle? L'Allemagne fut, par Luther, ramenée en arrière et rejetée profondément dans le passé...

Sans doute n'est-elle plus l'antique Germanie. La hache a éclairci ses forêts primitives et les Romains ont planté de la vigne sur ses coteaux. Néanmoins elle n'est nullement devenue l'héritière de Rome, même après l'alliance que le Saint-Empire scella avec elle. L'Allemand n'a pourtant jamais cessé de soupçonner combien ses forces latentes et ses tendances naturelles se développeraient magnifiquement, s'il acceptait de se tourner vers elle. Ses grandes époques ont été celles où son accord avec Rome a été intime et vivant. Plus d'une fois, l'Allemagne a tenté de se jeter aux pieds de l'éternelle Éducatrice. Mais toujours ont surgi des forces contraires qui ont détourné l'enfant de sa mère.

Quels résultats bienfaisants, cette adhésion de l'Allemagne à la Romanité n'aurait-elle pas? Elle assurerait du même coup la pacification de l'Europe. C'est sur un plan bien plus profond que le plan économique et politique, que se pose le problème du rapprochement franco-allemand. Ce problème se résoudrait de lui-même, si les deux peuples se rencontraient dans un commun humanisme, si leur esprit et leur volonté les ramenaient à cette « humanité » supérieure que le christianisme a surnaturalisée.

La France, fille aînée de l'Église, est aussi la fille aînée de cette civilisation. Pour protéger le vieil ordre européen, il est nécessaire qu'elle ne se laisse pas pénétrer par les influences étrangères. Peut-être un jour, de concert avec l'Italie qui a réfléchi à son italianité et qui, il faut l'espérer, a expulsé tous les éléments hégéliens de son organisme poli-

tique, provoquera-t-elle une Renaissance de cet ordre européen. Et le renforcement de la culture qui autrefois créa l'Europe, ramènera aussi l'Allemagne dans la communauté européenne.

*
* *

En son fond, l'antithèse « romanisme, germanisme » pourrait être ramenée au conflit du subjectivisme et de l'objectivisme. Ce qui est en jeu, c'est la suprématie du *Logos* sur l'*Ethos*, de l'*opus operatum* sur l'*opus operantis*, de l'œuvre achevée sur l'œuvre en train de se réaliser, des droits de la vérité sur le libre examen, de l'autorité sur l'autonomie, de la raison sur le sentiment.

Le Germain renverse la hiérarchie véritable. Il établit la primauté de l'*Ethos* et de l'individu. Or, dès que la piété individuelle et le sens propre ne sont plus contrôlés par l'autorité de l'Eglise, et qu'ils se soulèvent contre la discipline et la loi, les flammes de la « vie intérieure » risquent de fondre les chaînes du dogme et de l'institution. On ne tolère plus le moindre empiétement sur son être intime et, plus on a lâchement livré sa liberté personnelle à l'État, plus on prétend soustraire son âme au contrôle de toute juridiction spirituelle.

Rien n'est plus contraire à l'esprit romain, soucieux de définir et de légiférer et qui interdit au moralisme de dissoudre le dogme. En vérité de tels désordres, générateurs de toutes les révoltes, sont le fruit de l'individualisme.

« L'influence germanique, écrit Alfred Weber, fut toujours, lorsqu'elle s'exerça de façon efficace, une influence individualiste. Lorsqu'elle eut de l'action sur l'Europe, l'Allemagne ne créa que des idées « particularistes » qui, comme la Réforme, s'élevaient contre toute espèce d'unité, ou, comme le romantisme, naissaient de l'individu et retournaient à l'individu. « Vie intérieure » et éthique, tels sont les domaines préférés de l'Allemand. Son instabilité morale a rendu le Germain étranger au monde que domine l'esprit universaliste de Rome.

La « vie intérieure » de l'Allemagne, soustraite à toute direction dogmatique, est une mer où beaucoup se sont déjà noyés ; l'éthique allemande une chaîne de montagnes que beaucoup se sont épuisés à gravir. Ildefons Herwegen, qui restaura les valeurs romaines dans la pensée bénédic-

tine, ramène cette « moralisation » de la vie religieuse à un processus historique assez simple : « De jeunes peuples, dit-il, entrèrent dans l'Église sans avoir eu les avantages d'une culture préalable qui leur aurait facilité l'accès à une religion si haute. C'est pourquoi l'Église germanique du moyen âge repoussa toujours au second plan ce qui relève du caractère dogmatique de l'Église, tandis qu'elle accordait une importance primordiale à la piété individuelle et à la morale ».

Il ne s'agit pas ici de dresser une race contre une autre race. Car l'esprit latin, lui aussi, a ses dangers. Il lui arrive de trop simplifier, de s'en tenir parfois à l'extérieur des choses et d'aboutir à une certaine stérilisation de la réalité profonde. Car ce n'est pas la civilisation gréco-romaine, mais la doctrine révélée par Jésus et l'Église apostolique, fondée par lui, qui sont le point de départ, la source, la cause première de la civilisation universelle dont toutes les nations ont bénéficié et peuvent bénéficier en devenant catholiques. Si le catholicisme s'est providentiellement assimilé les forces les meilleures du judaïsme et n'a pénétré dans le monde romain qu'après que celui-ci eut absorbé le monde hellénique, s'il apparaît comme une synthèse vivante où se retrouvent tous ces éléments, il ne leur doit rien d'essentiel, car il possédait, dès l'origine, toutes ses parties intégrantes. Sans la Révélation, l'impulsion, la grâce du salut, apportées par le ministère et la passion du Rédempteur, Rome n'aurait pu, d'ailleurs, résister à la corruption du paganisme, ni civiliser les barbares. Il lui fallut d'abord se convertir au christianisme, avant d'exercer sur le monde une influence vraiment et essentiellement universelle. Siège de l'Église du Christ, elle allait désormais assurer, sous les auspices d'une *Pax romana* spirituelle, l'équilibre de toutes les énergies humaines.

*
* *

On pourrait croire que la pensée romaine trouverait dans l'esprit des catholiques romains d'Allemagne une forteresse imprenable, son Capitole sur le sol germanique. A vrai dire, le catholicisme allemand est menacé par notre dangereux particularisme ethnique, par l'isolement et l'originalité qu'affectionne notre race, et, en outre, par un contact trop

étroit avec les éléments protestants de notre peuple. Aussi ce Capitole n'a pas seulement à redouter l'assaut des ennemis du dehors, il subit en outre la pression des ennemis de l'intérieur ; car le bacille raciste ne cesse pas d'agir sur l'organisme allemand...

Ce n'est pas sans dommage pour son âme que le catholique allemand vit dans une telle ambiance. Dès qu'il ne se définit plus avec une lucidité absolue, dès qu'il ne défend pas avec une volonté inébranlable son héritage romain, le milieu devient son ennemi et finit par corrompre même les meilleurs. On n'erre pas impunément sous les sapins nordiques. Aussi, n'est-il pas étrange qu'en Espagne et en Italie, les catholiques allemands soient considérés comme des demi-protestants. Il est exact, en effet, que les infiltrations protestantes ont atténué en eux le sens romain.

La Réforme n'a donc pas seulement dissocié le bloc germanique, elle a en outre porté un coup très grave au catholicisme de ce pays. Selon Hefele, elle a détruit son unité intérieure : « Son âme, dit-il, devint un champ de bataille où s'affrontèrent l'esprit romain et l'esprit allemand, et bientôt elle porta tous les stigmates du combat, se couvrit de ruines. Son catholicisme lui-même se sent divisé. Ce qu'il y a en lui de religieux, de liturgique reste fidèle à l'esprit latin. Mais ses tendances morales et politiques le poussent à se soumettre au « gibelinisme »... Le catholique allemand s'est toujours efforcé de se faire prendre pour un catholique situé à mi-chemin du protestantisme. Il s'est cru obligé, pour servir l'intérêt général de son peuple, d'affaiblir en lui l'élément romain, tandis que le protestantisme, établi bien plus franchement que lui sur le terrain national, se garde bien de répondre à ces avances en faisant de son côté quelques concessions à l'esprit de Rome. A la vérité, voudrait-on en venir à *un catholicisme romain de la nation allemande?* Si énergique apparaît parfois la résistance passive à l'esprit latin que l'on finit par s'imaginer qu'il existe peut-être une volonté d'hégémonie germanique. Et pourtant l'élément romain est partie intégrante du catholicisme et on ne peut l'en éliminer. Éliminer cet élément, ce serait, préparer la voie à une Église nationale. Si le catholicisme allemand veut jouer sa partie dans le grand mouvement de régénération qui semble se préparer en Occident, il n'a

pas à devenir libéral ou protestant, il n'a qu'à redevenir romain.

Mais, à vrai dire, le catholicisme de ce pays, poussé par des instincts naturels ou corrompu par un trop long contact avec le protestantisme, ne cesse de s'incliner profondément sinon devant les dieux germaniques, du moins devant l'esprit germanique. Ce qui rend sa destinée si angoissante, c'est qu'il cherche souvent hors de lui ce qu'il trouverait aisément dans son propre trésor. On dirait qu'il ne peut revenir à ses « mères » romaines qui sont ses vraies « mères » à lui aussi, sans invoquer en même temps les *Nornes* de la lande germanique... Le prestige de l'esprit allemand est si grand pour lui, qu'il n'est pas rare de voir quelques-uns des chefs de la contre-Réforme saluer de l'épée les dieux du paganisme national, sans pouvoir d'ailleurs nourrir l'espoir d'être admis dans leur Walhalla. N'est-ce pas le père jésuite Frédéric Muckermann qui déclarait : « L'*opus operantis* vaut peut-être autant que l'*opus operatum*. Les peuples qui tendent au subjectivisme, qui donnent plus de place à l'individu et à la conscience morale que les peuples du Sud, sont-ils, pour cela, moins catholiques?... Peut-être l'esprit allemand renferme-t-il précisément des valeurs destinées à rayonner, un jour, d'un éclat particulier sur tout le territoire où règne l'Église de Rome. » Mais n'est-il pas démontré, en effet, que loin d'être assaini par l'esprit allemand, le monde catholique a été au contraire divisé, morcelé par lui?

En outre, dans le domaine politique, est-ce que la symbiose du catholicisme et du protestantisme allemands n'a pas eu des résultats plus funestes encore? Tous les psychologues s'étonnent lorsqu'ils constatent que nos catholiques, incapables de discipliner leurs instincts de libéralisme sur le terrain intellectuel, se tournent, en politique, vers la droite. Ils devraient se borner à être conservateurs et ils deviennent réactionnaires. Le concept d'État national les hante et les corrompt, et en dépit de ses principes, leur catholicisme se fait accommodant. Il se laisse domestiquer... Lorsque Potsdam donne un mot d'ordre, les directives romaines sont aussitôt sabotées, comme s'il n'appartenait pas au catholicisme de résister à la toute-puissance de l'État, dès que la vie religieuse est en jeu, et aussi de dresser, en face de Luther, de Fichte, d'Hegel, de Bismarck, l'idée romaine de l'ordre et de l'unité.

En vérité, le catholicisme allemand n'a pas avant tout à porter un message *allemand* dans le monde. Il doit se purifier d'abord et se régénérer lui-même avant de songer à donner aux autres ce qu'il ne possède pas. Il doit s'efforcer de former *l'homme* catholique et ensuite la société catholique. Je crois, en ce sens, à une renaissance du catholicisme, qui, d'ailleurs, est bien plus sensible en France que chez nous... Ce catholicisme s'accordera aisément avec celui qu'Hugo Ball représente : « Il n'y a, dit celui-ci, qu'une force capable de résister à la tradition dissolvante : c'est le catholicisme. Mais pas le catholicisme d'avant-guerre, ni celui de la guerre. Un catholicisme approfondi, intégral, qui ne se laissera intimider par rien, qui méprisera les petits intérêts, découvrira Satan sous tous les masques, et défendra les droits de Dieu, coûte que coûte. »

*
* *

Parce qu'elle est un pays intermédiaire, un mélange de races, l'Allemagne, ayant renoncé à s'unir au monde romain, devait, pour satisfaire les puissants instincts nationalistes qui la travaillent, osciller sans cesse entre l'Est et l'Ouest, sans parvenir à trouver une solution définitive et offrir à l'univers le spectacle d'un équilibre toujours menacé. Il y a chez nous des territoires de vieille culture, mais aussi des territoires qui n'ont été colonisés et christianisés que tardivement. Tandis que les Francs, devenus sédentaires, ne tardaient pas à s'affermir, de nouveaux barbares affluaient sans cesse sur le sol allemand. Parce qu'elle dut accueillir constamment de nouveaux éléments qu'elle digérait mal, l'Allemagne ne fut pas assimilée par l'Occident européen.

C'est après la guerre que s'est manifestée avec plus de force, sur notre sol, la tendance à regarder vers l'Orient. F. W. Fœrster s'est efforcé d'élever, dans l'ordre spirituel, des digues capables de protéger notre jeunesse qui risquait d'être emportée par la vague russe. « Dans quelle erreur, lui dit-il, n'êtes-vous pas, si vous attendez de l'esprit russe et asiatique un renouveau spirituel, une renaissance de l'âme nationale ! » Après bien d'autres Allemands illustres, il a dénoncé les périls qui naîtraient de la fusion des deux cultures slave et germanique : « Le peuple qui occupe le milieu de l'Europe, a-t-il écrit, ne peut s'unir à un seul de ses voisins, ou alors

l'Europe centrale, destinée par la nature à rapprocher les nations et à jouer le rôle d'intermédiaire, deviendra plus que jamais le théâtre d'une scission fatale.

« Au reste, l'Allemagne a besoin essentiellement d'adopter la culture latine, c'est-à-dire une culture où la réalité objective est souveraine et qui seule peut remédier à la tendance qu'a l'Allemand de se perdre dans l'abîme de son *moi*.

« Plus l'Allemagne pénètre dans les régions chaotiques de l'Est, plus indispensable est pour elle le contrepoids de la culture latine. Ce n'est qu'en s'unissant d'abord à la France que les échanges intellectuels avec la Russie seront sans danger pour le peuple allemand. Ce n'est qu'en s'unissant d'abord à la France que l'homme germanique se libérera de l'hégémonie prussienne et trouvera profit à traiter avec les Slaves, sur lesquels les théories impérialistes de la Prusse agissent à la manière d'un explosif. »

L'Allemagne ne peut donc remplir son devoir envers l'Est et envers l'Ouest que si elle apparaît, non comme un peuple essentiellement oriental, mais comme le pionnier, dans ces régions lointaines, de la culture occidentale... Car il ne faut pas oublier que son action spirituelle ne fut vraiment efficace sur les Slaves qu'à l'époque où elle eut des rapports très étroits avec le monde romain. L'Allemand porté à se laisser absorber, à se dissoudre dans une rêverie que rien ne borne, a besoin précisément de se mettre à l'école de l'esprit latin, qui lui donnera le secret de la discipline intérieure et le goût des formes nettement définies. Ainsi, seulement, il parviendra à la pleine clarté, dans la conception et dans l'expression.

Personne, au reste, n'a mieux compris ces nécessités que nos grands classiques, et c'est pour cela qu'ils sont devenus les véritables éducateurs de leur peuple et qu'ils ont agi profondément aussi sur l'Orient slave. Ils nous diraient aujourd'hui : « Si vous ne vous reliez pas solidement au monde romain, vous vous perdrez dans le mysticisme oriental. C'est par l'Allemagne que la culture occidentale doit parvenir aux peuples de l'Est. »

Il serait vain de nier, d'ailleurs, que « l'âme russe » constitue un phénomène spirituel d'une très grande importance pour nous. C'est qu'au sein de l'Église universelle, cette âme a une sonorité particulière, qui ne doit pas être étouffée par

des accents plus éclatants et plus rudes ; elle est une des voix de l'harmonie. Dans le sanctuaire de l'Église, le christianisme byzantin est une icone inestimable, un bijou précieux du diadème. Des papes eux-mêmes lui ont rendu hommage et ont chanté ses louanges.

« L'âme russe » porte témoignage de l'universalité de l'Église du Christ qui se garde bien de proscrire les mouvements profonds de la vie intérieure. François, le héros du cœur, et Benoit, le maître de la liturgie, célébreraient avec joie le retour de l'Église russe dans la maison paternelle. Car que serait l'Église catholique sans piété profonde? Rien qu'une fière bâtisse, non point un véritable sanctuaire. Le catholicisme occidental peut être fécondé par la ferveur russe. Le rêve du grand pape, Innocent, qui vit le Vatican s'écrouler, si le pauvre d'Assise ne l'eût soutenu sur ses épaules, doit rester d'une vivante actualité.

Le catholicisme allemand doit d'autant plus s'intéresser à cet élan de l'âme propre au peuple russe qu'il est menacé d'être dominé, non par l'esprit romain mais par l'esprit prussien. Les catholiques allemands, les meilleurs parfois, se ferment de plus en plus aux influences romaines et succombent au délire « raciste »... Notre catholicisme semble trop souvent sacrifier l'homme à l'État et se soucier bien peu des droits de l'âme. Est-ce que, dans nombre de nos administrations ecclésiastiques, on n'emploie pas exactement les mêmes méthodes que dans le monde profane? Est-ce que l'invasion prussienne n'a pas submergé aussi la province romaine d'Allemagne? Potsdam ne pousse-t-il pas ses avant-postes jusqu'au cœur de l'enceinte sacrée? N'a-t-on pas confondu les valeurs romaines avec les valeurs prussiennes, et les cloîtres, plus d'une fois, ne sont-ils pas devenus, chez nous, des casernes?

En vérité, on devrait s'en souvenir : l'ascétisme n'a rien de commun avec l'exercice militaire ; l'ordre n'a rien de commun avec le règlement administratif. L'évêque n'est pas un secrétaire d'État, le prêtre n'est pas un fonctionnaire, l'âme est autre chose que le fameux « matériel humain ».

L'esprit d'organisation à la prussienne, pas plus que le fonctionnarisme ne doivent avoir droit de cité dans l'Église catholique. Sans quoi, son contenu réel et personnel disparaîtrait... Sans quoi non seulement les bâtiments, mais aussi les esprits seraient sécularisés. Sans quoi les couvents et les

églises deviendraient des maisons de correction, ou encore l'équivalent des bureaux officiels. Des valeurs romaines, non des valeurs prussiennes, voilà ce que le catholicisme allemand doit s'assimiler !

L'autorité morale a plus de prix que l'autorité matérielle, la hiérarchie sacerdotale vaut mieux qu'un corps de fonctionnaires et le peuple du Christ est plus qu'une masse de sujets. On ne distinguera jamais assez « l'obéissance » chrétienne du « devoir » prussien. Et c'est ici que nous pouvons apprendre beaucoup de « l'âme russe ».

Son mot favori : « Mon frère, l'homme » ne peut être qu'un message bienfaisant pour une Église devenue bureaucratique. Lorsque le slavophile déclare que « l'État tue l'homme », peut-être songe-t-il aussi à cette espèce d'État supérieur qu'est l'Église ; mais il se trompe, s'il fait allusion à l'Église romaine. Car, en vérité, qui se rallie à Rome se voit contraint de répudier l'esprit prussien... Rome ne connaît pas de fonctionnaires. Elle a des prêtres, non des employés, des pasteurs non des bureaucrates. Et pour elle, honorer Dieu, c'est s'occuper du salut de l'homme. Ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit prussien, les valeurs vivantes, éthiques, que possède peut-être la vieille Prusse, le catholicisme allemand n'a pas besoin d'aller les chercher à Potsdam. Il les trouvera dans les impératifs catégoriques de l'Église romaine. Il lui est donc permis de s'émanciper de la tutelle des forces qui durcissent l'âme, puisqu'il n'a qu'à se tourner vers l'Occident pour rencontrer des forces égales, mais qui ne cessent jamais d'être douces et bienfaisantes.

*
* *

Il n'est pas nécessaire de se demander ici ce que le monde romain gagnerait à être soumis à l'influence allemande. Il est plus urgent de montrer ce que la race germanique doit gagner si elle s'unit au monde romain ; car, par le protestantisme et par le libéralisme, c'est-à-dire par une démence proprement teutonique, l'esprit romain a été de plus en plus expulsé de notre pays. Il faut que, dans le domaine spirituel, Rome de nouveau repousse les hordes barbares : il s'agit ici d'un combat pour l'ordre contre toute espèce d'anarchie, contre tout ce qui met en péril la vie

individuelle, morale et religieuse. L'élément destructif dans la race germanique, c'est l'individualisme, tandis que ce qui caractérise l'esprit latin, ce sont ses principes constructifs. Il est donc évident que la race germanique si fortement individualiste doit trouver le correctif qui lui est nécessaire non pas dans le grossier instinct d'organisation toujours vivace dans la marche de Brandebourg, mais dans des relations intimes avec les races qui possèdent une ancienne culture, où la forme est souveraine. D'après Fœrster, c'est vers les peuples dont l'imagination conçoit surtout des réalités plastiques que tendent instinctivement les races fortement individualisées, et cela parce qu'elles éprouvent le besoin de se libérer. De là l'usage de la langue latine pendant des siècles par les Allemands ; de là le choix qu'ils firent du droit romain ; de là leur goût pour les mœurs françaises.

Il est certain qu'aujourd'hui encore c'est l'Église catholique qui est seule capable de rendre inoffensif le poison de l'individualisme germanique et de tirer même d'un tel poison un remède efficace. Mais comment pourra-t-elle remplir sa mission si l'on tente de la germaniser? Plus d'une fois déjà, c'est grâce aux antiques valeurs d'ordre et de discipline que les peuples menacés de succomber sous la violence des forces chaotiques qui se heurtent en eux et de se perdre dans les abîmes de leur propre mystère, ont été sauvés. Aussi, disons-nous : l'Allemagne a besoin aujourd'hui encore et précisément aujourd'hui de revenir à la culture gréco-latine qui, seule, est capable de lui fournir une discipline.

F. W. Fœrster a eu des paroles éloquentes pour montrer l'efficacité de cette culture : « Je sais, dit-il, de grands chefs d'industrie, en Allemagne, qui après des expériences concluantes choisissent pour collaborateurs des humanistes, de préférence aux jeunes gens dépourvus de culture antique. Ils disent qu'ils saisissent plus aisément les finesses du métier et surtout possèdent une discipline intellectuelle plus parfaite, une décision plus prompte que ceux qui furent formés directement par la pratique... C'est que, mieux qu'aucune autre, la langue latine enseigne à penser juste et d'une manière ordonnée, peut-être précisément parce qu'elle fut la langue d'un peuple qui produisit plus d'institutions que de systèmes philosophiques, et des institutions si for-

tement enracinées dans les réalités de la vie et de la nature humaine qu'elles semblent indestructibles...

« Chez les Anciens, en effet, tout est stylisé, tout est architectural. Ils éliminent le superflu, les idées adventices qui détournent du but véritable. A l'homme qui œuvre de ses mains, les lois de la matière qu'il travaille donnent une incessante leçon de logique ; elles lui apprennent le strict enchaînement de la cause et de l'effet, et c'est en quoi devrait consister la véritable éducation primaire. Mais l'intellectuel ignore le bénéfice de ces exercices concrets. C'est à lui que le latin surtout sera précieux. C'est l'usage de la langue latine qui le protégera des périls qu'engendre le développement excessif de l'intelligence abstraite. Car le latin est une école de véracité, de responsabilité. Il nous enseigne à peser nos paroles et à équilibrer nos pensées, à acquérir le sens du réel. Il nous défend contre toutes les tentations auxquelles l'homme simple travaillant de ses mains n'est pas exposé au même degré et qui surgissent aisément chez l'individu qu'exalte une vie intérieure trop sublime... Il nous oblige à dire complètement ce que nous disons et à vouloir complètement ce que nous voulons. »

Aussi, en présence de l'anarchie intellectuelle, sociale et politique de notre temps, le cri : « Retour à l'antique, » doit-il être le cri de ralliement de tous ceux qui portent le deuil de l'unité perdue. C'est en ce sens que Roger Dumon, au nom de la civilisation française qui se montra si souvent la protectrice de l'ordre européen, bat le rappel des esprits : « En première ligne, écrit-il, il s'agit de former dans le monde occidental une élite qui serait profondément pénétrée de culture gréco-latine. Cette culture qui, en Europe, revendique la place qui lui revient à bon droit, la première, trouvera dans la culture chrétienne son complément spirituel. »

A vrai dire, si cette renaissance de l'antique se produit un jour, il conviendra de laisser à chaque peuple son caractère particulier et son génie propre. Il ne serait pas interdit à l'Allemagne de développer ses tendances naturelles, pourvu que, cessant d'être une force de division, elle consentît à s'adapter au rythme universel. Elle appartiendrait, dès lors, à la grande famille européenne dont elle est séparée depuis si longtemps.

La culture latine a été introduite ici par l'intermédiaire du catholicisme. Elle nous reviendra par le catholicisme. Car,

bien que les deux mots : catholique et latin, n'aient pas le même sens, Rome intègre dans sa réalité les choses qu'ils expriment. C'est ce qu'a bien montré M. Charles Maurras dans *Gaulois, Germains, Latins :* « Un monde latin moderne, écrit-il, non imbibé, non imprégné de catholicisme? Non, en vérité, je ne le connais pas! Un monde latin moderne s'évertuant à nier le bienfait philosophique d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, ou l'analyse morale d'Ignace de Loyola, ou la casuistique de ses disciples... L'Espagne sans saint Dominique, l'Italie sans saint François, Rome sans Vatican ou la France sans l'Université de Paris et sans la rue du Fouarre, on peut dire... que cela n'existe pas et n'a jamais existé. »

Il est donc hors de doute que le renforcement du catholicisme aurait pour conséquence le développement et l'approfondissement des relations intellectuelles à travers notre Europe. Si l'Allemagne se joignait au monde qu'a défriché la culture romaine, le problème franco-allemand serait résolu. En ce sens, Rome est la solution européenne de toutes les questions.

Notre race jeune encore et toujours exposée aux fermentations dangereuses, a d'autant moins d'intérêt à combattre la race latine que ce qui est en jeu, ici, ce n'est pas l'hégémonie d'une race sur une autre race. Il s'agit simplement d'une primauté d'ordre spirituel. Nous luttons contre cette sorte d'hérésie, qui détermine la race d'après le sang et qui sous-estime le rôle des institutions et de la culture. On peut d'autant plus aisément développer la culture romaine qu'on ne prétend par là exalter ou déprécier aucune race. Rome est une idée universelle, non une idée « raciste » ; son fondement est catholique et apostolique.

Tous les peuples, les Latins comme les Slaves et les Germaniques, peuvent se rencontrer dans cette *Romanitas* supérieure dont parle le Suisse Gonzague de Reynold :

« On doit, dit-il, préférer le mot *romanitas* au mot *latinitas.* La romanité est ouverte à tous les hommes, quelle que soit la couleur de leur peau. Elle met fin à cet antagonisme entre Latins et Germains, entre blancs et gens de couleur, qui nous a fait tant de mal. Grâce à elle, on cesse aussi d'opposer civilisation à culture. »

Mais, à vrai dire, l'équilibre entre les diverses races ne

sera assuré et maintenu que par l'Église catholique. Tous les conflits ethniques cesseront, quand la vie affective et instinctive se subordonnera à la vie spirituelle. En ce sens, chaque nation peut devenir l'héritière de l'esprit et de l'autorité de Rome et participer ainsi à son éternel bienfait. Une grande Europe unie et pacifiée n'est possible que grâce à la Romanité. « Au moyen âge, a dit Gregorovius, la vieille capitale du monde resta le centre moral du nouvel Occident... Le nimbe de la cité éternelle entoura désormais la tête du Pontife. » Rome, au moyen âge, créa, en effet, les États-Unis d'Europe. Elle fut alors le siège de la Société des Nations, et non pas une juridiction impuissante, mais une juridiction souveraine, une monarchie spirituelle qui maintint la famille chrétienne dans l'unité de la foi et du droit.

Fœrster, le protagoniste protestant de la *Pax Romana*, a consacré à l'idée de Rome ces paroles catholiques : « C'est elle qui, pour la première fois, a réalisé l'unité de l'Occident... Elle est l'unique force pacificatrice, capable de soumettre tous les monstres et d'exorciser les démons. L'idée même de Société des Nations n'est possible que grâce à l'esprit romain. Ce que disait Gregorovius de la nécessaire suprématie de Rome dans des siècles rudes et anarchiques est aussi valable pour le temps présent que pour le passé. »

GEORGES MŒNIUS.

# Ma traversée du Pacifique

## des îles Galapagos à l'archipel des Gambier[1]

Le 30 juillet, je quittai Puerto-Chico, le petit port où j'avais mouillé mes ancres pendant une dizaine de jours. Il ventait frais du sud et la brise favorable me permit cette fois d'éviter facilement le récif Schiavoni et les brisants de la pointe du Lido. A la sortie du port, je mis le cap à l'ouest, pour passer au nord du dangereux récif Nic Gowen, entre les îles Santa-Fé et Santa-Maria. Dans l'après-midi, le vent augmenta d'intensité et la mer se fit forte et, chose curieuse à noter, presque sous l'équateur il faisait positivement froid. Il pleuvait aussi très fort. San Christobal disparut vite de ma vue et je pouvais à peine distinguer Santa-Fé par tribord avant.

Pendant la nuit mon bateau le *Firecrest* se gouverna lui-même, mais j'avais tant d'îles autour de moi que je montais bonne garde et venais constamment sur le pont, cherchant à voir à travers la nuit opaque. Le courant de Numboldt m'entraînait en effet vers l'ouest, et si le *Firecrest* avait modifié sa route, il aurait pu donner sur des récifs. Tout se passa bien ; au petit jour Floreana était déjà derrière moi dans l'est, Isabella était en vue et l'île de la Tortue gisait dans le nord-ouest.

(1) Copyright 1929 by Bernard Grasset.

J'étais maintenant clair de tous dangers, et modifiant ma route, je mis le cap ouest-sud-ouest, sur l'archipel des Gambier, distant de 3 200 milles. En effet, à mon grand regret, j'avais dû abandonner le projet de visite à l'île de Pâques et ses gigantesques et mystérieuses statues, pour diverses raisons, dont la principale était que l'île ne présentant pas de mouillage abrité, il m'aurait été probablement impossible de laisser seul le *Firecrest* et de descendre à terre.

Les îles Marquises, à 9 degrés au sud de l'équateur, étaient à 3 000 milles de distance. Avec les vents alizés et le courant équatorial d'une vitesse de 10 à 70 milles par jour, ç'aurait été pour moi la traversée la plus courte et la plus facile. Au contraire, pour arriver aux îles Gambier ou Mangareva, situées par 23 degrés sud, je savais qu'il me faudrait sortir de la zone des vents alizés pour rencontrer des calmes, du gros temps et des courants contraires. J'avais lu des îles Marquises des descriptions enthousiastes de Stevenson et de Melville, et, cependant, c'est sur les Gambier que je mis le cap, parce qu'elles représentaient pour moi le grand inconnu et que jamais je n'en avais entendu parler.

Ma traversée débuta fort bien. Le vent soufflait frais et le *Firecrest* faisait bonne route. Le lendemain de mon départ des Galapagos, une bonite à ventre rayée (*Thynmus Pelamys*) fit hors de l'eau un bond extraordinaire et, frappant la grand'voile à près de quatre mètres de hauteur, s'en vint retomber sur le pont. Elle pesait environ quinze kilos et je la fis cuire en pensant qu'il était heureux pour moi que les requins et les baleines ne se livrent pas aux mêmes ébats.

Mon navire avait la brise par le travers, position qui lui convient le mieux pour donner, sans personne à la barre, la meilleure vitesse. Aussi il battit tous ses records. Jusqu'alors ma meilleure distance, sans tenir la barre, avait été de 105 milles en vingt-quatre heures. Pendant les quatre premiers jours de ma traversée, les distances parcourues furent successivement de 113, 144, 122 et 132 milles, et je ne venais sur le pont que pour changer ou épisser les parties du gréement usées par le frottement.

Les vents devinrent ensuite moins forts et soufflèrent plus de l'arrière, m'obligeant à amener ma grand'voile. Ma vitesse devint réduite à 80 milles par jour, mais j'avais beaucoup de loisirs que j'utilisai à confectionner deux voiles neuves.

J'étais arrivé à simplifier de plus en plus ma nourriture ; à part quelques poissons volants que je ramassais sur le pont et quelques daurades que je harponnais, je vivais uniquement de riz, de porridge, de biscuits et de pommes de terre.

De nombreuses expériences m'avaient convaincu que le régime végétarien était celui qui me convenait le mieux et me donnait la plus grande résistance physique. J'étais tout le temps en parfaite santé et en excellente forme.

J'occupais aussi mes loisirs à la détermination de ma position. On sait que la latitude ou distance de l'équateur s'obtient aisément par une hauteur de soleil prise au moment de son passage au méridien ou midi vrai du lieu. La longitude est la distance du méridien de l'observateur au méridien de Greenwich. On l'obtient en calculant la différence entre l'heure locale obtenue par une hauteur d'astre et l'heure du premier méridien donnée par le chronomètre de bord.

Lorsque l'on sait qu'un écart de quatre minutes au chronomètre produit une différence de 60 milles dans la longitude, on conçoit combien il est important de connaître la marche d'un chronomètre.

Un chronomètre n'est jamais exact et sa marche dépend surtout de la température et du mouvement du navire. Sur les grands paquebots, on obtient chaque jour l'heure par T. S. F. et on peut connaître l'heure à moins d'un cinquième de seconde. La grosse difficulté sur le *Firecrest* était de connaître l'écart du chronomètre dans les conditions sans cesse variables de mes voyages.

J'employais deux robustes chronomètres du type dit « montre de torpilleurs ». Aux îles Bermudes, je les avais mis en observation. En passant près de Saint-Jean, dans les Antilles, j'avais constaté qu'ils retardaient sur leur marche observée. De nouveau, à Panama, je les avais confiés au service hydrographique, où ils étaient réglés chaque jour par télégraphie sans fil et leur retard était environ de une seconde par jour. En passant près du rocher de Malpelo, je constatai qu'ils avaient pris une marche retard de près de quatre secondes par jour, retard qui fut confirmé par une série d'observations prises aux îles Galapagos. En mer, je pus dresser une série de courbes de température qui me permirent maintenant de connaître approximativement la marche de mes deux montres.

Je m'amusai aussi quelquefois à calculer ma longitude par des distances de la lune à des étoiles, méthode qui n'est plus usitée dans la marine, mais qui me permettrait de connaître ma position en cas d'arrêt de mes chronomètres.

Les jours passaient ainsi fort vite et j'escomptais déjà un rapide passage, lorsque, le 26 août, par 17 degrés de latitude sud, je perdis les vents alizés. Le 31 août, je tombai dans un calme plat qui dura une semaine.

Enfin, le 6 septembre, la brise revint, puis la mer devint plus grosse et le vent fraîchit constamment. Vers onze heures du matin, il soufflait une véritable tempête. Mon gréement était usé par le frottement, et brûlé par le soleil. Aussi, presque simultanément, le bastaque de bâbord cassa et vint s'enrouler autour du grand étai, s'emmêlant inextricablement dans les bagues de la trinquette. Les deux balancines qui soutiennent le gui cédèrent ainsi que six des cercles qui maintiennent la grand'voile le long du mât.

Ce fut difficile sans les balancines d'amener le gui sur le pont. Je réussis cependant à rentrer sans incidents ma grand'voile et le foc, et je pris la cape sous la trinquette seule. La mer grossit encore pendant la soirée. A neuf heures du soir, la barre en chêne de mon gouvernail se brisait, mais heureusement je possédais une barre de secours en fer. Vers minuit, je repris ma route sous voile de cape et trinquette. Au petit jour, je constatai les dégâts et me mis au travail. Il me fallut grimper à diverses reprises dans la mâture pour changer les poulies des balancines.

Je dus aussi descendre à cheval le long de l'étai de trinquette pour dégager le bastaque pris dans les bagues. Je ne pouvais me tenir qu'avec les jambes, la voile que le vent faisait battre menaçant à chaque instant de me jeter en bas. Je redescendis les genoux en sang, mais tout était en ordre et après avoir refait le transfilage de la grand'voile sur le gui, je reprenais ma route, toutes voiles dehors. J'avais pu constater que ma longue inaction relative n'avait pas diminué mes forces et que j'étais en pleine forme physique.

La brise continua très irrégulière. Le 13 septembre, pendant la nuit, un violent choc ébranla mon navire. Au jour je remarquai que le doublage en cuivre était arraché à l'étrave, juste au-dessous de la flottaison. J'avais vraisemblablement rencontré une épave à demi submergée. Un autre danger se trouvait encore sur ma route, le récif Minerva ou

Ebrill marqué P. D. sur la carte. P. D. veut dire position douteuse. Signalé par plusieurs capitaines de navires avec des positions légèrement différentes, il fut cherché en vain par l'*Abet* en 1880. On supposait que là le *Sir-George-Grey* se perdit en 1865. Ces récifs marqués P. D. sur les cartes constituent un grand danger pour les navigateurs, car leur position est indéterminée. La seule chose à peu près certaine est qu'ils ne se trouvent pas à l'emplacement marqué sur la carte. Aussi, ne cherchant nullement à l'éviter, je me contentai de veiller, et ne remarquai rien, sauf un léger remous de l'eau, mais j'allais trop vite pour prendre des sondages.

Le mercredi 16 septembre, mes observations m'indiquaient que je me trouvais à une quarantaine de milles de Mangareva, dont les pics sont visibles par beau temps à cette distance, mais les nuages très bas et la pluie rendaient la visibilité très mauvaise.

Ma route me faisait passer près de l'Atoll très bas de Timoe (anneau de corail entouré de cocotiers) et visible seulement à quelques milles de distance. Aussi, à partir de midi, je grimpai dans la mâture, cherchant à voir à travers la pluie. Je craignais une erreur de mes chronomètres et je commençais à être presque inquiet sur ma navigation lorsqu'à treize heures trente j'aperçus des cocotiers qui paraissaient sortir directement de la mer par bâbord avant ; leurs troncs se courbaient sous la force du vent, et l'on ne découvrait aucune terre. C'était pourtant bien là l'Atoll de Timoe, et lorsqu'il fut par le travers, je vis les récifs de corail sur lesquels la mer se brisait.

Je pouvais être satisfait de mon atterrissage. Après quarante-huit jours de mer, mon erreur en longitude était inférieure à 2 milles. En longeant l'Atoll, j'étais rempli d'admiration et d'étonnement pour l'extraordinaire travail des madrépores. Ainsi furent surpris Quiros Cook et Bougainville, lorsqu'ils découvrirent les Tuamotous.

A quinze heures, j'apercevais la terre, l'archipel de Mangareva, à environ 20 milles de distance. Lorsque vint la nuit, je pris la cape, réduisant ma voilure et l'établissant de manière que la dérive me rapprochât de mon but à environ un mille à l'heure, puis je m'endormis heureux et satisfait de toucher à un des buts de mon voyage, songeant à la Polynésie et à ses canaques, qui avaient souvent enchanté

les rêves de mon enfance. Je savais cependant que je venais un siècle trop tard, que la Polynésie était depuis longtemps civilisée, et j'avais un peu peur. Qu'allais-je y trouver? joies ou désillusions?

Le lendemain, à l'aube, je n'étais qu'à 7 milles de l'île d'Akamaru, presque dans l'alignement de la passe du sud-est, qui était celle par laquelle j'avais décidé d'entrer.

Je mis toute ma voilure dessus. La brise était fraîche. Le *Firecrest* filait sept nœuds et je tenais la barre, inondé par les embruns.

Je n'avais pas besoin de consulter mes cartes. Tous les détails en étaient gravés dans ma mémoire, car je les avais longuement étudiées, charmé de répéter les noms harmonieux des îles.

Laissant à bâbord les îles de Kamaka et Makaroa qui ressemblent à un navire, je passai au travers de la ceinture de récifs et longeai si près la falaise de l'île Makapa que le ressac jaillit sur le *Firecrest*, puisque, lorsque j'eus doublé la pointe, l'île d'Akamaru se trouva tout près par le travers, et je ne pus retenir un cri d'admiration. C'était donc cela, la Polynésie. Toutes les descriptions de mes auteurs préférés étaient bien ternes à côté de la réalité.

Une plage de corail éblouissante de blancheur était bordée par des massifs touffus de cocotiers dont les branches ondulaient sous la brise. Plus haut, la montagne s'élevait couverte du léger et fin feuillage du bois de fer. Je sentis aussitôt mon impuissance à pouvoir jamais décrire le contraste de la verdeur des arbres, et des teintes variées que le fond de corail donnait à l'eau du lagon. Il n'était pas possible de distinguer les cases cachées derrière les arbres. De l'île émanaient un calme et une tranquillité surprenants.

Au cours de mes voyages, les souvenirs qui étaient restés les plus profondément gravés dans ma mémoire étaient ceux de la nature, lorsqu'elle n'est pas abîmée par les travaux des hommes. Rien n'avait pu effacer le souvenir de la sauvagerie de la pointe du Raz et de la Baie des Trépassés, et l'horreur fascinante de la mer mugissant dans l'enfer de Plogoff.

Mais maintenant, c'était la nature calme et paisible, et je sentis aussitôt que j'étais arrivé à mon but. Là était le pays où j'aurais voulu vivre et mourir, si je n'avais choisi une existence de marin.

Il me fallait cependant donner toute mon attention à la conduite de mon navire. Pour passer entre les récifs de corail, je devais constamment prendre des relèvements au compas et suivre des alignements marqués sur la carte. Je devais aussi me méfier d'un courant ouest qui m'écartait de ma route, et en corriger constamment la dérive.

A l'intérieur du lagon, la brise ne m'arrivait plus que par rafales. Je gouvernai d'abord sur le pic le plus élevé de Mangareva, puis lorsque j'aperçus le dangereux banc où la mer se brisait devant moi, je cherchai l'alignement de deux marques placées sur la montagne de Mangareva, mais la pluie fine m'empêchait de les distinguer, et ce fut uniquement à l'estime et à un relèvement du compas que je m'engageai dans l'étroit chenal qui s'ouvrait dans la ceinture de récifs entre les îles de Mangareva et Akena. Je devais constamment courir à l'avant pour examiner la coloration de l'eau, et repérer les dangereuses pointes du corail.

Comme j'arrivai dans le port extérieur de Rikitea, capitale de l'île, j'aperçus une jetée au bout de laquelle était un mât où flottait le pavillon tricolore. Pour la première fois depuis mon départ de France, le *Firecrest* flottait dans des eaux françaises.

* * *

Mon séjour aux îles Gambier dura près de deux mois, pendant lesquels je me familiarisai avec le dialecte mangarévien, et j'étudiai les nombreuses coutumes polynésiennes. Au début de mon séjour, les indigènes m'avaient témoigné une certaine froideur. Mais, lorsqu'ils virent que je ne demandais rien et que je ne venais pas dans l'île dans un but intéressé, leur méfiance disparut rapidement. Et moi je m'attachai à cette race sympathique, surtout aux enfants qui étaient charmants et dont je partageais souvent les jeux.

L'ouverture de la pêche perlière était fixée à Mangareva au 10 novembre. En effet, la plonge dans les îles de l'archipel Tuamotou n'est pas libre et est sévèrement réglementée pour éviter la disparition des huîtres.

Pendant la semaine qui précéda l'ouverture, le lagon présenta une animation inaccoutumée. Tous les indigènes étaient occupés à repeindre et à réparer leurs canots. De

nouvelles pirogues, qui venaient d'être construites, furent bénites par le missionnaire en présence d'une partie de la population. Mes talents de peintre, un matelot l'est toujours un peu, furent même mis à contribution et, un après-midi, j'inscrivis le nom de *Maputeoa*, dernier roi de Mangareva, sur le tableau arrière d'un petit cotre à voiles.

Le mardi 10 novembre, jour d'ouverture de la plonge, il faisait un calme presque plat. Laissant le *Firecrest* à l'ancre dans la baie de Rikitea, je pris mon petit berthon pour me rendre au motu, ou îlot de corail, qui était le centre du secteur de plonge, et distant d'environ 6 milles. J'emportais avec moi une carabine Winchester et des appareils photographiques et cinématographiques.

Mon canot étant tout chargé, je n'avançais que lentement. Lorsque je passai au centre du lagon, où les profondeurs étaient de plus de trente brasses, de nombreux requins se mirent dans le sillage de mon embarcation. Quelques-uns dépassaient six mètres de longueur. Lorsqu'un énorme squale bleuté, qui paraissait particulièrement vorace, approcha mon canot jusqu'à le frôler, je ne pus résister à la tentation de lui envoyer un coup de carabine.

C'était très imprudent, car l'énorme brute, touchée dans une partie vitale, fit un bond hors de l'eau et retomba en donnant un vigoureux coup de queue qui aurait pu détruire comme un rien ma fragile embarcation. Il continua à se débattre, laissant une traînée de sang dans l'eau transparente du lagon et, presque aussitôt, ses voraces congénères s'acharnèrent sur lui. Je pus tranquillement continuer ma route, pendant que, derrière moi, les remous de l'onde et un fourmillement d'ailerons à la surface étaient la seule trace de ce qui venait de se passer.

Je ramais depuis fort longtemps et j'étais encore loin du centre de la plonge, lorsque j'aperçus, émergeant de l'eau, les têtes de trois indigènes porteurs de lunettes, seuls en plein lagon, à deux milles de toute terre, par un fond de quinze brasses et dans une eau infestée de requins, et ces trois têtes riaient bruyamment et semblaient fort à l'aise. Je m'approchai intrigué. Chaque plongeur se maintenait à la surface en s'appuyant sur un fagot fait du bois léger de l'hibiscus, auquel un filet, dans lequel il mettait ses huîtres, était attaché par une corde. Ils m'apprirent qu'un cotre à voiles était venu les déposer le matin et viendrait les cher-

cher au milieu de l'après-midi, puis disparurent en plongée.

Beaucoup plus loin, des pirogues à balancier de l'île d'Akamaru formaient un groupe compact. Elles étaient occupées chacune par deux indigènes. Tous accueillirent ma venue par des cris de joie et m'offrirent des oranges et du manioc. L'un d'eux me dit qu'il allait plonger pour moi et ouvrir une nacre en mon honneur.

Il disparut dans une profondeur d'environ dix brasses et reparut bientôt tenant une huître à la main. L'ouverture ne produisit pas la perle désirée, ce qui n'était pas pour surprendre, car la proportion des huîtres contenant des « poe » ou perles, est de une sur plusieurs milliers. La nacre me fut offerte comme souvenir pendant que je dégustais la chair de l'huître arrosée de jus de citron.

Je continuai à inspecter la flottille de pêche. Partout on m'appelait pour m'offrir des nacres. J'arrivai enfin près des pirogues rassemblées qui contenaient plusieurs de mes amis de Rikitea et je décidai de passer l'après-midi avec eux, d'étudier leurs méthodes de plonge et de prendre plusieurs films.

Les indigènes qui travaillaient à deux sur chaque pirogue formaient des groupes joyeux dont les éclats de rire enfantins s'entendaient au loin. Ils déplaçaient constamment leurs pirogues et cherchaient les endroits pleins de nacre en regardant à travers une boîte rectangulaire dont le fond était de verre et à travers lequel tous les détails du sol sous-marin apparaissaient avec la plus grande netteté.

Subitement, un indigène poussait des cris de joie en apercevant des nacres et se préparait à plonger. Il enlevait son chapeau et la veste qui le garantissaient des ardeurs du soleil et, débarrassé de ce costume peu élégant, il ressemblait à un jeune dieu de bronze. Il enjambait la pirogue et, se tenant au balancier, exécutait un travail préliminaire important.

Il procédait à de profondes aspirations puis rejetait l'air en produisant une espèce de sifflement particulier qui s'entendait à une grande distance. Ce sifflement est, je crois, particulier aux plongeurs tuamotus et je ne peux lui concevoir d'autre utilité que d'aider à régulariser la respiration.

Le plongeur portait des lunettes qui étaient, en général, en bois et faites à la main. Les verres étaient fixés au moyen de mastic. Elles étaient destinées à préserver les yeux d'ac-

cidents ophtalmiques qui sont fréquents. Finalement, après plusieurs minutes d'exercices respiratoires, il disparaissait et bientôt remontait en tenant une nacre à la main.

Pendant sa plongée, son camarade suivait attentivement ses évolutions, prêt à le défendre en cas d'attaque de requin, prêt à lui porter secours en cas d'accident.

En descendant dans l'eau, tous les plongeurs se pinçaient le nez d'une main et prétendaient tous qu'au-dessus de cinq brasses de profondeur l'air leur sortait par les oreilles, mais, comme ce fait a été reconnu impossible par divers savants, il s'agit probablement là d'une illusion produite par la pression de l'eau sur le tympan.

Les bons plongeurs restaient, en général, sous l'eau, une à deux minutes et cherchaient plutôt à faire de nombreuses descentes qu'à battre des records de durée.

Les nacres n'étaient pas ouvertes tout de suite, chaque plongeur attendait d'être à l'abri des regards indiscrets pour examiner sa chance.

Les bons plongeurs font environ cent kilos de nacre dans leur journée et quelques plongeurs exceptionnels atteignent deux cents kilos. La nacre valait à Mangareva deux francs le kilo.

Les perles étaient rares et leur valeur totale d'exportation atteignait celle de la nacre. Toutefois, l'année précédente avait été particulièrement bonne, et une grosse perle noire, pêchée avant l'arrivée des marchands israélites de Paris, leur avait été soufflée par le commerçant chinois de l'endroit qui l'avait payée cent dix mille francs à l'heureux plongeur.

Je passai toute l'après-midi sur le lagon avec les plongeurs. Comme c'était mon habitude, je ne portais qu'un simple pagne et j'étais tête nue, tandis que les indigènes portaient un chapeau et des vêtements pour se défendre des ardeurs du soleil. Vers le soir, les pirogues commencèrent à rentrer et j'acceptai l'invitation que me firent les indigènes d'aller passer la nuit sur l'îlot où les plongeurs s'étaient construit des abris avec des morceaux de tôle ondulée.

Nous fîmes là un repas en plein air dont le souvenir restera toujours dans ma mémoire.

Il y avait des bananes bouillies dans de l'eau, des huîtres qu'on avait fait griller en les enfilant les unes à la suite des autres sur des baguettes de bois et de la « popoi » vieille de cinq ans.

La popoi est la pâte fermentée du fruit de l'arbre à pain conservée sous terre, enveloppée dans des feuilles. Elle répand une forte odeur comparable à celle de nos fromages les plus fermentés et peu d'Européens peuvent s'y habituer. Elle constitue la principale nourriture des indigènes.

Le repas était, comme toujours en Polynésie, une affaire très sérieuse et tout le monde mangeait en silence. Lorsque je détournais la tête, quelques secondes, pour regarder le paysage, le ciel ou l'eau du lagon, l'un de mes hôtes me rappelait à l'ordre en me disant : « Kakai, » qui veut dire « mange », et l'on me passait de nouvelles victuailles. Ainsi le voulait la politesse mangarévienne.

Je passai la soirée, la nuit et une partie de la matinée du lendemain sur l'îlot. La plus franche cordialité régnait entre nous. Je passai là d'excellentes heures. Lorsque, le lendemain, je voulus partir, les habitants me supplièrent de rester, d'amener le *Firecrest* et de partager leur vie sur le motu.

C'eût été, certes, pour moi, une existence très agréable que mener avec eux cette vie saine au grand air, que j'aime tant. Mais la mer, de nouveau, m'appelait et je ne pouvais résister. Aussi, en me promettant de revenir, quelques années plus tard, au moment de la plonge, je mis mon berthon à la mer et me dirigeai vers Rikitea et le mouillage du *Firecrest*.

Le lendemain j'étais prêt à appareiller et, par une brise fraîche, filant plus de sept nœuds, je quittai le port de Rikitea pendant que les enfants massés sur la jetée me faisaient des signes d'adieu de la main.

**Alain Gerbault.**

## Un chapitre inédit de l'Histoire de la Peinture en Italie

# Le Corrège

La vraie découverte de l'Italie par Henri Beyle eut lieu en 1811. C'était en réalité son second séjour sur cette terre des arts et de la volupté. Mais onze ans auparavant, alors que pour la première fois il s'enivrait de liberté et humait pour ainsi dire dans l'air un parfum qui le grisait déjà et dont il ne devait découvrir les vraies sources que de longues années plus tard, il n'avait guère acquis autre chose que le pressentiment de tous ces plaisirs du cœur, des sens et de l'esprit, qu'il appelait avec tant d'avidité dès cette heure. Sa trop grande jeunesse, sa timidité, la sujétion de son emploi administratif, puis de ses devoirs de soldat, l'empêchèrent d'organiser sa vie à sa guise. D'autant plus qu'il était malade et possédait tout juste autant d'argent que d'assurance. Aussi regagna-t-il la France en emportant de la patrie de ses rêves une vision charmante, de lourds espoirs, plutôt qu'une connaissance avertie.

Il devait attendre dix ans l'occasion d'y retourner. Il revient alors en touriste, la poche suffisamment garnie, maître de tout son temps, et il a par surcroît la chance de rencontrer à Milan, dès ses premiers pas, cette grande passion sans quoi la vie lui a toujours paru sans goût. Toutefois Beyle n'est pas tellement occupé d'Angela Pietragrua qu'à Milan, à Bologne, puis à Rome et à Naples, il n'ait le loisir de visiter les musées et les églises. Il sent même d'autant plus profondément la beauté qu'il est amoureux : la contemplation d'un

tableau voluptueux le dispose aux émotions tendres qu'il attend encore de sa maîtresse.

Il sait en outre que la jouissance d'un amateur en présence d'une œuvre d'art est d'autant plus grande que sa science est plus approfondie. Aussi se découvre-t-il fort ignorant lui-même et éprouve-t-il le besoin de guides qui lui apporteraient pour les beaux-arts l'équivalent de ce que le *Lycée* de la Harpe lui a enseigné sur les belles-lettres. Il achète alors quelques ouvrages spéciaux, au premier rang desquels la *Storia pittorica dell'Italia* de Lanzi. Il en fait quelques résumés et il s'aperçoit que c'est en dissertant sur les arts qu'on apprend le mieux à sentir.

Il songe donc, et la première idée lui en vient le 29 octobre 1811, que puisqu'il n'existe pas en France une bonne histoire de la peinture italienne, lui-même en composera une, toute faite de traductions et de morceaux choisis, qui lui sera désormais d'un grand secours. Tout aussitôt, et entre deux rendez-vous, il se met à noircir des cahiers.

Rentré à Paris, Beyle, avec cet esprit méthodique et toujours réfléchi, qu'il faut bien lui reconnaître, même au cours de ses plus fougueux emballements, songe à réaliser son projet. Il va acheter rue de la Michaudière de gros registres reliés en vert, et il se met à la tâche avec d'autant plus d'ardeur qu'en écrivant sur la peinture et sur l'Italie il lui semble encore « parler d'amour » à ce beau pays et à une maîtresse qu'il brûle de revoir et dont il trace le nom en tête de son travail.

Il est soutenu encore par cette idée que son histoire, comblant une lacune de la librairie en France, pourrait trouver facilement un éditeur et lui procurer assez d'argent pour hâter son retour en Italie. Qui sait même si l'auteur n'en acquerrait pas ce renom littéraire auquel, abandonnant pour un temps ses comédies, il n'a certes point renoncé?

Dans une note marginale de son manuscrit il confesse, le jour même où il y trace les premières lignes, pourquoi il s'attelle à une si formidable besogne :

1° *Je compte un jour retourner en Italie et la voir à mon aise. Il y a quatre choses à observer : la nature du sol, le climat et les beautés naturelles, comme la vallée d'Izelle, la vue du Vésuve, etc;*

2° *Le caractère des habitants;*

3° *La peinture et les autres arts du dessin;*

4° *La musique.*

*Pour avoir du plaisir par ces deux derniers moyens, j'avais besoin d'étudier ces arts et d'avoir pour la peinture un indicateur fait par*

*moi, afin que les sentiments d'un auteur quel qu'il fût, ne vinssent pas troubler les miens et me porter à la discussion au moment où il faut sentir. J'ai donc résolu de faire un extrait de l'histoire de la musique de Burney et un autre extrait de celle de la peinture qui formeront mon vade-mecum, si jamais je retourne* in quel pezzo di ciel caduto ni terra.

Ce programme, si vaste qu'il fût, Beyle l'a à peu près complètement rempli. La nature du sol, le climat, les paysages et le caractère des habitants, sans compter tant de regards pénétrants sur les arts, voilà le sujet des deux éditions de *Rome, Naples et Florence*, en 1817 et en 1826, comme des *Promenades dans Rome* en 1829. La musique est étudiée à son tour dans les *Vies de Haydn, Mozart* et *Métastase*, en 1814, et dans la *Vie de Rossini*, en 1824. Pour la peinture les lecteurs connaissent les deux tomes de l'*Histoire de la peinture en Italie*, parus en 1817.

Mais cet ouvrage qui ne traite que de la seule école de Florence n'utilise qu'une partie, une petite partie, un tiers environ, des treize gros cahiers verts (1) où en sept mois, à partir du 4 décembre 1811, Henri Beyle fit copier l'ébauche presque complète de la grande histoire générale qu'il avait entreprise. On y peut lire encore de nombreux chapitres sur les peintres vénitiens, sur Jules Romain, plusieurs études successives sur Raphaël, et surtout une vie du Corrège qui sans doute est le morceau le plus poussé et le meilleur de ce vaste ensemble.

Il n'est point douteux que si le succès avait couronné l'œuvre fragmentaire publiée en 1817, et bien que son auteur ait montré dès avant cette publication quelque découragement devant l'énormité de la tâche qu'il lui restait à accomplir, Beyle eût donné à l'éditeur de nouveaux tomes où il aurait étudié tour à tour les écoles de Bologne, de Parme, de Mantoue, de Venise, de Rome.

Telles que nous pouvons les lire dans les manuscrits encore inédits, couverts d'une première esquisse en décembre 1811 et dans les six premiers mois de 1812, il faut bien reconnaître que ces pages inédites consacrées aux grandes écoles d'Italie sont pour une bonne part des résumés de lecture, des compilations, quelque chose comme le

(1) A côté de ces treize volumes verts qui constituent la première esquisse de l'histoire générale que Beyle rêvait alors, il existe encore à la Bibliothèque de Grenoble et dans diverses collections particulières, de nombreux et importants manuscrits qui nous renseignent abondamment sur les étapes de sa pensée et la marche d'un travail dont il recommença à plusieurs reprises les plus importants fragments.

grossier bâti que chaque critique, avant tout travail original, doit construire quand il s'occupe d'un auteur qu'il n'a pu approcher et pour qui il est bien obligé de copier chez ses prédécesseurs tous les renseignements matériels.

Alors sur ce premier canevas et par touches insensibles, par voie de corrections répétées, intervient le travail propre du critique d'art. Stendhal procédait toujours ainsi. Et les morceaux achevés, sur le Vinci ou sur Michel-Ange par exemple, qu'il a lui-même publiés, ont beau devoir beaucoup aux ouvrages spéciaux, ils n'en sont pas moins placés aujourd'hui par tous les connaisseurs au nombre des pages les plus caractéristiques de cet auteur singulier qui savait si bien recréer tout ce qu'il s'appropriait.

Chez quel critique d'art de notre époque, pense-t-on découvrir moins d'emprunts à ses devanciers, et en même temps un accent si particulier qu'on ne puisse plus le confondre avec aucun autre? En est-il aussi un seul assuré de se faire lire, et de réveiller encore tant d'intérêt, dans cent ans?

Mais précisément parce que la méthode de composition de Stendhal était celle des transmutations progressives, il n'arrivait à incorporer d'ordinaire à sa propre substance la nourriture ramassée un peu partout, qu'après l'avoir patiemment transformée peu à peu au cours de nombreuses versions successives. Et les études encore inédites que renferment les registres verts ne sont guère que le fruit d'une première élaboration ou d'une seconde tout au plus. Il ne nous est donc permis de voir le plus souvent en elles que des matériaux à peine digérés. Valent-elles néanmoins la peine d'être exhumées? Le juge le plus autorisé en ces matières, M. Paul Arbelet, l'homme au monde qui connaît le mieux Stendhal, a pensé que non. Cependant au cours d'une édition de l'*Histoire de la Peinture en Italie* dont on ne surpassera jamais la richesse critique et la sûre érudition, il a donné en appendice quatre ou cinq pages de cette étude sur le Corrège, où il lui fallait bien souligner la marque proprement stendhalienne. C'est que Beyle, s'il ne l'a point poussée très avant, n'a pu se tenir de mettre du premier coup la fleur de sa pensée et de ses goûts dans cette étude d'un peintre que, sans doute, il préféra sa vie entière à tous les autres. Peu d'années en effet avant sa mort, il inscrivait son nom, immédiatement à côté de ceux de Shakespeare et de Mozart, dans la liste des grands artistes qu'il aima de l'amour le plus constant.

Le lecteur qui va trouver ici pour la première fois ces pages dans leur intégrité se rendra aisément compte que, sous les négligences d'un premier jet, on rencontre en chacune d'elles assez de

jugements fins et nuancés, de vues justes et subtiles, de rapprochements curieux pour légitimer leur publication. Elles sont par surcroît instructives, et surtout on y sent continuellement présente l'âme rêveuse et tendre de ce Beyle-Stendhal, en qui tant de gens, qui ne l'ont pas lu, ne veulent absolument voir qu'un cynique.

Henri Martineau.

## I

La réunion de quelques couleurs brillantes fait plaisir au sauvage comme à l'homme civilisé, seulement le sauvage y étant moins habitué fait éclater davantage sa joie. Le Corrège a senti cette vérité et en a profité peut-être autant qu'il est possible à un talent humain d'en profiter. Ses tableaux font plaisir à l'œil aussitôt qu'il les regarde, ils reposent la vue et la flattent doucement par la succession des couleurs les plus brillantes et des nuances insensibles qui se perdent les unes dans les autres. C'est ainsi que dans une belle soirée d'un jour parfaitement pur, la lumière qui borde encore l'occident vient se mêler sur nos têtes au sombre azur des cieux. L'œil humain aime à contempler cette nuance d'une belle nuit d'été, et ces étoiles scintillantes sur le bleu foncé des cieux. Ce spectacle fait rêver, on soupire, c'est presque de la musique. Les tableaux du Corrège aperçus de loin dans la galerie de Dresde font plaisir indépendamment du sujet qu'ils représentent, ils attachent l'œil par une sorte d'instinct. Peut-être que des couleurs brillantes et qui se perdent les unes dans les autres sans rien de tranchant, sans rien qui donne à l'œil une secousse violente, ont en elles-mêmes quelque chose de beau auquel notre instinct est sensible. Peut-être les couleurs du Corrège nous donnent-elles l'idée de quelque chose de céleste et d'heureux, ou bien encore notre esprit est-il étonné de ce degré de relief obtenu sans aucune dureté comme dans le Guerchin.

Quoi qu'il en soit, le Corrège a rapproché la peinture de la musique. Un beau chant donne un plaisir physique à l'oreille, et pendant que la partie physique de nous-mêmes st doucement touchée par ce plaisir actuel, notre imagination se livre avec volupté aux images qui lui sont indiquées par le chant.

Entendez chanter par une belle voix de ténor :

*Deh! Signore...*

*(Matrimonio Segreto.)*,

quand l'air ne vaut rien et qu'il est chanté par Mme Catalani, nous avons toujours le plaisir physique, et les gens sans imagination ne s'aperçoivent pas qu'il manque quelque chose.

Il paraît que l'homme est moins sensible aux plaisirs donnés par une belle réunion de couleurs, qu'à ceux qui proviennent d'une suite d'accents sonores et brillants.

Sans cela, la peinture serait un art bien autrement puissant. Elle donnerait des plaisirs physiques aussi vifs que la musique, et, comme elle explique beaucoup plus clairement ce qu'elle veut de nous, même la foule immense des hommes sans imagination et à cœur sec *(as Z, his mother)* seraient admis à goûter ses charmes.

Il est probable que ce qui lui manque, c'est le mouvement, et l'influence que la mesure d'un air bien chanté a sur le battement de notre pouls, et sur la fréquence de la respiration.

Pour goûter de beaux sons, l'oreille a besoin de les suivre pendant quelques secondes. L'œil, au contraire, juge bien vite des couleurs, ce qui donne à la musique l'avantage d'engager davantage notre attention.

On pourra ajouter du plaisir physique à la peinture, mais ce plaisir sera à côté d'elle, et non pas dans elle.

Une maîtresse adorée qui posséderait le tableau de la *Madonna alla seggiola* de Raphaël, ou *la Nuit* de Dresde, ne permettrait à son amant de voir ces tableaux qu'avec elle, et dans certains moments heureux où une sensibilité profonde et vive s'empare de toute notre âme.

Le Corrège a produit ces prodiges par une étude approfondie de la lumière et des ombres. Si quelqu'un pouvait copier le Corrège, ses tableaux perdraient beaucoup moins à être copiés avec une seule couleur, avec la simple couleur noire, par exemple, comme les gravures, que ceux du Titien.

## II

La vie d'Antonio Allegri dit le Corrège (1494-1534) est peu connue. Il paraît qu'il naquit vers l'an 1494 à Correggio, petite ville située en Lombardie, près de Modène, dans ce beau climat que Virgile a célébré et où l'on retrouve encore les vignes suspendues aux branches des ormes. Allegri latinisait son nom, il l'écrivait Laeti da Correggio. Il paraît qu'il eut un caractère tendre et porté à la mélancolie. On le voit par ses ouvrages et le peu qu'on sait de sa vie le confirme. Tous les grands peintres de son temps vécurent à la cour de souverains amis des arts qui les comblèrent d'honneurs et de richesses. Le Corrège, le plus jeune d'entre eux, ne s'éloigna jamais de Parme.

Le pays était pauvre et il y vécut dans un état voisin de l'indigence. Non qu'il n'ait été assez bien payé de ses ouvrages, mais il fut marié deux fois, il eut des enfants de ses deux femmes. Obligé à une extrême économie, il fut prodigue dans tout ce qui a rapport à la peinture.

On dit qu'il reçut les premières leçons d'un de ses oncles nommé Laurent, qu'ensuite il alla à Modène où il étudia dans l'école de Francesco Bianchi mort en 1510. Il paraît qu'il y apprit l'art de modeler en argile qui, à cette époque, y était en grand honneur. On dit qu'à Modène il devint l'ami d'un sculpteur célèbre nommé Begarelli et qu'il travailla depuis en société avec lui à un groupe de la descente de croix en stuc, qu'on voit à Modène, et dont les trois figures les plus belles sont attribuées au Corrège. Il paraît que malgré son peu de fortune il se procura dans cette ville une éducation distinguée.

On croit qu'après la mort de son premier maître, il travailla avec Francesco Mantegna, fils du fameux André Mantègne, fondateur de l'école de Mantoue. Le Corrège, comme nous le verrons, est inventeur dans certaines parties de la peinture et dans celles-là ne ressemble à personne. Dans tout le reste son style paraît être la perfection de celui de Mantègne, comme celui de Raphaël est la perfection de la manière du Pérugin. On assure que le Corrège est nommé dans les registres de l'église de Saint-André à Mantoue et on lui attribue une figure de Marie, peinte à

fresque en dehors de l'église et qui paraît déjà s'éloigner de la sécheresse des peintres du quinzième siècle. J'ai vu en Lombardie quelques madones qu'on dit avoir été peintes par le Corrège travaillant pour Mantègne. On cite aussi de la même époque un petit tableau où Jésus prend congé de sa mère avant d'aller à la mort.

On est étonné du petit nombre de tableaux attribués à ce peintre. C'est que tout ce qui n'est pas divin a paru indigne de son génie et a été donné à ses nombreux imitateurs. On peut suivre assez bien cependant les progrès de cet artiste qui, partant de la sécheresse de Mantègne, est arrivé à la tête de la Madeleine caressant Jésus, dans le *Saint Jérôme* du musée Napoléon ; c'est-à-dire ce que les arts présentent de plus gracieux.

Des antiquaires sont parvenus à prouver que le *Saint Antoine* de la galerie de Dresde a été peint à Carpi, par le Corrège, à l'âge de dix-huit ans. On voit à Correggio un tableau qui représente saint Pierre, sainte Marguerite, la Madeleine et un autre saint au milieu d'un très beau paysage. On trouve que ce saint Pierre a quelque ressemblance avec celui que le Mantègne a placé dans l'*Ascension de saint André*. Les arbres et le sol sont représentés absolument à la manière du peintre mantouan. Ce tableau noirci par la fumée des lampes ou plutôt par un vernis appliqué exprès, pour que son mérite ne fût pas connu et qu'il ne fût pas enlevé, fut éloigné de l'autel où il était inutile et on lui substitua une copie. Mais un artiste habile est parvenu, par un travail assidu d'une année entière, à enlever le voile qui le cachait et maintenant on en jouit très bien. On y remarque déjà plus de moelleux que dans le *Saint Antoine* de Dresde.

Vers le même temps, Allegri peignit à Correggio pour l'église des Conventuels ce qu'on appelle en Italie une Ancona, c'est-à-dire un petit autel de bois avec trois tableaux. Il paraît certain que les deux ouvrages dont nous avons parlé contribuèrent à le faire charger de cette commission, car on voit par l'accord fait avec lui qu'il n'avait alors que vingt ans et que cependant on lui donne, comme à un peintre d'un talent déjà reconnu, cent ducats d'or. Il y peignit dans les tableaux des côtés saint Barthélemy et saint Jean et dans celui du milieu un repos de la Sainte Famille fuyant en Égypte.

Longtemps après, un duc de Modène, nommé François Ier,

devint amoureux de ce tableau, et ayant envoyé au couvent un peintre appelé Boulanger, sous prétexte d'en faire une copie, il transporta l'original dans un palais et y fit substituer avec adresse la copie de Boulanger, — tort qu'il répara ensuite en donnant quelques terres au couvent. On assure que la famille d'Este envoya depuis ce tableau aux Médicis, qui lui donnèrent en échange *le Sacrifice d'Abraham* d'André del Sarto. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette *Fuite en Egypte* se trouvait dans la galerie de Florence dès le seizième siècle ; mais avec le temps, comme moins parfait que les chefs-d'œuvre du Corrège, il fut moins apprécié et même changea de nom. On l'attribuait tantôt à Barroche, tantôt à Vanni. De nos jours, on a rendu ce tableau à son auteur au moyen de la copie qui était restée à Correggio. L'originalité a été vivement disputée, on disait qu'Allegri l'avait peint sur bois, tandis que le tableau des Médicis est sur toile. Mais cette objection a perdu toute sa force lorsqu'on a vérifié que la copie de Boulanger était sur toile ; et certainement si l'original avait été peint sur bois, le peintre du duc de Modène n'eût pas trompé les moines en substituant à sa place un tableau sur toile. Ce troisième ouvrage de la jeunesse du Corrège tient encore le milieu entre le style de ses maîtres et celui qu'il se fit depuis.

On peut en dire autant du *Noli me tangere* de l'Escurial, de *Marie adorant l'Enfant divin* qui est à la galerie de Florence, et du *Marsius* de M. le comte Litta, à Milan. D'où l'on peut conclure que le Corrège, sentant l'imperfection du style qui lui avait été enseigné par ses maîtres, tenta plusieurs manières avant de trouver celle qui le distingue. Il avait dans l'âme une idée de la beauté et de la perfection, déduite, en partie, des ouvrages de quelques autres artistes et, en partie, créée par lui, idée qu'il ne put parvenir à rendre sur la toile qu'après beaucoup de temps et d'essais différents.

Il n'est donc pas facile de fixer l'époque à laquelle le Corrège changea de style ; c'est-à-dire parvint à la perfection qu'il cherchait. On présume cependant que vers la vingt-troisième année de son âge, c'est-à-dire vers l'an 1517, il tenait déjà sa nouvelle manière. Du moins cette date se trouvait au tableau du *Mariage de sainte Catherine*, de la galerie du comte Brull, à Dresde.

En 1518 ou 1519, il peignit plusieurs sujets à fresque dans

le couvent de Saint-Paul à Parme, ouvrage qui après de longues discussions a été enfin reconnu pour appartenir à ce grand artiste. Cette peinture charmante a le double mérite d'être du Corrège, et de sortir enfin des sujets tristes et froids de la religion chrétienne, pour nous présenter un des sujets les plus simples, mais en même temps les plus charmants, de la religion des Grecs. C'est *Diane chassant*, accompagnée d'une foule de petits amours. Le reste de l'appartement est orné dans le vrai goût italien du quinzième siècle qui présente toujours un mélange de tendresse et de volupté, sans aucune idée dure ou triste, que celles qui nous engagent à jouir de cette vie si courte.

On voit que le reste de la chambre, les Grâces, les Vestales qui sacrifient, les Parques qui disposent de nos jours, Junon nue et suspendue au ciel, comme Homère vous le décrit dans le quinzième livre de l'*Iliade*.

Cet appartement fut celui d'une abbesse de Saint-Paul, dans le temps où les abbesses de ce couvent étaient nommées à vie, n'étaient pas soumises à la clôture, étaient assez riches et ne dépendaient pas de l'évêque diocésain. L'heureuse abbesse qui employa le Corrège se nommait D. Giovanna de Plaisance.

Ce bel ouvrage fit connaître le Corrège. Les moines avaient élevé un temple superbe en l'honneur de saint Jean, ils désiraient l'orner de peintures à fresque. Ils choisirent le Corrège pour ce grand travail qui, ainsi qu'il résulte des registres du couvent, fut décidé dès l'année 1520 et terminé en 1524.

Là, outre quelques petits ouvrages, il peignit à fresque le grand autel.

Un demi-siècle après, les moines voulant agrandir le chœur de leur église et Annibal Carrache se trouvant à Parme, ils firent faire par lui des copies de toutes les fresques du Corrège, de dimensions égales à celles des originaux, et la nouvelle tribune étant achevée, ils y firent copier les copies d'Annibal par Aretusi. Les tableaux de Carrache se voient à Naples aux Studi. On a aussi conservé presque en totalité les fresques originales du Corrège.

Le groupe principal, représentant Marie couronnée par Jésus, fut séparé du mur à l'aide de la scie et se voit dans la bibliothèque de Parme. Quelques têtes d'anges passèrent chez divers particuliers. On en trouve trois à Rome au palais Rondinini.

L'église de Saint-Jean n'a plus aujourd'hui du Corrège que la coupole qu'il y peignit. Il y a représenté *l'Ascension de Jésus* vers son père et les apôtres dans les divers mouvements de vénération ou de stupeur que devait leur inspirer ce dernier miracle de leur maître. Cette coupole n'a pas de lanterne, c'est-à-dire d'ouverture dans le milieu ; elle n'a pas non plus de fenêtres pratiquées dans les reins de la voûte. On voit au milieu le Christ dans sa gloire suspendu dans les airs et, plus bas, les douze apôtres portés sur des nuages. Ceux-ci sont nus, peints dans le plus grand style et avec une beauté de formes parfaite. Elles ont servi de modèle aux Carraches et particulièrement à Louis, le chef de l'école de Bologne. Dans les lunettes, le Corrège a représenté les quatre évangélistes avec les quatre docteurs de l'Église. Il semble que dans cet ouvrage, il ait voulu suivre un style semblable à celui de Raphaël, comme on le reconnaît à la simplicité observée dans les vêtements, les positions, les mouvements des figures. On croit y retrouver celle du Socrate de l'école d'Athènes, et d'un personnage qui écoute la prédication de saint Paul, dans une des tapisseries de Raphaël.

On retrouve encore plus le style du peintre d'Urbin dans un saint Jean peint à fresque par le Corrège, sur la porte de la sacristie de la même église, surtout dans le caractère de la tête qui, si on venait à la découvrir seule sur un morceau de mur, serait plutôt attribuée à Raphaël qu'au Corrège. Si l'on considère la proportion et le raccourci des figures, les parties nues, l'ensemble d'une action unique, cette coupole est une des productions les plus remarquables de l'art, et elle fut sans modèle, puisque le terrible *Jugement dernier* de Michel-Ange n'existait pas encore au Vatican.

Cette coupole fut surpassée depuis par celle que le Corrège peignit à la cathédrale de Parme et qu'il termina en 1530. Cette dernière est remarquablement plus vaste. Dans la partie la plus basse de la voûte, il a placé les apôtres, ainsi qu'il est d'usage, dans des mouvements exprimant la piété et l'admiration, et cependant ils diffèrent totalement de ceux de la coupole de Saint-Jean. Dans la partie la plus élevé de la voûte le peintre a placé un peuple immense de saints, divisés en plusieurs groupes placés d'une manière admirable, et une grande quantité d'anges de grandeurs différentes, tous en action. Les uns soutiennent Marie qui s'élève vers le ciel, d'autres augmentent la pompe aimable de ce triomphe, en

jouant d'instruments différents, en chantant, en brûlant des parfums. Il y a dans ces visages une beauté, une joie, un air de fête si extraordinaires, une si belle lumière se répand de tout côté, que, quoique cet ouvrage ait beaucoup souffert, l'âme éprouve encore, en le contemplant, quelque chose de céleste. On se sent transporté au delà de tout séjour terrestre, non point dans ce ciel sévère et froid que nous présentent les catéchismes, mais dans un ciel deviné par la belle imagination du Corrège.

Ces grands ouvrages, comme on l'a remarqué des salles de Raphaël, contribuèrent beaucoup à agrandir la lumière du Corrège, et le firent parvenir au sommet de l'art dans le métier difficile de peintre à fresque. En montant à la coupole et observant de près le jeu de ce pinceau divin on est étonné du talent et de la sûreté qui dirigeaient tous ses mouvements ; on voit les parties qui, de loin, paraissent si belles, indiquées par quelques traits légers, et ce coloris et cette harmonie qui réunissent tant de choses formées comme en se jouant.

On voyait, dans cette même église de Saint-Jean, deux tableaux sur toile qui sont actuellement au Musée Napoléon n^os^ 898 et 894.

Le premier représente le martyre de Placide et de sa sœur Flavie. On remarque l'expression de la tête de cette jeune fille. Pendant qu'un bourreau lui perce le sein avec un poignard, elle regarde le ciel avec amour et ne prête que peu d'attention aux douleurs qu'on lui fait souffrir.

Dans l'autre tableau on voit le Christ mort et sa mère évanouie, soutenue par saint Jean. On voit que ces tableaux ont eu un beau coloris, mais les couleurs en sont un peu passées. Ils semblent faits après la coupole et sont d'un style plus délicat, mais moins fini que les autres ouvrages de ce peintre qui se trouvent à Paris. Annibal Carrache faisait cependant le plus grand cas de cette Descente de croix dont il a souvent copié la disposition. Il paraît qu'en général, il s'est plus appliqué à imiter la manière de ce tableau que le style plus sublime que le Corrège a suivi dans ses autres ouvrages. Celui-ci est aussi le plus facile, mais il est un peu pâle et un peu sombre.

On trouve, dans l'église de l'Annonciation de Parme, le mystère de l'incarnation peint à fresque ; mais il est à peine visible, il était sur un mur qu'on fut obligé de démolir et

l'humidité de celui contre lequel on l'a placé a formé sur la peinture à fresque une espèce de sel qui a presque entièrement enlevé les couleurs.

Le *Saint Jérôme* qui fait un des principaux ornements du musée Napoléon fut peint pour l'église de San Antonio del fuoco. On sait ce qu'en pensait Annibal Carrache et à la fin du dix-huitième siècle, dont le trait distinctif n'est pas l'enthousiasme, le gouvernement de Parme devant payer une contribution offrit de l'augmenter de quinze cent mille francs si l'on voulait lui laisser le tableau de Corrège.

Ce tableau, comme tant d'autres, fut fait sur la demande d'un homme pieux qui voulut voir réunis les saints pour lesquels il avait le plus de vénération, sans chercher à les faire concourir à une même action. Si l'on ne peut pas trouver dans les tableaux de ce genre le mérite de l'invention, ils ont au moins été très bien justifiés du reproche d'anachronisme. On suppose que de tels ouvrages représentent des visions spirituelles, dans lesquelles s'unissent les saints protecteurs de celui qui ordonne le tableau. On remarque d'abord dans celui-ci Marie et son fils ; d'un côté saint Jérôme semble présenter ses écrits à Jésus. Un ange semble indiquer à l'enfant divin quelque passage de l'Écriture et parler à saint Jérôme d'un air riant. La figure de ce docteur est nue à l'exception d'une espèce de ceinture. Du côté opposé, c'est-à-dire à la gauche de Marie, la Madeleine approche sa joue d'un des pieds de l'enfant, comme pour le caresser. Derrière elle, un petit ange respire un vase de parfums.

Cet ouvrage est peut-être le plus beau qu'ait laissé le Corrège. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne peut lui comparer que la fameuse nuit de Dresde et la petite Madeleine dans une grotte.

Toutes les qualités du Corrège brillent dans l'exécution de ce tableau. On y trouve un empâtement et une épaisseur de couleurs qui ne se voient dans aucun autre, et en même temps les couleurs ont une limpidité qu'il est très difficile de conserver en les mettant de cette épaisseur, elles ne semblent pas posées avec le pinceau, mais avoir été fondues ensemble comme de la cire sur le feu. Quoique tout ce tableau soit d'une extrême beauté, la tête de la Madeleine surpasse tout le reste et l'on peut dire que qui ne l'a pas vu ne sait pas jusqu'où peut arriver l'art de la peinture. On y trouve

l'expression et la précision de Raphaël, les teintes du Titien, l'empâtement de Giorgion, cette vérité parfaite et cet art d'exprimer les moindres variétés de formes et de teintes qui font le caractère des portraits de Van Dyck, le gracieux du Guide, le gai de Paul Véronèse et le tout se présente à la vue, avec cette tendresse et cette délicatesse que le seul Corrège a possédés et qu'aucun peintre n'est parvenu à imiter, ni même à copier. Les peintres les plus habiles ont fait des copies du *Saint Jérôme*. Quand on connaît l'original, on y cherche en vain leur talent.

La coupole de la cathédrale de Parme, dans laquelle le Corrège représenta l'Assomption de Marie, est regardée comme la plus belle de toutes les coupoles qui ont été peintes avant et après lui ; mais elle est tellement gâtée qu'à peine on peut en distinguer les figures, elle est octangulaire et les angles diminuent à mesure qu'ils s'élèvent. Il n'y a pas de lanterne au milieu, et à sa place est peint, avec un violent raccourci, Jésus qui vient à la rencontre de sa mère ; plus bas sont beaucoup de saints et de saintes présentés dans des raccourcis admirables ; vient, enfin, le groupe de Marie et des anges qui la soutiennent, quelques-uns jouent avec ses vêtements ; d'autres touchent de divers instruments.

Ce genre, que les Italiens nomment *di sotto in su*, est extrêmement difficile, en ce qu'il ajoute à toutes les difficultés ordinaires de la peinture, celles de se conformer aux lois compliquées d'une perspective sévère, la gêne de la position dans laquelle le peintre se trouve en travaillant et enfin la nécessité de juger à deux pieds de distance de l'effet que produira un ouvrage qui doit être aperçu à cent cinquante pieds de hauteur. Raphaël évita toujours de peindre dans ce genre.

Ce qui a été décrit jusques ici ne comprend que la moitié supérieure de la coupole ; dans la partie inférieure, il y a des fenêtres presque rondes que le Corrège a environnées d'ornements. Il a placé entre chacune d'elles les apôtres, les uns seuls, les autres deux à deux, et quoique quelques-unes de ces figures tombent sur la ligne même des angles, elles sont toutefois disposées avec tant d'art, les raccourcis sont si bien ménagés que malgré cette position singulière, la vue n'en est point offensée et elles semblent poser verticalement sur la corniche. Autour d'elles, on voit quelques

jeunes enfants qui ressemblent à des anges, mais qui n'ont point d'ailes ; les uns portent des vases et font brûler l'encens dont la fumée monte vers le ciel, d'autres allument des flambeaux. Ces figures unissent très bien la composition inférieure avec la supérieure, elles sont de proportion moindre que les apôtres et la Madone ; le tout ensemble forme une variété admirable de formes grandioses et de grâces légères. Dans les quatre angles ou lunettes le Corrège a représenté quatre grandes niches qui contribuent beaucoup au bon effet, parce que supposant que la lumière vient de l'ouverture faite au milieu de la coupole, elle laisse dans l'obscurité la partie supérieure de ces niches et au contraire éclaire les figures qui se détachent ainsi sur un fond obscur. Le peintre a placé dans ces niches quatre protecteurs de la ville : saint Thomas, saint Hilaire, saint Bernard et saint Jean-Baptiste, assis sur des nuées et accompagnés d'anges qui jouent avec leurs attributs ou qui les soutiennent. On trouve dans cet ouvrage et particulièrement dans les lunettes une grâce parfaite et la plus grande intelligence du clair-obscur. L'admiration croîtra encore, si l'on se rappelle que tout cet ouvrage est peint à fresque, c'est-à-dire d'une manière qui n'admet ni corrections ni retard.

On a de fortes raisons de croire que le Corrège fit en relief les modèles de toutes les figures qu'il peignait dans cette coupole en quoi il fut aidé par son ami Beggarrelli, unique moyen peut-être de parvenir à ce degré de perfection. Ce fut son dernier ouvrage et son chef-d'œuvre.

Modène possédait autrefois les plus beaux tableaux du Corrège, mais ils passèrent à Dresde quand, en 1660, le duc de Modène vendit les meilleurs tableaux de sa galerie au roi de Pologne Auguste III pour le prix de cent trente mille sequins de Venise (un million cinq cent soixante-quatre mille deux cents francs, le sequin valant douze francs trois centimes). Ce prince ami des arts que son malheur avait placé dans le voisinage de Frédéric II...

. . . . . .

Parmi les tableaux qu'il tira d'Italie, il y en avait six du Corrège, dont cinq des plus beaux qu'il ait faits, et le sixième, quoique inférieur, est précieux, parce qu'il fait voir en quel état il trouva la peinture ; les figures de ce tableau, qui présente un intérêt historique, sont de grandeur natu-

relle. C'est une Madone tenant Jésus, assise sur une espèce de trône, sous un portique d'ordre ionique, d'un assez beau style. Derrière la Vierge il y a quelques figures d'enfants, mais sans ailes. La Madone est au milieu de quatre saints. D'un côté saint Jean et sainte Catherine, de l'autre saint François et saint Antoine de Padoue. Ce tableau est bien conservé, a beaucoup de force et, quoiqu'on y trouve un peu de dureté dans les contours, il est cependant peint avec délicatesse. Dans l'intérieur des figures le coloris est vrai et d'un style mitoyen entre ceux du Pérugin et de Léonard de Vinci. La tête de la Vierge, en particulier, se rapproche beaucoup du caractère de ce dernier, particulièrement dans les joues, et par ce rire doux que Léonard donnait à ses figures de femmes ; les plis des vêtements rappellent le faire de Mantègne. C'est-à-dire que les membres sont un peu emmaillotés, mais les plis sont moins secs et plus grandioses que ceux du peintre de Mantoue. On trouve assez de variété et de contraste dans la composition, et si le Corrège eût gardé ce style il lui suffisait pour égaler Ghirlandajo, Bellin, le Mantègne et le Pérugin.

Le second des tableaux transportés à Dresde est un portrait en demi-figure peint sur bois. C'est un homme qui tient un livre. Pendant qu'il était à Modène on disait que ce portrait était celui du médecin du peintre.

Le coloris et l'empâtement des couleurs sont beaux ; mais il y a lieu de croire qu'il a été peint en même temps que la coupole de Saint-Jean, avant que l'auteur eût appris à rendre, comme il le fit par la suite, les formes les plus délicates et les petites variétés de teintes. Pour donner une idée du style de ce portrait, on pourrait le comparer à celui du Giorgion, mais plus pâle et d'un moins bon coloris, quoique d'un empâtement aussi beau et même un peu plus limpide.

Le troisième tableau, qui est en Saxe, est connu sous le nom de *Saint Georges*. C'est un ouvrage extraordinairement fini, d'une grande délicatesse et d'un empâtement de couleurs excellent. Les figures ont de très beaux mouvements et le dessin est d'un caractère grandiose, les draperies sont très étudiées et le tout est exécuté avec amour. On voit que le Corrège modela les figures de son tableau et copia ensuite ces modèles, on en juge par les enfants qui jouent avec le casque de saint Georges : l'ombre du saint porte sur eux et ils présentent tous ces accidents de lumière qui se

peuvent observer seulement par le moyen de modèles : des enfants ne pouvant pas poser et rester immobiles un temps suffisant pour cela.

On reproche seulement à ce tableau une composition interrompue ; quant à l'invention, il n'en est pas question ; il représente une Vierge assise sur un trône, soutenu par deux figures d'enfants supposées d'or. On voit aux côtés du trône saint Georges et saint Jean-Baptiste, saint Géminien et saint Pierre martyr. Ce dernier intercède pour les dévots ; saint Géminien présente à Jésus un modèle d'église, soutenu par un enfant d'une beauté divine. Jésus paraît recevoir cet hommage avec bonté ; il étend les bras pour le recevoir. La grâce et la beauté avec lesquelles cette figure est conçue, dessinée et peinte, se pourraient difficilement exprimer. Le saint Jean que l'on voit sur le devant du tableau est un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans. On suppose que le Corrège a pris cet âge pour donner plus de grâce à la composition en faisant contraster les caractères des figures. Celle de saint Jean est dessinée avec une intelligence parfaite du nu, l'anatomie est très bien étudiée et cependant rendue avec grâce. Le jeune Précurseur a la tête tournée vers le peuple, il montre Jérus de la main droite et semble dire : Voilà l'agneau de Dieu.

On voit que tous ces saints conservent l'action qui leur est propre et qu'ils sont comme invisibles les uns pour les autres.

Un peu en avant de saint Jean, le saint Georges qui a donné son nom au tableau. Il est à moitié tourné et du style le plus beau et le plus grandiose qu'on puisse désirer pour un caractère héroïque ; devant lui est un enfant qui soutient avec la main l'épée du saint. On n'aperçoit pas les pieds de cet enfant qui sont supposés cachés par la table de l'autel.

On trouve que le quatrième tableau, sous le nom de *Saint Sébastien*, est supérieur au *Saint Georges*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu de tableaux de ce peintre, à l'exception de la fameuse *Nuit*, font autant d'effet. On croit y voir un ex-voto présenté par la ville de Modène après un temps de peste. La Vierge dans les nuées semble apparaître aux saints protecteurs de la ville. Elle soutient dans ses bras le Sauveur du monde et est environnée d'anges de diverses grandeurs. Sur la terre on voit saint Géminien, saint Roch et saint Sébastien. L'effet de ce tableau est admirable et fait voir

à quel point le Corrège possédait l'art du clair-obscur et celui d'opposer les couleurs entre elles de manière à ce qu'elles se fassent valoir. Le spectateur est d'abord surpris par la lumière de la gloire sur laquelle se détachent Marie et son fils. Cette lumière paraît éclatante et cependant lorsque, sans songer à l'illusion du tableau, on l'examine en particulier, on s'aperçoit avec étonnement que cette lumière, qui faisait illusion, est représentée par une couleur jaune peu claire. Marie et son fils paraissent beaucoup plus rapprochés de nous que de ce fond lumineux. Le vêtement de Marie est d'un rouge très ardent et le manteau d'azur sombre ; les chairs de ces deux figures sont tenues un peu basses de lumière, ce qui maintient le groupe dans sa vraie distance ; les deux anges qui sont à côté de Marie tranchent avec moins de force sur la lumière de la Gloire et sont supportés par des nuées très obscures. Un de ces anges parle à saint Sébastien et paraît lui indiquer qu'il faut avoir recours au fils de Dieu qui, quoique enfant, paraît couvert de majesté. On voit très bien quel est le centre des actions de tous les personnages. Cette figure de Jésus est de la plus sublime beauté. Je dirais presque que l'art ne peut aller plus loin. La nuée, qui soutient le trône de la Vierge, paraît s'arrêter sur une petite élévation ; on voit qu'il souffre et cette figure est cependant d'une grâce parfaite. Elle occupe la gauche du tableau ; à droite est une superbe figure de saint Sébastien. Il est nu, lié à un arbre et dans tout l'éclat de la jeunesse. Il regarde Jésus avec amour. Saint Sébastien reçoit la lumière sur la poitrine et sur les épaules, tandis que saint Roch est éclairé seulement sur les cuisses. Au milieu du tableau enfin, et précisément aux pieds de la Vierge, on aperçoit saint Géminien, évêque. Il est revêtu de ses ornements pontificaux. Sa tunique blanche est la principale lumière du tableau ; elle est recouverte d'une chappe d'or ; mais comme cette lumière est de peu d'étendue, elle rapproche saint Géminien du spectateur et le place immédiatement sous les yeux sans diminuer l'éclat de la lueur céleste qui environne le Sauveur du monde. Une petite fille de douze à treize ans met aux pieds de saint Géminien le modèle d'une petite église avec son clocher : c'est l'emblème de la ville de Modène. Cette figure riante et heureuse est peinte avec toute la grâce du Corrège et complète la variété unique de ce tableau. Jamais le génie ne fut renfermé dans un sujet plus

étroit et plus commun, et jamais sa victoire ne fut plus éclatante. Peut-être pourrait-on désirer que les trois saints qui sont aux pieds de la petite montagne fussent moins rapprochés entre eux. Mais peut-être ce changement à la disposition du tableau eût-il nui à la chaleur qui l'anime et que le Corrège a su faire naître dans un sujet aussi ingrat. Je ne parle pas d'une petite partie du paysage qu'on aperçoit entre les nuées et d'autres grâces particulières qui attachent à ce tableau et qui font qu'on ne peut s'en séparer. En décrivant ces tableaux célèbres, on est sans cesse dans la crainte de paraître exagéré et l'on craint de répéter trop souvent les noms des plus doux mouvements de l'âme.

STENDHAL.

*(A suivre.)*

# La Conspiration de Saumur

## I

Le 24 février 1822, à cinq heures du matin, un violent coup de sonnette éveillait le gendarme Bocquiau, de garde à la caserne de Thouars, dans les Deux-Sèvres. Vivement, il sauta du lit et, à demi vêtu, les pieds nus dans ses sandales, alla ouvrir. A la question : « Qui est là? » une voix, aux intonations militaires, répondit : « Ordonnance pressée. » Bocquiau tira les verrous sans méfiance. A peine eut-il entre-bâillé la porte, qu'une vigoureuse poussée le rejeta à l'intérieur. Une vingtaine d'hommes, les uns en uniforme de gardes nationaux, les autres en blouse, avec des sabres et des pistolets, se ruèrent dans la cour. Dans ce groupe, l'infortuné gendarme reconnut un de ses anciens collègues révoqués, Saunion, un lieutenant d'artillerie, Delon, et le commandant de la garde nationale, Pombas. Avant qu'il eût repris haleine, des mains vigoureuses le saisissaient, une espingole s'appuyait sur sa poitrine, et il était sommé de se rendre. Il balbutia : « Qu'est-ce donc? » On lui répliqua : « C'est la liberté. » Bocquiau n'eut même pas le temps de faire de réflexions sur l'étrange liberté dont on usait ainsi à son égard. « Habillez-vous, ajouta-t-on. On va vous conduire au général. » On le poussa dans son logement, et tandis que sa femme en chemise s'évanouis-

sait entre les bras d'un des agresseurs, les autres, fouillant la chambre, enlevaient son sabre, ses munitions et ses armes.

Le bruit avait tiré du sommeil les habitants de la caserne, et les têtes effarées des gendarmes se montraient aux fenêtres. Leur résistance ne fut pas longue. Couchés en joue, désarmés, ils furent rapidement empoignés, et, en peu d'instants, toute la brigade en pantalon, en pantoufles et en chemise s'entassa, prisonnière, dans un coin de la cour.

Le maréchal des logis, Mairet, logeait un peu à l'écart. Saunion, le gendarme révoqué, alla frapper à la porte et, contrefaisant sa voix, s'annonça comme une ordonnance venant de Montreuil-Bellay. Mais le sous-officier était sur ses gardes et refusa d'ouvrir. Delon lui cria que le gouvernement de la liberté remplaçait celui du roi : on fit défiler sous ses fenêtres la brigade captive dans son costume sommaire. Cependant Mairet hésitait encore : entre le sentiment du devoir, et sa famille en pleurs qui le suppliait de céder, le cœur du malheureux se brisait. Pour prendre le temps de la réflexion, il demanda la permission de mettre ses bottes. Tandis qu'il procédait lentement à cette opération, les vitres de la croisée se brisèrent ; Delon et quelques autres sautèrent dans la chambre : le maréchal des logis dut mettre bas les armes.

Les gendarmes, résignés à leur sort, revêtirent leurs uniformes et s'acheminèrent, sous l'escorte des insurgés, vers la maison de Pombas, où le général, disait-on, les attendait.

La brigade prisonnière composait toute la garnison ; son désarmement livrait la ville sans défense aux agresseurs. Ils s'empressèrent d'en prendre possession et de mettre sous bonne garde tous ceux dont l'influence pouvait contrarier leurs projets.

Le premier qu'on arrêta fut le vieux curé de Thouars, l'abbé Fagault. Il était encore dans son lit, et y lisait tranquillement son bréviaire, lorsque quelques hommes sous les ordres de Saunion, toujours en gendarme, envahirent le presbytère. La porte extérieure n'était pas même verrouillée, et la bande pénétra sans obstacle jusque dans la chambre. Très étonné, mais sans se troubler, le vieillard leur demanda ce qu'ils voulaient. On lui ordonna de se lever et de s'habiller. « Au nom de qui m'arrêtez-vous, interrogea-t-il? — Au nom de la liberté. — Que signifie cette mauvaise plaisanterie, » demandait-il, lorsque survint Pombas. Il garantit la sécu-

rité du curé, mais ajouta que de gré ou de force il l'emmènerait. Résister était inutile. L'abbé endossa sa soutane et alla rejoindre les gendarmes.

A l'église, l'angélus commençait à tinter. Pombas escalada les marches du clocher et, l'espingole au poing, força le sacristain Paindessous à changer d'air et à sonner le tocsin. Les insurgés, en se retirant, emportèrent comme un trophée un drapeau blanc qui décorait l'un des autels.

Cependant une rumeur de révolution emplissait la ville. Le tintement lugubre du tocsin s'accompagnait du tambour de la garde nationale qui battait la générale. Pittoresquement assise au centre d'une boucle de ravins qui tombe à pic sur la profonde vallée du Thouet, Thouars, jadis capitale d'un duché, entassait ses toits d'ardoises sillonnés de rues tortueuses, dans un corset de murailles féodales, que la pioche du démolisseur n'avait pas encore ébréchées. L'alarme s'était répandue rapidement dans la cité étroitement close. Tandis que les soldats de la milice citoyenne endossaient en hâte leur tunique et bouclaient leur ceinturon, les ménagères en déshabillé sur le pas des portes, ou au seuil des vieux logis, colportaient de bouche en bouche d'étonnantes nouvelles. La monarchie était, disait-on, renversée ; un gouvernement provisoire la remplaçait et un général, investi du commandement des forces de l'Ouest, venait prendre possession de la ville.

Thouars, ville d'importants marchés, était surtout peuplée de commerçants de détail, de cabaretiers et d'artisans, parmi lesquels l'opinion libérale dominait. Cette petite bourgeoisie n'aimait ni les nobles ni les curés ; aussi l'annonce du changement de régime rencontrait-elle la faveur publique. Le complot y comptait d'ailleurs de nombreux affidés qui réchauffaient l'enthousiasme des amis et intimidaient les adversaires. Les partisans des Bourbons, isolés, surveillés se taisaient et se cachaient ; ceux qui osaient se montrer étaient immédiatement appréhendés.

Parmi les royalistes, le plus redouté était un ancien chef vendéen, énergique et populaire, le colonel de La Ville de Beaugé, que sept années de guerre civile et de proscription avaient aguerri contre les surprises et la crainte du danger. Dès la première alerte, il s'était porté à l'hôtel de ville pour y organiser la résistance. Il n'y trouva que le concierge. Presque aussitôt, une bande d'insurgés arriva. Abandonné

par tout le monde, le vieux Vendéen dut se rendre. Comme ses agresseurs protestaient que sa personne n'était pas en péril : « Je ne crains rien, répliqua-t-il, mourir aujourd'hui ou demain m'est bien égal. »

Peu après, un juge au tribunal de Bressuire, Guilbault, le plus grand bourbonien du pays, subit le même sort. Une patrouille, le rencontrant dans la rue, croisa la baïonnette sur sa poitrine et l'emmena. Tous les prisonniers, gendarmes, curé, colonel, juge, avaient été successivement dirigés sur l'habitation de Pombas, quartier général de l'insurrection. Ils y trouvèrent une compagnie fort mélangée. Une foule en uniforme, en blouse ou en redingote, avec des fusils, des pistolets et des sabres, encombrait le rez-de-chaussée, entrant, sortant, discutant, vidant des bouteilles, dévorant des tranches de pain et de jambon. A travers cette cohue, on introduisit les captifs dans une pièce retirée, où un étranger en costume de général de brigade fumait tranquillement un cigare. Il se présenta lui-même comme le général Berton, investi du commandement des départements de l'Ouest. Il fit sur-le-champ acte d'autorité, en destituant le maréchal des logis Mairet, coupable de ne pas s'être soumis à la première sommation. Envers les autres, il se montra courtois. Il s'excusa de leur arrestation, mais ajouta qu'ils devaient l'accompagner à Saumur.

Dans le jardin, où on les interna, les prisonniers trouvèrent plusieurs conjurés, qui les accueillirent poliment. Un seul, Heureux, maître de poste, qui s'intitulait député de la Loire-Inférieure, fit étalage d'opinions antireligieuses. Il interpella le curé et l'accusa d'être enrôlé dans un régiment d'espions, où les séminaristes portaient les messages dans des boîtes de fer-blanc. Bientôt même les prisonniers obtinrent d'aller chez eux, sous bonne garde, déjeuner et préparer leur départ.

Déjà toute la population s'agitait tumultueusement dans les rues et sur les places, attendant anxieusement les événements. C'était pour Berton l'heure d'entrer en scène. En grand uniforme de général, il apparut sur le seuil de la maison Pombas, et, posément, s'achemina vers l'hôtel de ville. L'état-major du complot, le commandant Pombas, le maître de poste Heureux, le lieutenant d'artillerie Delon, un ex-lieutenant de hussards, Moreau, trois chirurgiens ou officiers de santé de Parthenay : Fradin, Ricque et Ledein, un

propriétaire de Thézenay, Sénéchault, plusieurs autres l'escortaient. La foule s'entassait sur le parcours ; les affidés acclamaient ; les autres, ébahis, regardaient et admiraient.

Le général gravit avec autorité les marches de l'hôtel de ville et pénétra dans la grande salle, où le conseil municipal s'était assemblé. Il affirma ses pouvoirs, complimenta la municipalité et lui déclara sans broncher qu'il la maintenait en fonctions. Les conseillers ébahis se taisaient. Personne ne protesta. Il fit encore abattre le drapeau blanc, et passa en revue un dépôt de vieux fusils qu'il ordonna de réparer.

Maître de l'hôtel de ville, Berton gagne la place Saint-Médard ou le peuple s'amassait de toutes parts. Le cortège lui ouvrit un passage jusqu'au centre. On forma le cercle et un roulement de tambour imposa le silence.

Ce fut le prétendu député de Nantes, le maître de poste Heureux, qui prit la parole et donna lecture de deux proclamations, l'une au peuple, l'autre à l'armée.

La première, en termes assez vagues, s'efforçait de satisfaire à la fois tous les ennemis de la Restauration, bonapartistes et libéraux. Quelques phrases sur le renversement des Bourbons, le peuple et la liberté, évitaient soigneusement de préciser le but du mouvement. La proclamation insistait surtout sur les avantages matériels que le nouveau régime apporterait : maintien des ventes de biens nationaux, abolition des droits sur le sel et les boissons. Une ère de renaissance et de prospérité était promise au commerce et à l'agriculture.

L'adresse à l'armée évoquait les souvenirs des armées républicaines et impériales. On adjurait les soldats de se ranger sous le drapeau tricolore et de ne pas tourner leurs armes contre leurs parents et concitoyens groupés sous l'étendard sacré de la patrie.

Berton, ajouta Heureux, était investi du commandement des départements de l'Ouest, par un gouvernement provisoire où siégeaient, sous la présidence de La Fayette, général en chef, les députés Voyer d'Argenson, Foy, Demarçay et Benjamin Constant.

Le général, ainsi installé, entra aussitôt en fonctions par la révocation de divers maréchaux de logis de gendarmerie, juges de paix, et même greffiers. En revanche l'un des conspirateurs, Sénéchault, fut nommé séance tenante juge de paix du canton voisin de Tenezay. Berton donna ensuite des

instructions. Les Thouarsais allaient former l'avant-garde d'une colonne de trois mille hommes, qui marchait de Niort sur Saumur, où la révolution triomphait déjà. En conséquence, la garde nationale et tous les habitants valides avaient ordre de se rassembler en armes, hors des murs de la ville, sur la place Laveaux.

La foule, où de nombreux conjurés échauffaient l'enthousiasme, acclama, mais l'équivoque du soulèvement se manifestait déjà. On criait à la fois : « Vive la Charte, et vive la République ; vive la Liberté et vive l'Empereur ! »

Maîtres de la ville, les insurgés prirent quelques précautions militaires. On ferma les portes, et on garda le passage du bac. La boutique de l'armurier Gaspy fut envahie et on fit main basse sur les armes et les munitions. Les attelages, les voitures, les charrettes furent réquisitionnés ; le cheval de La Ville de Beaugé, enlevé de force, eut l'honneur de monter le général. Enfin un teinturier habile transforma sur-le-champ, en drapeau tricolore, le drapeau blanc de la garde nationale.

Pendant ce temps, l'état-major était allé déjeuner chez un ancien huissier, Saugé, qui, depuis deux jours, hébergeait le général sous un faux nom : la plupart des conjurés rentrèrent au logis. Une sorte d'entr'acte se produisit, qui fut fatal au succès de l'insurrection. Ces paisibles bourgeois, épiciers, cabaretiers, tonneliers ou tisserands, qu'un moment d'enthousiasme avait métamorphosés en héros de la liberté, retrouvèrent leur sang-froid dans la calme atmosphère du foyer familial. Les inquiétudes des femmes, des mères, des enfants amollirent les volontés et détrempèrent les courages. A l'ardeur inconsidérée du premier mouvement succéda la réflexion, qui multipliait les objections. En effet le soulèvement général, qu'on avait annoncé, ne se manifestait nulle part. Personne ne bougeait dans les environs et les campagnes voisines célébraient tranquillement le dimanche. On avait promis le concours de trois cents Parthenaisiens ; ils étaient une quinzaine bien comptés. Thouars seul, avec ses deux ou trois mille habitants, allait-il donc engager la lutte contre toutes les forces de la monarchie? Le plus grand nombre des gardes nationaux, au moment de mettre le fusil sur l'épaule, sentirent leur résolution défaillir ; tous ceux qui avaient plus de sens pratique que d'ardeur révolutionnaire se cachèrent dans leurs maisons. Seuls les exaltés, quelques

anciens soldats, et ceux qui ne risquaient rien, persévérèrent.

Lorsqu'entre huit et neuf heures du matin Berton, monté sur son cheval de réquisition, franchit les vieilles portes de la ville et déboucha sur la place Laveaux, cent vingt à cent cinquante hommes seulement étaient groupés sur l'esplanade. Pour les meneurs qui se flattaient d'entraîner une force quadruple, la désillusion était grande. Néanmoins ce premier échec ne les arrêta pas. Le drapeau de la révolte avait été publiquement déployé ; on s'était trop avancé pour reculer. Persévérer restait l'unique chance de salut. La partie n'était d'ailleurs pas encore perdue, car on espérait fermement que, sur la route de Saumur, de nombreux contingents ruraux grossiraient la petite troupe.

Les prisonniers avaient été amenés sur la place. Le maire intercéda en leur faveur. Plusieurs étaient des hommes âgés, incapables de supporter une étape de sept lieues. Il offrait de les garder sous sa responsabilité. Berton se laissa convaincre et fit relâcher le curé Fagault, le juge Guilbaut et le colonel de La Ville de Beaugé. Mais il retint les gendarmes, dont l'uniforme, pensait-il, imposerait aux populations. Il leur fit arborer une cocarde tricolore et les plaça en tête du détachement. Le maire restait à la garde de la ville. Un ancien officier, Poulet, avait été promu commandant de place.

Ces dernières dispositions prises Berton passa en revue et mit en marche sa petite troupe. En tête un tisserand, ancien soldat, Jaglin, portait un drapeau tricolore. Puis s'avançait un peloton de quinze ou vingt cavaliers : Berton, en général de brigade, le lieutenant d'artillerie Delon, un ex-officier de hussards, Moreau, en uniforme, les cinq gendarmes moitié volontaires, moitié prisonniers, les trois médecins de Parthenay, Fradin, Ledein et Riquier, vêtus de redingotes de drap gros bleu, et quelques autres. Cent vingt hommes à pied emboîtaient le pas, gardes nationaux avec giberne et fusil à baïonnette, paysans et ouvriers en blouse, bourgeois, armés de fusils de chasse, de sabres et de pistolets, quelques charrettes attelées de chevaux et de mules fermaient le convoi. Telle était la composition de l'armée qui entrait en campagne pour renverser un trône et conquérir un royaume.

## II

Le piteux avortement de la conspiration de Berton l'a, en quelque sorte, disqualifiée devant l'histoire et la postérité. N'était la fin tragique de quelques-uns des conspirateurs, on serait disposé à tourner en ridicule cette prise d'armes qui aboutit à l'arrestation d'un curé, d'un juge et d'un colonel retraité. Ce serait oublier que l'importance d'une tentative ne doit pas toujours se mesurer à son succès. L'insurrection de Thouars, d'après les plans des conjurés, ne devait pas éclater et s'éteindre dans l'isolement : elle n'était que l'amorce d'un vaste système de conjuration souterraine dont l'explosion devait remuer tout le pays et renverser le trône ébranlé des Bourbons.

La Restauration traversait à cette heure une période critique. La paix, que Louis XVIII apportait comme don de joyeux avènement, lui avait d'abord rallié les masses laborieuses d'un peuple épuisé et décimé par les guerres incessantes du Premier Empire. Mais la satisfaction du bien-être que le pays avait d'abord éprouvée s'émoussait par l'habitude même qu'il en avait prise. On oubliait les souffrances passées, pour ne se souvenir que des gloires du régime déchu. Beaucoup de gens, maintenant qu'ils ne craignaient plus la guerre, en regrettaient les émotions et les victoires, et prêtaient une oreille plus attentive aux attaques passionnées des adversaires que le rétablissement de la monarchie légitime blessait dans leurs convictions, lésait dans leurs intérêts, inquiétait dans leur sécurité : révolutionnaires irréductibles, bonapartistes fanatiques, officiers déchus de leurs hautes ambitions jusqu'à la misérable demi-solde, soldats déshabitués du travail et que la charrue du paysan ou l'outil de l'ouvrier rebutaient, bourgeois jaloux de la faveur accordée à la noblesse, acquéreurs de biens nationaux, que le retour et les prétentions des émigrés inquiétaient, épicuriens et voltairiens, que la propagande religieuse exaspérait. A la vérité les opinions de ces divers adversaires, loin de concorder, s'excluaient : les uns voulaient ramener la France au despotisme, les autres à l'anarchie, mais la haine, comme la foi, opère le miracle de combler les abîmes et de rapprocher les montagnes. Une inimitié égale unissait bonapar-

tistes et républicains, et les liguait contre la Restauration, obstacle commun de leurs espérances contraires.

Nulle part, cet esprit de malveillance contre la dynastie des Bourbons ne rencontrait plus de faveur que dans ces cantons d'Anjou, limitrophes de la Touraine, qui formaient autrefois la sénéchaussée de Saumur. Il semblerait que la mollesse des rives de la Loire, la douceur et l'aisance du pays où les grasses prairies et les riches chanvrières de la vallée voisinent avec les vignobles renommés des coteaux, eussent dû exclure, de cette contrée privilégiée, les âpres passions de la guerre civile. Saumur même, qui étage sous la garde de son vieux château démantelé ses blanches maisons de tuffeaux, depuis la butte des Ardilliers jusqu'aux grèves jaunes du fleuve, n'avait guère l'aspect d'un foyer d'insurrection et d'un nid de conspirateurs. Mais des rancunes d'ancienne date s'étaient profondément enracinées dans les sentiments de la bourgeoisie saumuroise. Jadis très calviniste, soumise plus que convertie, et tombée de l'hérésie dans l'indifférence religieuse, la majorité des habitants conservait au cœur la méfiance et l'aversion du clergé catholique, comme un dernier débris de la foi protestante. Ces haines séculaires s'étaient ranimées et ravivées par les désastres de la guerre de Vendée. Ce pays de plaines, situé au débouché du Bocage, avait servi de champ de bataille naturel aux royalistes et aux républicains : toutes les cités, Doué, Montreuil-Bellay, Vihiers, Saumur même avaient été prises, reprises, mitraillées, saccagées. La colère du propriétaire dévasté et du citadin pillé était venue renforcer les haines religieuses et les ressentiments politiques.

L'avènement du Premier Empire avait désarmé les bras sans réconcilier les cœurs. Riche et sceptique, le Saumurois avait accueilli avec enthousiasme ce régime d'ordre matériel et d'indifférence religieuse qui servait ses intérêts et flattait ses préjugés. Mais son écroulement avait ressuscité les rancunes antérieures, et les anciens partis s'étaient retrouvés face à face : bleus contre blancs, incrédules contre catholiques, bourgeois contre nobles, plaine contre bocage.

Ces conflits de principes s'aggravaient de sujets de mécontentement locaux. Pendant dix ans une croisière anglaise, bloquant le littoral de la Manche, avait paralysé le commerce de la basse Seine. La capitale avait été réduite à s'approvisionner presque exclusivement par les canaux de l'intérieur

et le bassin de la Loire avait largement bénéficié du détournement de trafic. D'octobre à juillet, des convois de bateaux plats, gonflant leurs larges voiles carrées au souffle du vent d'ouest, remontaient le fleuve, embarquaient, sur les quais de Nantes, de Saumur, de Blois et d'Orléans, les blés, les vins, les bestiaux, les chanvres, les bois de la région et, redescendant au fil de l'eau, débarquaient, au retour, les marchandises des manufactures ; les vallées de l'Anjou et de la Touraine s'enrichissaient de la ruine de la Normandie. Malheureusement, la conclusion de la paix amena la fin de la croisière, et cette prospérité éphémère cessa brusquement. La plus grande partie de ce mouvement commercial reprit son cours naturel par les ports de la Seine et abandonna les rives de la Loire. C'était un mal particulier pour un bien général. Mais les considérations humanitaires ont peu de poids dans les balances des maisons de commerce ; mariniers, négociants, agriculteurs calculaient avec désespoir la diminution de leurs recettes, et maudissaient, du fond du cœur, le régime pacificateur qui avait tari la meilleure source de leurs bénéfices.

Cependant, cette hostilité de la population demeurait dans les limites de l'opposition légale, lorsqu'en octobre 1821 des incidents violents surexcitèrent l'opinion et transformèrent en conspirateurs les plus exaltés des mécontents.

Le parti libéral avait imaginé d'organiser un immense banquet, dont il avait offert la présidence à l'un des orateurs éminents de la gauche, le député Benjamin Constant. Le repas, auquel avaient été conviés, dans le Saumurois, tous les adversaires déclarés des Bourbons, n'était évidemment que le prétexte d'une manifestation antigouvernementale. Les partisans du régime s'en offensèrent et résolurent de l'empêcher. Les portes de l'hôtellerie où la table était dressée furent assiégées. Des vitres furent cassées et des rixes éclatèrent. La garde nationale libérale accourut, baïonnette au canon ; elle se heurta aux élèves royalistes de l'Ecole de cavalerie qui mirent le sabre au poing. Le général et le sous-préfet évitèrent à grand'peine une bataille rangée. Il y eut plusieurs blessés et Benjamin Constant, plus orateur qu'homme d'action, fut heureux de s'échapper de la ville sous la protection d'un piquet de gendarmerie. Mais le rétablissement de la paix publique ne calma pas l'émotion des esprits. Le soir même, les principaux meneurs s'assemblèrent,

portes closes. On décida de grouper et d'organiser, dans la région, toutes les forces du parti et, le lendemain, une réunion de onze personnes jetait les bases d'une association secrète, dont le plan et les statuts lui étaient proposés par l'un des ennemis les plus acharnés des Bourbons, le chirurgien Grandménil.

Jeune encore, de haute taille, maigre, nerveux, de caractère ombrageux et fanatique, Grandménil représentait bien, au moral comme au physique, le type du conspirateur classique. C'était un de ces révolutionnaires en quelque sorte professionnels qui complotent, toute leur vie, contre tous les gouvernements. Il avait exercé les fonctions d'aide-major dans la garde impériale, où ses services distingués lui avaient mérité la croix de la Légion d'honneur. Ses ambitions militaires avaient été tranchées net par le licenciement de l'armée, qui lui avait enlevé son emploi. Forcé, pour vivre, d'utiliser ses connaissances médicales, il était venu s'installer, sur les bords de la Loire, à quelques lieues en aval de Saumur, dans le bourg des Rosiers, d'où il était originaire. Ni la douceur du climat natal, ni les riants et paisibles horizons de la vallée n'avaient pu amollir la violence de ses haines politiques, qu'attisait la colère de son avenir brisé. Très sincère dans l'exaltation de ses convictions auxquelles il était prêt à se dévouer jusqu'au sacrifice de sa situation, de sa vie et même de son honneur, le modeste praticien de campagne passait le meilleur de son temps à combiner des plans de révolution et de bouleversement ; tout en soignant les fièvres, et en réduisant les fractures, il avait élaboré les statuts d'une redoutable société secrète qui devait fournir des cadres et un organisme à ses projets d'insurrection.

Le système de conjuration, qu'avait forgé Grandménil, s'adaptait à la double nécessité d'assurer la discipline et de prévenir les indiscrétions. L'association se composait de trois étages de comités superposés. A la base, des comités particuliers de dix membres se recrutaient directement par la propagande individuelle. Ils étaient indépendants les uns des autres, et devaient même s'ignorer réciproquement. Seuls les divers présidents d'une même ville ou d'un canton rural étaient en relation entre eux, et leur réunion formait un second échelon, les comités principaux. Enfin, au sommet, un comité central, siégeant à Saumur, imposait son autorité et donnait le mot d'ordre à toute l'association. De

cette manière, une trahison ne pouvait atteindre que les membres du comité auquel le dénonciateur appartenait.

L'initiation des Chevaliers de la Liberté, tel était le titre un peu ambitieux dont Grandménil les décora, s'opérait fort simplement. Un seul affilié recevait le postulant à huis clos : il lui faisait jurer fidélité et obéissance aux statuts et lui conférait l'accolade. Il n'y avait pas d'autre cérémonie. Chaque chevalier devait se pourvoir d'armes et de munitions ; la trahison était punie de mort. Les délibérations restaient purement verbales ; écrire était défendu. Pour se reconnaître, deux affiliés usaient entre eux d'un signe manuel, l'un levait un, deux, trois ou quatre doigts ; l'autre répondait en montrant le nombre de doigts suffisant pour compléter le chiffre cinq. La confiance était, dès lors, rapidement établie. Des délégués spéciaux du comité central inspectaient les divers groupements et leur transmettaient ses instructions. Le but des organisateurs était le renversement de la monarchie ; mais autant pour ne pas effrayer les timides, que pour déjouer, au besoin, les investigations judiciaires, les statuts écrits montraient le plus grand respect des formes constitutionnelles. L'association protestait de son attachement au roi et à la dynastie et ne parlait que de défendre la charte contre les attaques et les empiétements de la noblesse.

La première réunion qui écouta et approuva les projets se composait de onze personnes : un avoué, ancien maire de Saumur, Fournier ; un commandant en demi-solde, Gauchois ; trois ex-chirurgiens en demi-solde, Caffé, Fardeau et Grandménil ; un marchand de bois, Tisseau-Gauchais ; plusieurs propriétaires, Desvarennes, Folie, Mandin et Duveau. Ils adhérèrent aussitôt et, séance tenante, la société secrète se forma. La propagande commença dès le lendemain, et rencontra partout un accueil inespéré. Officiers en demi-solde aigris, désœuvrés, besogneux, vieux soldats dégoûtés du travail manuel, acquéreurs de biens nationaux, paysans qu'on menaçait du retour des droits féodaux, mariniers à demi ruinés, s'enrôlèrent en masse. Les bateliers travaillaient pour l'association parmi les populations riveraines. Le succès dépassa l'attente ; en moins d'un an, d'Orléans jusqu'à Nantes, quinze ou vingt mille personnes s'embrigadèrent dans les rangs des Chevaliers de la Liberté.

A la vérité, le nombre des adhérents faisait illusion sur

leur valeur. Beaucoup s'enrôlaient par complaisance ou par camaraderie ; d'autres, séduits par des promesses de places ou même d'argent, étaient moins pressés de participer à une prise d'armes qu'au partage des bénéfices. Enfin beaucoup de libéraux, d'opinion avancée mais d'humeur paisible, se fiant à l'apparence inoffensive du programme voulaient bien faire échec à la noblesse et au clergé, mais non s'engager dans une conspiration dangereuse. Le recrutement était plus facile que ne le serait la mobilisation.

En revanche, l'École de cavalerie fournit aux Chevaliers de la Liberté un contingent d'auxiliaires aussi précieux qu'inattendus. L'ancienne promotion avait été renvoyée et la nouvelle comptait un grand nombre d'anciens sous-officiers de sentiments beaucoup moins royalistes. Les meneurs s'affilièrent d'abord un maréchal des logis chef, Sirejean, et un lieutenant d'artillerie, Delon. Ces deux premiers adeptes groupèrent bientôt autour d'eux une cinquantaine de sous-officiers. C'était un succès d'autant plus important qu'il était obtenu dans un milieu jusqu'alors très réfractaire.

L'organisation des Chevaliers de la Liberté se complétait, lorsqu'une intervention extérieure vint hâter l'accomplissement de leurs projets.

La nouvelle loi électorale, qui établissait dans les collèges l'influence prépondérante des grands propriétaires, avait découragé l'opposition parlementaire. Le parti libéral, impuissant dans la lutte légale, s'était rejeté vers les sociétés secrètes et les conspirations. En janvier 1821, un étudiant, Dugied, avait rapporté de Naples les statuts du carbonarisme italien. Il entra en relation avec plusieurs chefs de la gauche et leur proposa de fonder une association sur le même modèle. Son projet fut adopté avec empressement. La Fayette lui-même aida cette entreprise de l'autorité de son nom et du prestige de sa popularité et accepta la présidence de la Haute Vente. En peu de temps, les charbonniers se multipliaient dans les départements du Centre, du Midi, et surtout de l'Est. Dans cette région, ils recrutèrent de nombreux adhérents parmi les officiers en demi-solde et les sous-officiers en activité à qui l'on promettait de l'avancement et des grades. Des « ventes » militaires introduisirent la conspiration dans l'armée et enrôlèrent dans quelques régiments la grande majorité des sergents ou des maréchaux de logis.

En mai 1821, un émissaire de la Haute Vente, Riobé, arriva dans le département de Maine-et-Loire. Informé qu'un groupement similaire existait déjà, il se fit présenter par Grandménil au comité central de Saumur. Le but était le même, l'organisation presque analogue. Le commandant Gauchais fut député près de La Fayette et deux membres de la Haute Vente vinrent s'aboucher avec les Chevaliers. On s'entendit sans difficultés. Il fut décidé que les Chevaliers de la Liberté garderaient leur autonomie et leurs statuts particuliers : seulement, ils accepteraient le mot d'ordre du comité directeur de la Charbonnerie, qui devait mener l'assaut général contre la monarchie des Bourbons.

L'été et l'automne se passèrent en préparatifs et dans le courant de décembre, le comité directeur de Paris envoya des instructions et un plan d'insurrection. La révolte devait éclater simultanément aux deux extrémités du territoire : à l'ouest, les Chevaliers s'empareraient de Saumur et soulèveraient les populations riveraines de la Loire : en Alsace, les sous-officiers de Belfort et de Neuf-Brisach, presque tous charbonniers, enlèveraient leurs bataillons, chasseraient les commandants et arboreraient le drapeau tricolore. On espérait que leur exemple entraînerait les autres garnisons de la frontière, dont le loyalisme avait été préalablement très ébranlé.

La date du mouvement avait été fixée, pour Saumur, au jour de Noël, 24 décembre, lorsque, la veille même, un incendie éclata dans la maison d'un négociant. Les cavaliers s'empressèrent d'accourir au feu, et tandis qu'une équipe manœuvrait une pompe, un pan de mur s'écroula, ensevelissant plusieurs élèves officiers. On dégagea les cadavres, on les déshabilla, et, dans la poche de l'un d'eux, on découvrit les statuts de l'association et une liste des élèves affiliés. Déjà, sur de vagues avis, le général s'était livré à des perquisitions, qui avaient amené la fuite du lieutenant Delon. La saisie de ces papiers ne permettait plus aucun doute. Sur-le-champ, les trente ou quarante sous-officiers inscrits, parmi lesquels le maréchal des logis Sirejean, furent emprisonnés. Ces arrestations enlevaient au complot toutes les chances de succès : d'une part, les autorités avaient été mises sur leur garde, d'autre part, les hommes d'action, sur lesquels on comptait le plus, étaient sous les verrous. Le comité central, en toute hâte, contremanda le mouvement.

En Alsace, l'échec fut encore plus pitoyable. La conspiration de Belfort fut découverte à l'heure même où elle allait éclater. Les officiers se portèrent aussitôt aux casernes, et firent rentrer les troupes dans le devoir. La police arrêta une vingtaine de conjurés et cette rapide répression intimida les autres garnisons, dont aucune ne bougea.

Les événements d'Alsace eurent du moins l'avantage de reléguer dans l'ombre la tentative de Saumur. Le soulèvement avorté éclipsa le complot qui n'existait encore que sur le papier. Les poursuites se limitèrent au personnel de l'École. Les conspirateurs civils, voyant qu'ils n'étaient ni inquiétés ni soupçonnés, reprirent bientôt confiance. Le 9 février, le comité central se réunit dans la maison de l'avoué Fournier et décida de reprendre le projet d'insurrection. Le commandant Gauchais fut dépêché de nouveau près de La Fayette : des émissaires gagnèrent Poitiers, Niort, Angers, Nantes, Le Mans ; ils étaient chargés de raffermir les dispositions des comités et de convoquer leurs députés à une assemblée générale, qui se tiendrait à Saumur la semaine suivante.

L'assemblée générale se réunit, le 17 février, dans l'habitation du docteur Caffé. Outre les membres du comité central, trente ou quarante délégués ruraux et huit députés des chefs-lieux de département : MM. Guérin et Riobé, d'Angers ; Cossin et Heureux, de Nantes ; Ferrail et Chapey, de Rennes ; Le Breton, du Mans ; le colonel Boutry, de Poitiers, assistaient à la séance. La question d'une insurrection prochaine fut mise en discussion et votée sans difficulté. Les Saumurois, espérant délivrer les sous-officiers traduits en conseil de guerre, réclamèrent même une action immédiate. Restait le choix du chef qui commanderait. Le comité directeur, à qui l'on s'était adressé, n'avait pas encore envoyé de réponse. C'est alors que Grandménil présenta un général, encore peu connu, mais qu'accréditait son ardente inimitié contre les Bourbons, le général de brigade Berton.

Officier avant la Révolution, instruit, de bonne famille bourgeoise, Berton avait poursuivi, à travers les champs de bataille de la Révolution et de l'Empire, une carrière honorable, mais sans éclat particulier. A Waterloo, il commandait une brigade de cavalerie. Ses opinions manifestement hostiles, ses relations avec les journaux de l'opposition, un récit de la bataille de Waterloo, applaudi par la presse libérale,

l'avaient signalé aux méfiances de la Restauration. Suspecté, arrêté, on l'avait définitivement relaxé, mais en lui retirant son emploi et sa solde. La rancune l'avait jeté dans la Charbonnerie, où il montrait un zèle qui n'avait pas besoin d'être stimulé. Averti qu'une révolte se préparait dans l'Ouest, il s'était offert spontanément, pour en prendre le commandement. Le comité directeur avait en vue un divisionnaire plus renommé, le général Pageol, mais Pageol tergiversait, et on avait fait à Berton une réponse ambiguë. Il n'en demanda pas davantage : prétextant une visite à son fils, officier de cavalerie à Pontivy, il prit la route de la Bretagne. Grâce à des cartes coupées, qui servaient de signe de reconnaissance aux Charbonniers, il entra en relations avec les Ventes de la région. Pendant plusieurs semaines, il voyagea de Saint-Malo à Rennes, et de Brest à Nantes, s'efforçant d'embaucher ses anciens camarades de l'armée. Cette propagande eut peu de succès. En revanche, son assurance, sa résolution, ses attitudes martiales impressionnèrent favorablement les conspirateurs nantais, qui le désignèrent à Grandménil comme un chef possible pour le soulèvement projeté. Grandménil se hâta de recruter un aussi précieux auxiliaire. Il partit pour Rennes, où Berton s'était retiré, et le décida sans peine à se rendre à Saumur. Tous deux firent le voyage dans le même cabriolet et descendirent dans la demeure du commandant Gauchais.

L'assemblée n'avait pas le temps d'attendre davantage la désignation du comité de Paris : elle prit le général qui s'offrait et arrêta sur-le-champ un plan de campagne.

La prise de Saumur devait être la première étape du soulèvement. Six cents hommes de la garde nationale, un nombre à peu près égal d'ouvriers et de paysans, la plupart anciens soldats ou marins retraités, telles étaient les forces sur lesquelles l'insurrection comptait. Le mouvement devait éclater dans la nuit du samedi 23 au dimanche 24 février. A dix heures du soir, Berton, qu'escorteraient les trente délégués des campagnes, les députés des villes, une section de gardes nationaux et un peloton d'élèves officiers, paraîtrait en uniforme de général, sur la place Bilange. Il annoncerait une révolte de Paris, la fuite du roi et la constitution d'un gouvernement provisoire, dont il était le délégué. En même temps, un fort détachement monterait au château, qu'occupait une compagnie du 44e de ligne. Les épaisses murailles

de la vieille forteresse féodale, quoique démantelée, la mettaient à l'abri d'un coup de main. Mais les conjurés s'y étaient ménagé des intelligences. Leurs affiliés devaient prendre la garde ce soir-là et ouvrir la porte au premier signal. Cette surprise livrerait aux assaillants trente mille fusils, vingt-cinq canons et une quantité considérable de poudre et de munitions que l'arsenal renfermait. L'École de cavalerie, espérait-on, ne résisterait pas davantage. Une partie des sous-officiers étaient gagnés : ils entraîneraient ou désarmeraient les autres.

Maîtresse de Saumur, la révolution gagnerait, comme une traînée de poudre, les foyers d'insurrection préparés de proche en proche. Les délégués des campagnes courraient, à franc étrier, en porter le brandon dans toute la contrée : les députés des départements voisins iraient en poste la propager de ville en ville. Dans chaque village, les Chevaliers s'empareraient du clocher, y arboreraient le drapeau tricolore, sonneraient le tocsin et proclameraient la déchéance des Bourbons. Une colonne d'élèves officiers, de soldats embauchés et de gardes nationaux, marcherait sur Angers où le 44e régiment de ligne avait été fortement travaillé.

Enfin, un stratagème devait désorganiser la résistance. Les griffes avec lesquelles le général et le sous-préfet signaient leur correspondance avaient été dérobées. Les conjurés s'en serviraient pour fabriquer des fausses lettres et attirer les généraux et les hauts fonctionnaires dans des embuscades, où ils seraient capturés. La défense ainsi décapitée serait rapidement paralysée et les insurgés espéraient que six ou sept départements tomberaient en leur pouvoir.

Après avoir ainsi arrêté les détails d'exécution, l'assemblée se dispersa. Les délégués regagnèrent leur domicile. Seuls les députés de Rennes et de Nantes, Chapey, Férail, Cossin et Heureux, attendirent à Saumur l'heure du soulèvement. Berton logea dans l'habitation du docteur Caffé.

Un comité exécutif de six membres devait prendre l'initiative et donner le signal de la révolte. Il se composait du général Berton, du commandant Gauchais, du docteur Caffé, de l'avoué Fournier et de deux propriétaires, Mandin et Duveau. Le premier enthousiasme refroidi, des hésitations se produisirent. Quatre des commissaires étaient de bons bourgeois que, sans doute, l'action directe effrayait. La hardiesse de leurs opinions répugnait à se produire en des gestes

violents. Ils se sentaient capables de machiner une conspiration à huis clos, mais non de prendre la tête d'une émeute. Vraisemblablement, leurs amis de la garde nationale, dont le succès dépendait presque exclusivement, manifestaient des dispositions analogues. Tout le monde était prêt à suivre : personne ne désirait se mettre en avant.

Dès le lendemain, dans une réunion tenue chez le docteur Caffé, le programme de soulèvement fut remis en discussion. On proposa de commencer le mouvement ailleurs qu'à Saumur. Des raisons spécieuses étaient invoquées : mieux valait, disait-on, choisir une ville où il n'y aurait pas de force armée : l'insurrection y prendrait corps avec plus de sécurité. Thouars, à sept lieues de là, sans autre garnison que cinq gendarmes, offrait un terrain beaucoup plus favorable. Le commandant Pombas répondait de la garde nationale : ce ne serait qu'un jeu de s'en rendre maître. La troupe de Berton en partirait, drapeau tricolore en tête, ramasserait en route les contingents des campagnes et arriverait, devant Saumur, tellement grossie que la place serait forcée de capituler sans coup férir.

Ces raisons, bonnes ou mauvaises, persuadèrent la majorité de la commission. Berton, qui n'avait aucune connaissance du pays, s'y rallia sans difficulté. On modifia, en conséquence, le plan d'insurrection, et la date fut retardée d'une nuit et fixée au dimanche matin, 24 février. Des émissaires instruisirent les conjurés du changement apporté au programme.

Dans la nuit du 21 au 22, Berton se rendit à Thouars dans la voiture du commandant Gauchais. Il y entra vers sept heures du matin et fut logé, sous le faux nom de Dubois, dans la maison d'un huissier révoqué, Saugé. Nombre de Chevaliers l'y visitèrent, et lui prodiguèrent les promesses. Tout marchait à merveille : le pays entier allait se lever. Parthenay seul fournirait trois cents hommes. Le 23, le maître des poste Heureux arriva de Saumur : la ville était prête et attendait la colonne pour le lendemain. Le soir, les conjurés s'étaient rassemblés dans l'habitation Pombas et y avaient veillé en armes jusqu'à l'aube du dimanche.

## III

Sortant de Thouars, la grande route de Saumur allonge sa large bande grise à travers des guérets bruns et rugueux

que hérissent çà et là quelques bouquets de taillis ou de files de noyers aux grosses têtes arrondies. Elle ne coupe directement que le bourg de Brion : les autres clochers s'écartent à quelque distance, à droite et à gauche.

Sous le triste ciel de février, la colonne d'insurgés ne dessinait qu'un bien petit groupe sombre sur la plaine immense. L'étape, longue de sept lieues, se déroulait lentement. A mesure qu'on avançait, l'isolement et la fatigue abattaient l'enthousiasme et l'espérance diminuait. On avait compté sur un soulèvement des villages, et presque aucune recrue ne se montrait. Aux croisées des chemins apparaissaient quelques silhouettes de paysans en vedette. Ils regardaient de loin le défilé avec curiosité, et au lieu de s'y joindre tournaient le dos. Leurs bonnes volontés prudentes se décourageaient au chétif aspect de la troupe. La déception était réciproque. Les campagnards ne voulaient s'insurger que s'il y avait des chances sérieuses de succès, et il ne pouvait y en avoir que si la campagne s'insurgeait en masse.

Presque seul, un buraliste de Tourtenay, Marchais, officier en retraite, essaya de tenir parole. Il battit le rappel et rassembla une trentaine d'hommes avec lesquels il marcha sur Montreuil-Bellay. En route, il s'efforça de soulever Antoigné. Mais il arriva trop tard : Berton était déjà passé, et les renseignements qu'il recueillit ne laissaient guère d'espoir. Il congédia ses hommes, et chacun regagna en toute hâte son village.

A Brion, la colonne fit une première halte. Elle envahit les cabarets et but un certain nombre de bouteilles, que Berton paya. Il fallait remonter les courages qui déjà faiblissaient visiblement. Seuls les anciens officiers Delon, Moreau, Pombas, Rivereau et quelques autres montraient encore de l'entrain. Les fantassins commençaient à traîner le pied. Dans la cavalerie, officiers de santé et gendarmes s'observaient avec méfiance. Beaucoup regrettaient déjà de s'être engagés dans l'aventure : mais il était trop tard pour reculer. A cheval, une espingole bourrée de balles à l'arçon de sa selle, l'ex-gendarme Saunion surveillait les rangs et intimidait les récalcitrants.

C'est seulement vers trois heures de l'après-midi que les insurgés atteignirent Montreuil-Bellay, à mi-chemin de Saumur. Les vêpres finissaient : un flot de monde sortait de l'église. Les uniformes des officiers et des gendarmes, les voi-

tures qu'ils accompagnaient, trompèrent d'abord la population qui prit ce cortège pour un convoi de prisonniers. Parmi les curieux, Berton reconnut le maréchal des logis de gendarmerie Rousseau, et lui enjoignit de mettre sa brigade sous les armes. Rousseau sans méfiance allait obéir lorsque la bande cria : « Vive la charte ! Vive la liberté ! Vive la République ! » Le sous-officier s'empressa de regagner la caserne. Il fit monter un homme à cheval et l'envoya, porter un avis au lieutenant de gendarmerie de Saumur.

Cependant la colonne avait traversé la ville sans s'arrêter et stationnait dans le faubourg. Tandis que les hommes buvaient et mangeaient dans les auberges, Berton et Moreau haranguèrent le peuple. On les écouta curieusement : personne ne protesta, mais presque personne ne bougea. Delon se saisit du tambour de ville et lui ordonna de battre la générale. Le tambour exigea une autorisation du maire. On chercha le maire qui demeura introuvable : l'adjoint, auquel on s'adressa, répondit qu'il n'obéissait qu'au sous-préfet. Delon retourna vers la gendarmerie, où le maréchal des logis s'était barricadé. Sommé de rendre ses armes ou de se joindre aux insurgés, il objecta qu'il devait attendre le retour de sa brigade. Puis sitôt que Delon se fut éloigné, il sauta vivement à cheval et gagna la campagne par des rues détournées. Sur ces entrefaites, deux émissaires du comité d'exécution arrivèrent à franc étrier. Ils conjurèrent les insurgés d'accélérer leur marche. Berton rallia sa troupe, et reprit en toute hâte la route de Saumur.

Cette ville, depuis le matin, vivait dans une fièvre que chaque heure écoulée augmentait. La bourgeoisie, presque entièrement complice, attendait anxieusement des nouvelles et des instructions. Personne n'osait prendre d'initiative, et le comité demeurait dans une complète inaction. Le matin, sept ou huit des meneurs s'étaient retrouvés, au delà des Ponts, dans l'habitation de Caffé. Ils avaient causé, ils avaient même déjeuné ensemble : mais ils n'avaient rien arrêté, ni rien prévu. Tout restait subordonné à l'arrivée de la colonne de Thouars. Vers la fin du repas, deux Chevaliers de la rive droite, le clerc de notaire Beaufils et le chapelier Coudray, furent introduits. Au petit jour, ils avaient sonné le tocsin dans la commune de Vernoil et armé de fusils et de fourches une trentaine de paysans : ce rassemblement, faute d'être soutenu, s'était dispersé. Ils demandaient

des ordres. On les renvoya, en les chargeant d'amener leur monde à Saumur.

Après midi aucune nouvelle de l'insurrection n'était encore parvenue. La population s'énervait et se décourageait. L'un des plus zélés, le teinturier Chauvet, se promena dans les rues, en uniforme de garde national, un drapeau tricolore à la main. Personne ne le suivit, mais personne ne le dénonça. La journée s'avançait quand Heureux, qui avait devancé la colonne, vint annoncer son départ de Thouars. Ce message stimula un peu l'activité des membres du comité. On expédia aussitôt à franc étrier Tisseau et Bastien qui rencontrèrent Berton dans le faubourg de Montreuil-Bellay. Chauvet déposa son drapeau et partit à pied sur la route. Enfin vers quatre heures et demie, Caffé, de plus en plus anxieux, sella son cheval et se porta au-devant des insurgés.

Jusqu'à cette heure les principaux fonctionnaires ignoraient complètement l'existence d'un complot.

Le général Gentil Saint-Alphonse, gouverneur de l'École, et le colonel qui le secondait, étaient absents : ils déposaient devant le conseil de guerre de Tours, dans la première affaire de conspiration. Le lieutenant du roi, qui commandait le château, se renferma dans sa forteresse et n'en sortit pas. Le président du tribunal et le procureur pouvaient surtout réprimer, non prévenir. La sécurité de la ville reposait donc entièrement sur les autorités administratives, le maire et le sous-préfet.

Le maire, Maupassant, venait d'entrer en fonctions. Les débats judiciaires lui firent une réputation d'énergie, qui paraît médiocrement méritée. Peut-être le loyalisme enflammé, dont sa déposition est empreinte, a-t-il fait illusion, ou bien les magistrats redoutant de découvrir trop de coupables n'ont-ils pas voulu y regarder de trop près, car son attitude apparaît au contraire comme singulièrement ambiguë. On ne peut guère douter qu'il n'ait été plus ou moins dans la confidence du complot et sa conscience semble avoir été partagée entre le désir de ne pas dénoncer ses concitoyens, et la crainte de trahir trop ouvertement ses devoirs de fonctionnaire.

Dès le 23, au soir, il avait mandé le commissaire de police pour le questionner sur les dispositions de la ville. Celui-ci lui ayant assuré que la tranquillité était complète, Maupassant lui annonçait qu'il redoutait de graves événements

pour le lendemain, lui recommandait en même temps de n'en ouvrir la bouche à personne.

Le 24 au matin, il alla trouver le sous-préfet, M. de Carrère ; des bruits couraient, disait-il, qu'un mouvement devait éclater dans la soirée. Il ne voulut rien ajouter de plus. M. de Carrère appela le lieutenant de gendarmerie, fit seller les chevaux de la brigade et envoya quelques gendarmes inspecter les rues de la ville. Ils ne remarquèrent rien d'anormal.

Entre deux et trois heures, le maire revint à la sous-préfecture. Cette fois, il précisa davantage : il venait d'apprendre, prétendait-il, que la campagne s'agitait. Ce qu'il ne disait pas, c'est que son beau-père, le receveur des finances Chauvin Bois-Savary, était parti à cheval de grand matin pour Thouars, où il avait de la famille, et rapportait sans doute des nouvelles exactes de l'insurrection : les allégations vagues ne firent qu'augmenter l'incertitude du sous-préfet.

Vers quatre heures et demie enfin, l'arrivée du gendarme qu'avait expédié le maréchal des logis de Montreuil-Bellay, tira les fonctionnaires de leur sécurité. Le billet de quelques mots dont il était chargé annonçait le passage d'une colonne de rebelles, mais ne donnait aucun renseignement sur sa force ni sur sa composition. M. de Carrère lança immédiatement quatre gendarmes en vedettes sur la route de Montreuil-Bellay. Il requit le lieutenant-colonel Walter, commandant l'École de cavalerie, de faire monter les élèves officiers à cheval et de les mener à la rencontre des rebelles. Enfin, il fit demander du secours au lieutenant du roi, qui tenait garnison au château.

A cinq heures du soir le maire, le procureur du roi, le substitut, le président du tribunal, le juge d'instruction, l'ancien maire Mayaud et quelques notables tinrent conseil dans le cabinet du sous-préfet. On discuta les mesures de défense. Les opinions libérales de la garde nationale inspiraient une méfiance justifiée. Il était dangereux de la mettre en contact avec les rebelles, plus dangereux peut-être encore de l'exclure. On prit un moyen terme : on décida de ne convoquer que les compagnies de chasseurs et de grenadiers qui portaient l'uniforme et semblaient mieux disciplinés.

Les dispositions de défense s'inspirèrent de l'assiette même de la ville. Saumur, sise dans l'angle tracé par le confluent de la Loire et du Thonet, est protégée au midi par la

tranchée profonde de cette rivière, que la route de Montreuil-Bellay franchit sur un pont suspendu. Une chaussée en talus, entre des prairies basses, prolonge le passage jusqu'aux premières maisons. Les autorités résolurent d'utiliser cet obstacle naturel et de grouper, au débouché du pont Fouchard, toutes les forces qu'ils pourraient rassembler : cavaliers de l'École, compagnies de la garde nationale, section de ligne empruntée à la garnison du château.

Les émissaires, rencontrés à Montreuil, avaient pressé la marche de la colonne et peu après cinq heures, Berton atteignait le village de Distré à cinq ou six kilomètres de la ville. Il y trouva Caffé, qui le supplia de se hâter. Peu après Chauvet, à pied, renouvela la même recommandation. Bientôt on aperçut quatre gendarmes, échelonnés en grande garde, qui se replièrent précipitamment. Comme on approchait du pont Fouchard, un peloton de vingt-quatre élèves de l'École apparut. Au « qui vive et au halte-là » du capitaine qui le commandait, une voix répond : « Français... Nous voulons la liberté. » En même temps, Berton s'avance et répète la fable accoutumée. Sa troupe n'est que l'avant-garde d'une armée de vingt mille hommes. Résister est inutile. Il faut livrer passage. Le capitaine refuse, mais ne charge pas. La nuit était déjà descendue : il ignorait le nombre des insurgés et ne se fiait guère à la bonne volonté de ses hommes. Il fait demi-tour et bat en retraite, au pas, vers le pont Fouchard. Ses cavaliers sont talonnés de près par la tête de la colonne. Delon qui n'avait quitté l'École que depuis quelques semaines se fait reconnaître de plusieurs des élèves, les interpelle par leur nom, et les adjure de se joindre à l'insurrection ; ils se contentent de ne pas répondre. Le pont est repassé et les insurgés le franchissent également. Sur la chaussée seulement le peloton fait demi-tour, et présente le front aux rebelles. Berton arrête la colonne. Delon s'approche, échange des poignées de main, multiplie ses exhortations. Les cavaliers hésitaient lorsque le lieutenant-colonel arrive à la tête d'un fort détachement. Berton craint d'être chargé et rétrograde à son tour jusqu'au delà du pont Fouchard. Il prend position sur la culée extérieure près du poste d'octroi. A l'aide de charrettes il improvise une barricade et attend l'attaque derrière ce retranchement.

Quelques escouades de gardes nationaux étaient venues renforcer les cavaliers de l'École : mais ni les uns ni les autres

ne montrèrent aucun désir de prendre l'offensive. Les deux troupes, à chaque extrémité du pont, barraient la route, mais sans engager les hostilités.

Sur ces entrefaites arriva le maire, qui avait quitté la sous-préfecture de bonne heure. Il dépasse les sentinelles, s'engage sur le pont et se trouve bientôt au milieu des insurgés. Son écharpe blanche le fait reconnaître, quelques rebelles l'entourent et le mettent en joue, mais Berton accourt aussitôt et le dégage. Un colloque familier s'établit entre eux. « Vous êtes une mauvaise tête, dit Maupassant au général, retirez-vous, ou je vous fais charger. » Berton et Delon l'entraînent dans la baraque de l'octroi, où la conversation continue. Une sorte d'accord intervient entre eux. Les insurgés promettent de ne pas franchir la barricade, et le maire donne sa parole qu'on ne les chargera pas, sans les prévenir.

Maupassant, après cet étrange compromis, revient tranquillement aux avant-postes saumurois. Il y trouve le sous-préfet et l'informe du pacte fait avec les rebelles. M. de Carrère proteste : le maire avait outrepassé ses pouvoirs, l'engagement ne le liait pas. Il rappelle le lieutenant-colonel et lui ordonne de charger. Les officiers objectent que la cavalerie seule ne peut enlever la barricade : ils réclament de l'infanterie. La garde nationale, l'arme au bras, était là, mais le sous-préfet n'avait confiance ni dans sa solidité, ni dans sa fidélité. Il surprenait vaguement des allées et venues suspectes ; à la faveur de l'obscurité, des gens passaient et repassaient le pont Fouchard. L'insurrection se prêchait presque ouvertement dans les rangs des gardes nationaux. Le sous-préfet met lui-même la main sur un des promeneurs et reconnaît Caffé. Craignant une défection, il allègue les scrupules d'exposer des pères de famille aux balles des insurgés et fait demander au commandant du château un détachement d'infanterie de ligne et du canon.

L'officier de gendarmerie, chargé de la commission, ramène une heure après trente soldats, mais pas de bouche à feu. Le lieutenant du roi, bien abrité derrière les épaisses murailles du château, ne voulait pas compromettre sa sécurité. Il ne se souciait pas de livrer des pièces d'artillerie qui, prises par les insurgés, pourraient être retournées contre lui et faire brèche. Un second messager n'eut pas plus de succès.

Le sous-préfet assembla en conseil de guerre l'état-major

de l'École, le lieutenant de gendarmerie et les fonctionnaires présents. Il persistait à engager la lutte immédiatement. Mais les officiers s'y opposaient : ils savaient que les conspirateurs avaient des intelligences dans l'École et craignaient que l'obscurité ne favorisât des connivences, sinon des défections. Ils opinèrent pour qu'on remît l'attaque de la barricade au point du jour. Leur avis prévalut. Le conseil se sépara et le sous-préfet, en attendant l'heure fixée, alla lui-même faire une dernière démarche auprès du commandant du château.

Maupassant s'était dérobé au conseil, sous prétexte d'affermir le courage des gardes nationaux. Il franchit de nouveau le pont Fouchard, atteignit la barricade et y trouva Berton qui l'avait fait mander. Une horloge sonnait dans le lointain. « Savez-vous quelle est cette heure, lui dit-il? — C'est onze heures, répondit le général. — Eh bien, c'est l'heure de la retraite. Croyez-moi, retirez-vous vivement ou vous allez être fusillés et sabrés. » Après ce charitable avertissement, le maire tourna le dos et regagna l'autre côté de la rivière.

L'avis était opportun, car la démoralisation des insurgés ne pouvait laisser aucun doute sur l'issue d'un combat. Delon, presque seul, gardait encore quelque ardeur et proposait de forcer le passage, mais la masse des rebelles était incapable d'aucun effort. Les piétons étaient harassés : les gendarmes ne cherchaient qu'une occasion de s'échapper, les médecins regrettaient le chevet de leurs malades ; les anciens officiers mêmes déploraient cette lamentable équipée. C'était une véritable duperie. Le pays, leur avait-on dit, se soulevait en masse et la population n'avait pas bougé. La garde nationale de Saumur devait les accueillir avec enthousiasme, musique en tête et, au lieu de les acclamer elle menaçait de les fusiller et de les charger. Mis au ban de tout le royaume, isolés devant des forces très supérieures qui aux premières lueurs de l'aube les écraseraient, une retraite était leur seule chance d'éviter l'échafaud ou les galères. Cet état d'âme gagnait peu à peu toute la troupe. Berton comprit que s'il n'emmenait pas ses hommes, ses hommes allaient l'abandonner. Il rallia le gros de la colonne et reprit, avant minuit, la route de Montreuil-Bellay.

Lorsque, vers deux heures et demie, le sous-préfet, rapportant enfin la promesse d'une pièce de canon, descendit du

château, la chaussée, les rives du Thonet et le pont Fouchard étaient déserts et silencieux. Ennemis et amis avaient également disparu. Le commissaire de police seul continuait imperturbablement la faction. Depuis plus de deux heures, sans tambour ni trompette, Berton avait décampé, le maire sommeillait au coin du feu dans une auberge du faubourg ; les gardes nationaux avaient regagné leurs lits ; l'infanterie s'était retirée au château ; les élèves officiers étaient rentrés à l'École ; cinquante cavaliers avaient bien été détachés à la poursuite des insurgés, mais Maupassant les avait lancés sur la route de Doué, tandis que Berton battait en retraite sur Montreuil. La force armée avait barré tant bien que mal le chemin aux rebelles, mais il était visible qu'elle ne se souciait nullement de prendre aucune part à la répression.

M. de Carrère, justement exaspéré, rejoignit le lieutenant-colonel et lui reprocha vivement l'abandon du poste et la mauvaise direction des poursuites. Les insurgés étaient venus de Thouars, ils devaient évidemment y retourner. Le lieutenant-colonel s'excusa sur son ignorance de la contrée. Un nouveau peloton de vingt hommes fut expédié vers Montreuil-Bellay et en ramena une dizaine de traînards.

La colonne, en effet, battait en retraite sur cette ville où elle arriva vers trois heures du matin. Hommes et chevaux étaient épuisés. Malgré le danger, on se reposa quelques heures dans une auberge. Berton distribua quelque argent puis on se mit en route. La situation était sans issue, et l'on ne savait trop où se réfugier. Une impulsion plus instinctive que raisonnée ramenait les rebelles vers Thouars, où la plupart d'entre eux avaient leurs familles et leurs foyers. C'était la place forte de l'insurrection. Peut-être Berton avait-il le vague projet de s'y défendre et d'obtenir une capitulation. A Brion, ce dernier espoir s'évanouit. On apprit que le sous-préfet de Bressuire, escorté de deux brigades de gendarmerie, avait repris possession de la ville sans coup férir. Plusieurs rebelles étaient déjà en prison, les portes de la ville étaient fermées et gardées. Enfin les paroisses vendéennes du voisinage offraient de se lever en masse pour écraser les révoltés.

Ces nouvelles amenèrent une débandade générale. Le drapeau tricolore fut abandonné dans un cabaret. On se débarrassa des armes et des uniformes et le reste de la colonne

se dispersa, chacun cherchant son salut de son côté ; Berton, Delon, Pombas, Moreau et quelques autres tournèrent Thouars et trouvèrent asile le soir dans une ferme des environs de Parthenay. Les nombreux affidés de la région leur procurèrent des déguisements, des chevaux et des gîtes d'étape. Déjouant toutes les recherches de la police, ils s'évadèrent sans encombre du département des Deux-Sèvres et se réfugièrent dans les environs de La Rochelle. Plusieurs ventes de charbonniers existaient dans ce port. On trouva sans peine des capitaines de navire qui cachèrent les fugitifs à leur bord et les débarquèrent sur les côtes d'Espagne. Ils y retrouvèrent les proscrits de la conspiration d'Alsace et la plupart participèrent à la tentative faite pour débaucher les troupes françaises de l'expédition d'Espagne.

Berton seul refusa de s'expatrier. Sa conduite était l'objet de vifs reproches. On incriminait, sinon ses intentions, du moins sa mollesse. Ses hésitations devant Saumur, prétendait-on, avaient tout perdu. Il voulait imposer silence à ses détracteurs et racheter son échec par le succès d'une nouvelle tentative. Dans sa cachette près de La Rochelle, il redoubla d'activité. D'une part il coopérait au complot militaire qui allait conduire à l'échafaud les sergents de La Rochelle, d'autre part il renouait à Saumur les trames d'une troisième conspiration.

Tandis que les chefs de l'insurrection trouvaient leur salut dans l'exil, les soldats sans ressource, sans abri, essayaient vainement de se dérober aux recherches des magistrats. Ceux qui rentrèrent chez eux y furent immédiatement appréhendés. Les trois médecins, échoués avec leurs chevaux, fourbus, dans une auberge de village, se rendirent sans résistance. D'autres essayèrent de se cacher dans les campagnes : mais quand les portes ne se fermaient pas devant eux, l'asile qu'on leur offrait demeurait tout à fait précaire. La présence d'étrangers dans un village était dénoncée : la gendarmerie organisait des battues et les ramassait peu à peu. En quelques semaines, une centaine d'accusés s'entassèrent dans les prisons de Bressuire, de Parthenay, de Saumur et de Baugé.

**R. Blachez.**

*(A suivre.)*

# Les Dieux de la Tribu

## PREMIÈRE PARTIE

### A CAUSE D'UNE LETTRE PERDUE

Sombre comme la nuit et comme elle peu sûre.

MICHELET.

### I

### Une rencontre sur la route.

Voici comment les événements commencèrent.

Au moment où il refermait la porte de la villa, il entendit le jardinier prévenir sa femme :

— Il vient de sortir comme d'habitude.

Pierre Caussanges s'en allait, en effet, sur la route de Chamarges, pour sa promenade de chaque soir. Il songea : « Tout ce que je fais est signalé. Cependant, je me soucie peu de ces gens. Ce jardinier, comme j'étais loin de penser à lui ! »

Caussanges marchait vite à cause de l'air de plus en plus vif. Les premiers froids approchaient et la fraîcheur des nuits, cet octobre, s'annonçait bien avant la fin du jour. Depuis que la bise avait fui, le vent lombard, comme on le nomme en ce pays de montagnes, soulevait à la rencontre du crépuscule des poussières assoupies.

Près de la maison des Rouzan, Caussanges s'arrêta. Sa cigarette venait de s'éteindre. Il usa cinq allumettes. Peine inutile. Pour se mettre à l'abri, il descendit dans un fossé, pas très profond, creusé en contre-bas, pour l'écoulement des eaux de pluie.

Et c'est alors qu'il aperçut, accrochée aux ronces, une feuille de papier que la bourrasque avait emportée jusque-là. Pierre cueillit la lettre. Pas de signature. Une douteuse initiale soulignait les salutations de la fin. Pas de date non plus. Pas d'indication d'origine. Sur les deux feuillets à peine froissés, aucun nom, pas de renseignement. Caussanges se mit à lire :

Il est donc venu — disait le texte — comme je te l'avais annoncé et mon oncle l'a reçu. Il s'est montré très aimable, mais peu communicatif. Et il a su disparaître heureusement presque tout de suite. On lui a montré la propriété, la maison, le parc...

« C'est une jeune fille qui a écrit ces lignes, sans doute à propos d'un fiancé... », pensa Caussanges.

Mais il ne me plaît point, reprenait la lettre. Il est trop serviable, serviteur même. Il dit : « Mademoiselle ! »... « Votre goût... » Il en est obséquieux... J'ai horreur de ce genre d'hommes. Et toi? Moi, je prends mon air le plus « étrangère » pour lui répondre. J'affecte de ne pas comprendre. Et puis il semble croire que je suis très riche. Il évalue d'avance ce que je représente, car il est certain que j'hériterai de tout ce qu'il découvre.

Ces aveux inespérés, que le malicieux hasard lui mandait par le sans fil du vent, divertissaient Pierre Caussanges. Il en oubliait de remonter sur la route.

Un beau parti ! Tu entends? Je suis un beau parti... Eh bien, tous ces gens que l'on m'a présentés ces jours-ci me déplaisent Ils viennent mais ne me voient pas. Ils regardent ce qui m'entourent, le « décor » comme disait Evgueny. Et puis ils me découvrent après, s'ils ont le temps. On les sent décidés alors à me faire tous les compliments, encouragés par ce qu'ils ont vu avant. Comme j'ai envie de leur dire que je suis pauvre, que rien de tout ce qu'ils ont évalué ne me reviendra et que je ne dois compter que sur mon travail pour vivre !

Est-ce une indiscrétion grave de lire une lettre perdue, recueillie sur le bord d'un chemin? Caussanges se sentait presque gêné par la tournure de ces confidences. Il releva la tête, vit la campagne déserte jusqu'à l'horizon de cyprès... Il poursuivit sa lecture ; toutefois il allégea son inquiétude en sautant quelques lignes et reprit un peu plus bas.

Il lisait d'ailleurs non par une indiscrète curiosité, mais pour glaner quelques détails qui le mettraient sur la piste du propriétaire de la lettre. Rassuré par cette explication qu'il venait de se donner comme excuse, Caussanges reprit au hasard :

Tu vas dire que je cherche un peu trop l'oiseau bleu de l'absolu. Peut-être. Mais tu oublies que je suis pressée. Donc, je dois juger vite. Je te tiendrai au courant tout de même, si cela t'amuse. Donne-moi des nouvelles d'Evgueny. Comment supporte-t-il les événements?

Ce nom d'Evgueny qu'il rencontrait pour la deuxième fois intriguait Caussanges. Il continua dès lors sans rien omettre :

...Les événements? Que dit-il de mon évasion? Car, pour lui, c'est une évasion. Qu'il se rassure (ne le lui annonce pas, ni à personne), je retournerai à N.-T. à cause de toi, d'abord, lorsque j'aurai mis « l'Irréparable » — j'en ai plusieurs sous la main — entre Lui et Moi. Mais je voudrais que cet « Irréparable » ne fût pas un coup de folie, comprends-tu? Au contraire : quelque chose qui m'agrée et qui soit parfaitement présentable. Sinon, Evgueny croirait à du dépit.

Ainsi, pour unique indice, un nom. La fin de la lettre ne contenait que des politesses, diverses recommandations et des baisers à distribuer.

Mille caresses à Frieda. Comment se comporte Seringa? Taurus va-t-il bien? Et Rocamadour, gardien-des-portes-sacrées, que devient-il?

« Tout ça, ce sont des noms d'animaux, » conclut Caussanges pour lui-même. Puis il examina la lettre. Le papier n'en était pas recherché. L'écriture s'y inscrivait fortement avec des espaces entre chaque mot et d'assez larges interlignes. Quelle femme pressée griffonna cette confession? A quelle inconnue était-elle adressée? Quelle étourdie enfin laissa ces aveux s'envoler?

* * *

Le ronflement bien connu d'un moteur...

Pierre Caussanges leva la tête. Presque aussitôt l'avant d'une automobile se mit à grandir. Dans la voiture, une femme, debout, examinait chaque côté de la route.

« C'est celle qui a égaré cette lettre, » se dit Caussanges. Et d'un geste irréfléchi, il glissa les feuillets qu'il avait lus dans sa poche. Un geste comme celui-là, suffit parfois, pour déchaîner des complications endormies. Puis Caussanges sortit de son abri.

Sur la route, il était furieux contre lui-même : « J'aurais dû jeter cette lettre. » Mais comment s'en débarrasser à présent?

Cependant l'automobile s'était arrêtée. La jeune femme sauta à terre. Si je lui demandais : « Mademoiselle, est-ce vous qui?... »

Ce fut l'inconnue qui parla la première :

— Excusez-moi, monsieur. Auriez-vous, par hasard, découvert tout à l'heure, une feuille?... que j'avais placée près de moi, sur la banquette? Un coup de vent la fit partir. Je viens seulement de m'en apercevoir. Depuis, je cherche...

Elle s'exprimait d'une voix qui détachait chaque mot et le jetait en avant. « Elle n'est pas Française, » estima Caussanges. Il répondit :

— Une lettre?

— Une lettre, précisément, reprit-elle.

Elle ajouta :

— Vous l'avez trouvée, n'est-ce pas?

Elle considérait ce grand jeune homme maigre et blond. Lui sentait qu'on l'évaluait : « Trente ans au moins, peut-être trente-huit. Un imperméable trop long pour sa taille qui est longue, des bottines trop solides, des yeux bleus, une cravate comme un nœud de soulier. Professeur ou fonctionnaire? » Ainsi Caussanges interprétait le regard de la dame en auto. Elle reprit :

— Cette lettre, sans intérêt, contenait une adresse de villégiature dont je ne me souviens pas. Or, je ne sais comment répondre à celle qui m'écrivait.

— C'est bien désagréable, constata Caussanges.

Il ne pouvait se résoudre à remettre la lettre qu'il avait trouvée. Pourquoi? A cause du regard ironique de celle qui parlait? Il essayait de la définir : « C'est une voyageuse avec un chapeau ordinaire, un manteau comme on en voit sur toutes les épaules. »

— Alors, vous ne savez rien? conclut la jeune femme.

— Non. Mais en cherchant...

— J'ai déjà cherché. Excusez-moi, monsieur...

C'était fini. Elle allait disparaître. Et il ne la reverrait plus. Jamais. Comment retarder ce départ fatal?

— De quel côté cette lettre s'est-elle envolée? demanda Caussanges.

— Du côté droit, répliqua la jeune femme. Mais cela ne prouve rien, affirma-t-elle.

— Vous avez regardé des deux côtés du chemin?

— Certainement. Mais peut-être, vous, vous auriez plus de chance.

Quelle obscure malice Pierre Caussanges crut-il discerner dans cette remarque? L'idée que cette jeune femme qu'il ne connaissait pas, pouvait mal le juger, lui déplut. « Elle s'imagine que j'ai ramassé sa lettre? » Il était sincèrement indigné.

— Je suis sûre que ma lettre n'est pas loin. Je lisais, n'est-ce pas? Un coup de vent. Je baisse la tête. La lettre était près de moi dans cette voiture découverte. Je me suis aperçue beaucoup trop tard que

ma lettre était partie. Alors, je suis revenue... A ce moment-là, vous étiez derrière moi, enfin derrière la voiture?

— Oh! très loin derrière vous...

— Vous alliez au village?

— Quel village?

— Celui qui est là-bas...

Et elle désignait, de son doigt ganté, des toits rouges, parmi des arbres. Le village dont elle parlait, c'est ce que Caussanges, comme les gens du pays, appelaient la ville.

— Oui, dit-il, j'allais jusque-là.

— A pied?

— Sans doute. C'est ma promenade de chaque soir.

— Régulièrement?

— A peu près...

— Vous vous ferez mouiller tout à l'heure...

— J'en ai peur.

— Vous êtes forcé maintenant, pour avoir un abri, d'arriver rapidement au village. Voulez-vous monter dans l'auto? Je vous y conduirai.

— Et la lettre? s'étonna Caussanges.

— Vous ne l'avez pas vue. Moi non plus. Donc, elle est perdue. Tant pis...

— Et votre réponse?

— Je ne répondrai pas.

— Mais... votre amie sera inquiète.

— Elle m'écrira de nouveau. Je lui dirai la vérité.

— Que la lettre s'est égarée?

— Non! Pourquoi entrer dans tous les détails, ricana-t-elle. « Le reste est silence, » comme dit Shakespeare. Ne vous inquiétez pas et montez.

Caussanges s'assit dans l'automobile. La route maintenant défilait à droite et à gauche. Préoccupé par la lettre qu'il portait sur lui, il demanda :

— Vous reviendrez par ici, mademoiselle?

— Comment dites-vous : « Par ici? »

— Je veux dire : vous allez à la ville, mais vous reviendrez ce soir par ce même chemin?

— Je crois que vous m'interrogez?... Puisque vous y tenez, sachez...

Il fit un geste de protestation.

— Sachez que je vais prendre le train ce soir et que je retourne à Paris.

— Vous habitez Paris?

— Non, monsieur.

Et elle éclata de rire.

— Je vais à Wien.

— A Wien?

— Oui, en Autriche. C'est loin, n'est-ce pas?

— Vous passez par Paris?

— Non, je ne m'arrête pas.

Après un silence, la jeune femme commença :

— Et maintenant que vous ne me demandez plus rien, je vais à mon tour vous poser quelques questions.

— Tout à votre disposition.

— D'abord, reviendrez-vous sur cette route, pour regagner votre maison? Oui! Eh bien, si par hasard vous trouviez la lettre que je cherchais tout à l'heure, vous seriez bien aimable de la recueillir.

— Et où vous l'enverrai-je? dit-il avec trop d'empressement.

— J'allais vous le préciser...

Elle parut calculer...

— Voyons, je serai à Paris demain... J'y resterai trois ou quatre jours... Mais je ne puis la faire expédier là où je serai.

Comme si elle se décidait tout d'un coup :

— Adressez la à mon nom, voulez-vous : « Ozilie de Wicheslaw, poste restante, bureau de la rue Danton. » Je ne sais pas le numéro du bureau. Mais l'adresse est suffisante. Vous vous souviendrez?

Caussanges répéta docilement.

— Écrivez le nom si vous craignez de l'oublier. Les Français retiennent difficilement les noms étrangers.

— Je ne puis déjà plus oublier le vôtre, déclara Caussanges.

Ozilie de Wicheslaw n'eut pas l'air d'entendre ce compliment. Elle répliqua :

— Tant mieux. Je vous souhaite de réussir dans votre recherche. Merci grandement.

Elle rectifia aussitôt :

— Merci beaucoup.

— Et moi, je vous souhaite bon voyage... Mademoiselle...

Il parut, cette fois, hésiter sur « mademoiselle ».

— Oui, mademoiselle, vous pouvez dire ainsi. Adieu, monsieur

On était arrivé aux premières maisons de la ville. L'automobile s'arrêta. Mais déjà un orage s'amoncelait dans le ciel. Des nuages prenaient de l'avance sur la nuit.

— Vous avez des courses à faire en ville? demanda la jeune fille.

— Non. Aucune. Je me promenais, voilà tout.

— Alors, si je ne vous avais pas dit de monter dans la voiture, vous ne seriez pas venu jusqu'ici?

— Probablement.

— Eh bien, reprit Ozilie, accompagnez-moi à la gare. L'auto vous ramènera chez vous, puisque, de toutes façons, Antonin (c'est le machiniste) doit rentrer à la maison.

Caussanges hésitait.

— Acceptez-vous?... J'ai l'habitude, — ajouta-t-elle, pour réprimer ce qu'avait de trop impératif sa façon d'être obligeante, — j'ai l'habitude de vouloir vite, d'agir vite et de ne jamais revenir sur une décision.

— C'est oui, répondit Caussanges.

— Directement à la gare, ordonna-t-elle.

L'automobile repartit.

## II

### Deux départs pressés.

La gare : un jardin, des voitures, l'affairement et la nonchalance d'une gare du Midi français. Le train était naturellement en retard.

— Vous me tenez compagnie, décida Ozilie tandis que son chauffeur allait lui prendre son billet...

Et pour rassurer Caussanges, elle ajouta :

— Antonin vous attendra...

— Vous pouvez renvoyer Antonin. Le temps est couvert mais il ne pleuvra pas. Je rentrerai à pied.

— Comme il vous plaira.

Elle prévint aussitôt le chauffeur qu'il pouvait rentrer.

— J'ai déposé dans le compartiment de Mademoiselle le manteau et la valise de Mademoiselle, répondit Antonin.

Alors, sur le quai de cette petite station, tandis que des sonnettes tintaient continuellement, Ozilie de Wicheslaw interrogea son compagnon. Ce fut un interrogatoire adroit et discret. Elle apprit ainsi que Caussanges, convalescent, se reposait dans ce pays depuis trois semaines. Auparavant il habitait Paris. D'autre part, un héritage inespéré l'avait mis à l'abri du besoin. Il ne savait pas s'il retournerait à Paris. Cependant la campagne l'ennuyait. Il appartenait à l'enseignement...

Ozilie écoutait Caussanges sans l'interrompre. Elle semblait l'ap-

prouver. « J'ai tout deviné, sauf l'héritage, » se disait-elle. Tout d'un coup :

— Mais quel est votre nom?

— Caussanges. Pierre Caussanges.

Et il se mit à parler de la propriété dont le sort lui avait fait don.

— Où est-elle située?

Il précisa :

— Sur la route de Chamarges, à droite...

— Je vois, dit-elle. Ces terres avec cette maison qui s'étendent du ravin jusqu'au bois...

— Oui, répondit-il, heureux qu'elle eût remarqué son domaine. Cette nuance, Ozilie la saisit. Elle reprit :

— La propriété de Mlle Isabelle est voisine.

— En face. Vous connaissez Mlle Isabelle?

— Et vous? demanda-t-elle.

— Moi? Pas du tout. Je sais comme tout le monde qu'elle habite chez son oncle. Et si je l'ai aperçue ce n'est que de loin, par hasard, et encore je ne suis pas sûr si c'était elle ou une de ses amies.

— Tiens ! On peut donc apercevoir de chez vous ce qui se passe chez Mlle Isabelle?

Pierre Caussanges interdit, tout d'abord, prit le parti de rire :

— Oui, de la terrasse, avoua-t-il. Le matin, en sortant de chez moi, sans chercher à être indiscret, je découvrais toute l'aile gauche de la maison de Mlle Isabelle.

Mais vous, demanda-t-il avec un empressement chargé d'hésitation, vous connaissez beaucoup Mlle Isabelle?

— Il n'est pas difficile de la connaître un peu mieux que vous, en effet, répliqua-t-elle malicieuse.

Toutefois, Ozilie n'ajouta rien d'autre sur ce sujet, mais estimant que Pierre Caussanges avait fini de parler de lui-même, elle jugea nécessaire de dire quelques mots. Elle s'arrêta près d'un train de marchandises qui encombrait les voies. Un employé passait, entraîné par un lourd chariot de bagages. Une locomotive essoufflée, haletait...

— Des gares comme celle-ci, commença Ozilie, dans des paysages pauvres et poussiéreux, toujours sous la menace d'une révolution, me rappellent jusqu'à l'obsession mon enfance et ma jeunesse.

Ozilie de Wicheslaw parlait d'une voix vive et chantante. Rien ne restait de ce ton saccadé qu'elle avait pris sur la route, tout à l'heure, pour adresser la parole à Caussanges.

— J'ai été élevée en partie à la cour de Kabardie et en dernier lieu à Thorenberg où la cour s'était réfugiée après le coup d'État du premier chambellan. Comme mon nom vous l'indique, je suis d'origine

autrichienne par mon père, mais ma mère était née en France d'une famille française.

Elle fut obligée d'arrêter son récit. Un convoi partait avec un grand fracas de vitres, de roues, de sifflets et de fumée...

— J'ai été beaucoup « voyagée », dit-elle encore, et j'ai de nombreuses langues eu l'occasion d'apprendre.

Ozilie, parfois, s'exprimait lentement, cherchant ses mots, traduisant à mesure en français, semblait-il, ce qu'elle évoquait dans sa langue d'origine, puis elle accélérait de nouveau.

— Je les parle assez couramment, comme le français, c'est-à-dire aussi mal. Non, ne me complimentez pas.

Mais Caussanges ne songeait pas à la complimenter. Il écoutait les confidences. Cette facilité de paroles et d'aveux, il l'excusait, la mettant sur le compte des différences de races et d'éducation. Ozilie poursuivait :

— Je ne retournerai jamais « là-bas ». Je sens bien que c'est impossible. Alors, il faut que la France m'adopte. C'est plus difficile... Mais voici mon train qui est composé. Adieu donc, monsieur. Au plaisir de vous revoir et de lire votre lettre et celle que vous aurez retrouvée...

Elle salua Caussanges d'un signe de tête et monta dans un compartiment, sans plus se soucier du jeune homme.

Pierre, toutefois, attendit quelques minutes sur les quais, puis ne voyant pas apparaître dans les montants d'une portière le visage d'Ozilie, il gagna la sortie.

* * *

Comme il traversait la salle d'attente, Caussanges subitement se trouva stupide d'avoir quitté Ozilie. Comment pourrait-il, désormais, vivre sans elle?

« C'est le coup de foudre ! » affirma-t-il.

Puis, il se souvint qu'il avait déjà éprouvé des « coups de foudre » de cette espèce, chaque fois, exactement, qu'il avait découvert une femme aimable ou sympathique. Cela durait un jour, trois jours, même une semaine... Cependant, ce soir, il emportait une sensation brusque d'angoisse, d'isolement et le désir absurde de rester encore auprès de cette personne dont il ne soupçonnait même pas l'existence deux heures plus tôt...

Mais aussi il se devait de renvoyer à Ozilie la lettre qu'il avait recueillie dans un fossé avec un mot pour expliquer comment, par un heureux hasard, il l'avait découverte. Cette lettre il ne pouvait l'expédier que de Chamarges. Et puis après? Là se termineraient

toutes leurs relations. Ozilie — quel nom aimable et délicieux ! — le remercierait sans doute. Lui dirait-elle d'aller la voir? Ou de lui écrire encore? Ou simplement de continuer les relations commencées? C'était peu probable. Or Caussanges souhaitait de connaître mieux, de connaître davantage Ozilie. Jusqu'ici, il s'était à peine enquis de Mlle Isabelle, sa jolie voisine, disait-on. Par M. Chenoncay, l'oncle de la jeune fille, n'arriverait-il pas à entrer en relations avec la nièce et par la nièce, à retrouver Ozilie? Tout cela exigerait du temps, de la patience et pas mal d'habileté. Cependant, n'était-il pas préférable de ne point perdre de vue Ozilie. Rien ne l'en empêchait. Il était libre. Il lui suffirait de faire prévenir le jardinier de sa villa. Un télégramme y pourvoirait. La décision de Caussanges fut fixée, d'un seul coup. Ozilie n'avait-elle pas des principes qu'il approuvait? « Vouloir après réflexion, puis agir vite et ne jamais regretter. »

Il avait réfléchi. Il voulait. Restait l'acte. Entendu : il partirait. Ce sont toujours les irrésolus qui, pour se prouver à eux-mêmes leur force et leur volonté, se décident par coups de tête, avec plus ou moins d'inconséquence.

« Je télégraphierai à Chamarges en cours de route, » se dit-il.

Caussanges prit donc un billet pour Paris, puis choisit un wagon non loin de celui qu'occupait Mlle de Wicheslaw.

Quelques minutes plus tard, le train partait...

## III

## Dans le rapide.

D'interminables trains bruyants sifflaient dans la cage du hall. Une locomotive crachait sa vapeur entre ses roues. Près de la « sortie », Ozilie se retourna. La nuit, dans cette gare de Valence, se réfugiait aux deux portes de la voûte. Soudain, Ozilie aperçut, sur le quai, Pierre Caussanges. Le professeur, préoccupé de ne pas se retrouver en présence de la jeune fille, ne la voyait point. Lorsqu'il arriva près d'elle, la jeune fille l'aborda :

— Il me semble que vous me suivez, monsieur !

Pierre Caussanges, stupéfait, ne savait quoi répondre. Il cherchait des explications tandis que son silence l'accusait. Il le sentait avec ennui. Aussi, maudissait-il le stupide hasard qui le remettait si vite en face de celle qu'il poursuivait discrètement.

— Vous ne répondez pas? Vous ne savez même pas mentir par politesse ! persifla la jeune fille.

Caussanges essaya de protester. Peut-être y serait-il parvenu. Mais Ozilie lui tourna le dos.

* * *

Valence est une petite ville de la vallée du Rhône qu'un vent froid, chargé de poussière, balaie presque sans répit. Dans la journée, peu de monde : l'aspect d'une calme cité où il fait ou bien trop chaud ou trop froid, suivant les saisons. Le soir, dès la tombée de la nuit, le désert...

L'express de Paris venant de Marseille ne s'arrêtait, pour souffler et embarquer quelque supplément de voyageurs, qu'une heure avant minuit. Ceux qu'un sort inclément obligeait à attendre, cherchaient alors domicile dans les restaurants et les cafés de la ville endormie où ils risquaient fort de se trouver seuls de leur espèce. C'est ce qu'il advint à Pierre Caussanges et à Mlle Ozilie de Wicheslaw. Sans se concerter, ils dînèrent dans la même salle et choisirent naturellement, chacun de leur côté, la même brasserie, en bordure, près de la cour de la gare, où d'autres déshérités pratiquaient désespérément les travaux forcés des cartes postales.

Ozilie devant une table, Caussanges devant une autre, se livraient à ces identiques labeurs. Plusieurs fois leurs yeux se rencontrèrent et toujours le jeune homme indifférent en apparence changea, le premier, la direction de son regard... Parfois aussi, ils consultaient le cadran de la grosse horloge. Ils virent ainsi l'aiguille atteindre dix heures, puis dix heures et quart, dix heures et demie, onze heures moins le quart...

A ce moment-là, son paquet de cartes postales à la main, Ozilie se leva, arrangea son manteau, puis, grâce à un détour qu'elle jugea naturel, vint passer devant Caussanges.

— Ne sortez pas, dit-elle, avec un sourire agressif. L'air de la nuit est assez vif. Et vous n'avez pas de pardessus.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous semblez me porter, répliqua Pierre Caussanges. J'attendrai ici un autre rapide puisque ma présence dans votre train vous gêne...

— J'ai été un peu vive tout à l'heure, reprit Ozilie. Il ne faut pas m'en tenir rigueur. J'ai été très mal élevée par un père qui m'adorait et une mère qui me laissait tout faire. Et puis l'on s'occupait si peu de moi !...

— Je n'ai pas à vous juger, encore moins à vous excuser. Vous ne pouvez pas mal faire.

— Vous le croyez?

Elle riait maintenant.

— Je le crois, répondit-il avec un grand sérieux.

Ozilie le regarda attentivement et comprit que Caussanges ne plaisantait pas, qu'il avait mis dans ces quelques mots plus qu'une banale conviction. Un dévouement s'offrait, ainsi, et elle avait risqué de passer outre. Elle examina encore une fois ce jeune homme. Elle le jugea à son tour, sans tricherie, pas très homme d'action, mais réfléchi, méditatif et d'un naturel excellent. La bonté de ses yeux bleus fidèles lui en était un sûr garant. Quelle alliance, quelle amitié désintéressée rencontrait-elle à la fortune des horaires?

Alors, avec cette spontanéité un peu câline qui lui réussissait si souvent, elle offrit sa main au jeune homme.

— Ne cherchez pas de traits ironiques, voulez-vous? Ne vous guindez pas. Et au lieu d'être des indifférents, soyons des amis?...

Caussanges se leva aussitôt et porta à ses lèvres cette énergique petite main qui se tendait vers lui pour une trêve amicale.

*
* *

Premières conversations, à bâtons rompus, sur des questions sans péril entre une femme et un homme qui ne se connaissaient pas tout à l'heure... On cherche à se présenter sous le plus favorable éclairage. On essaie de deviner les goûts, les préférences, la couleur de l'âme de son partenaire. On fait de l'esprit et du sentiment sans effort. On se sent tout nouveau, différent de soi-même et comme un autre personnage retouché par un adroit magicien... Et l'on est ravi et inquiet par cette pointe d'incertitude qui nous travaille : est-ce le commencement d'un grand amour, le début d'un caprice ou d'une passionnette, cette fausse grande passion qui a tous les dehors d'une véritable, qui leurre les candidats en présence et qui meurt aussi vite que née, laissant derrière elle son désagréable goût d'amertume? Ou bien encore n'est-ce que le prélude d'un souvenir de voyage, d'une de ces sympathies soudaines que notre existence réglée viendra racler avec son râteau symétrique?

Que serez-vous pour moi, vous à qui je parle et qui me répondez avec une nonchalance étudiée? Vous verrai-je autre part, dans une autre solitude, beaux yeux fiers que le paysage anonyme qui se précipite au-devant des portières, emplit d'une nuit changeante et toujours renouvelée?...

Ainsi, Pierre Caussanges et Ozilie de Wicheslaw, assis face à face, dans le même wagon du rapide de Paris, se posaient à eux-mêmes ces questions.

Pierre se surprenait à conter à cette jeune fille sa vie, son enfance

triste dans une petite ville, l'internat depuis onze ans jusqu'à dix-huit ans, les cours à la Faculté, la caserne, puis de nouveau les études et les cours, où il trônait alors du côté de la chaire. Puis la guerre... Il avait l'impression d'avoir toujours vécu parmi les livres, entre les murs d'une classe, avec des tableaux noirs, sans interruption.

— Ah! non, je ne regrette pas mon enfance, ni ma jeunesse, disait-il...

— Et votre maman? demanda Ozilie sans autre transition que la logique de sa fantaisie.

— Orphelin de bonne heure, je n'ai connu ni mon père, ni ma mère, mais deux vieilles tantes et mon oncle, qui fut mon tuteur. Un tuteur pas comme les autres, du reste, puisqu'il vient de mourir en me laissant sa fortune.

Pierre Caussanges ignorait l'art de tenir une conversation. Ou bien, il commençait un cours. Lorsqu'il se tut, Ozilie ne prit point la parole.

Après un silence, elle se décida :

— Et depuis votre héritage, vous avez abandonné le professorat?

— Non. J'ai obtenu un congé assez long pour raison de repos.

— Quand quitterez-vous le professorat?

— Je ne sais pas si mes revenus me permettront de vivre sans ma profession. Et je ne sais pas...

— Qu'est-ce encore que vous ne savez pas?

— ... Si je pourrais m'habituer à vivre sans être tout de même un peu professeur. Il faut bien s'occuper dans la vie.

— Vous avez voyagé beaucoup?

— Depuis que mon oncle est mort, je voyage un peu, j'apprends à connaître la géographie que j'enseignais. Avant, rien en dehors de mes déplacements obligatoires. Mais vous, vous avez beaucoup voyagé?

— Oui, dit-elle, avec complaisance. Ma vie jusqu'ici s'est passée dans les wagons et dans les gares, dans les automobiles et les cabines de steamers... Mes plus longs, mes plus grands séjours consécutifs furent à la cour de Kabardie et dans la ville de Thorenberg, à Wien, puis enfin... à Paris, ma foi. Quelle peut être l'existence d'une personne ainsi ballottée, toujours sur les routes? Vous l'imaginez, n'est-ce pas? à l'opposée de la vôtre : des figures nouvelles, des pays disparates, des crépuscules tantôt à droite, tantôt à gauche et des maisons toujours hostiles... Mais c'est une jeunesse sans interruption, un plaisir de nomade à l'affût, voyez-vous, que d'aller, en sautant du train, dans une cité inconnue où l'on ne séjournera pas assez pour avoir le cœur soulevé par la banalité des visages et de la toile de fond... Telle fut ma vie. (Et cela promet de durer.) Je n'ai pas de demeure à moi

aujourd'hui ; demain, j'achèverai de ne plus me souvenir de ma patrie et ce sera comme si je n'en avais pas.

Un soir, reprit-elle, que j'étais à Sumatra, sur les terrasses vitrées du caravansérail, j'eus l'impression que toute mon existence serait celle d'une errante à la recherche de son domicile. Un jeune garçon me regardait avec insistance. C'est ce même regard que je retrouvai plus tard à Ismaïlia, près du Caire, quand nous allâmes en Égypte, le même encore dans le parc de Thorenberg. Pour le jeune garçon de Sumatra, pour celui d'Ismaïlia, et pour celui de Thorenberg, j'étais et je devais rester l'exilée que l'on discerne un moment, que l'on comprend à peine et qui s'en va toujours avant qu'on l'ait comprise.

Plus ou moins, toutes les femmes sont des incomprises, voyez-vous, parce que pour elles, plus que pour d'autres, leur véritable patrie n'est point ici-bas...

— Où est-elle donc?

— Sur les cartes imaginaires pas encore établies par les services célestes...

Elle parlait. Elle confondait quelquefois les langages et les patries et mêlait les tristesses d'Europe et les nostalgies d'Orient. Pierre Caussanges écoutait. Une vague crainte toutefois : « Elle plaisante... » Le train fonçait sur les rails, bondissait, se penchait dans les tournants. La nuit était absolue, sans lumière. On ne voyait sur les talus, les arbres, les ponts, que les rectangles lumineux de certains wagons qui constituaient un autre train parallèle à celui qui roulait...

— Maintenant, dit-elle, nous avons beaucoup parlé. Si nous essayions un peu de dormir...

Elle s'étendit aussitôt sur la banquette. Déjà elle fermait les yeux et Pierre baissait le rideau devant la lampe électrique, lorsque :

— Je dois avoir beaucoup de fautes quand je me fais comprendre en français? Si j'étais pour vous connaître davantage, plus souvent et plus longtemps, je vous demanderais de me les faire observer.

— Vous en faites, certes, mais très peu. Et sans doute, vaut-il mieux ne pas les corriger, votre langage imagé y perdrait en force et en originalité.

— Oh! si vous me faites des louanges pour mes barbarismes! Dites plutôt qu'ils vous divertissent.

— Je me sens incapable de vous mentir, même pour vous plaire...

Il sembla à Caussanges qu'une légère rougeur fardait les joues de la jeune fille. Mais elle fit celle qui déjà dormait et n'avait reçu qu'à travers les premières brumes du songe cet aveu à peine falsifié.

## IV

### Sur les quais de la gare.

A Paris, ils débarquaient le lendemain matin, déjà familiarisés avec la ville par l'air plus froid, le temps de pluie et les fumées de la banlieue. Ozilie disparaissait dans un de ces grands manteaux particuliers aux institutrices en villégiature. Elle emportait une seule valise, le petit sac de voyage de celles qui se déplacent souvent et promptement. Elle avait confié à Caussanges, la veille, qu'elle ne prenait que le strict nécessaire : « Ma brosse à ongles, ma brosse à dents, mon savon et ma Bible. » Transformée, voyageuse en tenue d'automne, elle salua Pierre Caussanges d'un rapide signe de tête.

Mais lui, imprudemment demanda :

— Vous êtes pressée? Vous allez loin? Puis-je vous être utile?

Il aurait voulu lui glisser encore cette question : « Quand pourrons-nous de nouveau nous rencontrer? »

— Vous ne faites rien, dit-elle, accompagnez-moi donc à la consigne.

Caussanges fut aussitôt très contrarié. Ozilie le remarqua peut-être, car elle ajouta :

— Vous oubliez déjà la valise que votre domestique a mise, il y a deux jours, aux bagages?

Cet inutile mensonge qu'il avait fait à Valence, Pierre maintenant en était gêné. Il réfléchit qu'il lui serait toujours possible de s'étonner de ne rien trouver de ce qu'il venait chercher.

— Votre domestique vous a-t-il seulement remis le bulletin pour retirer votre pardessus?

— Quel pardessus?

— Celui que vous avez plié dans votre valise.

L'embarras de Caussanges, elle le vit, la maligne Ozilie.

— Suis-je sotte ! s'écria-t-elle. Je vous fais perdre votre temps. Qu'iriez-vous faire aux bagages?

— Mais non. Précisément, je m'y rendais.

— Marchons, dit-elle alors.

Ils s'avançaient difficilement dans la foule. Soudain Ozilie reprit avec un visage durci :

— Avouez donc, monsieur Caussanges, avouez que vous avez pris le train, derrière moi, comme un collégien, que vous n'avez ni valise ni pardessus qui vous suivent...

Quand il y a une sottise ou une maladresse à commettre certains hommes s'en voudraient de laisser l'une ou l'autre en suspens. Pierre Caussanges commença de nier.

— Vous n'affirmez pas assez, dit Ozilie, et vous protestez sans conviction.

Pierre Caussanges avoua en souriant qu'il était monté dans le train, derrière Ozilie. Il avait décidé en effet de partir dans la même direction que la jeune fille sitôt que celle-ci l'eut quitté...

— Je ne vous en veux pas, interrompit Ozilie. Mais maintenant, c'est fini. Laissez-moi, oui, laissez-moi.

— Je ne veux pas vous déranger.

— Vous me faites perdre mon temps et vous perdez le vôtre aussi.

— Qu'est-ce qui vous déplaît dans ma personne?

— Rien, répliqua Ozilie en riant. Mais ce n'est pas suffisant.

— Pas suffisant?...

— Oui. Ne pas déplaire n'est pas suffisant pour plaire.

— Que faut-il que je fasse? J'ai de la fortune... Ne prenez pas ce que je vous dis...

— Monsieur, je ne suis pas un objet que l'on achète, ni un jouet capable de distraire. Cherchez mieux, cherchez plus loin... Il y a tant de femmes que vous pourriez suivre et qui ne vous mèneront pas de Chamarges à Paris, — un long parcours !

Il restait devant elle les bras allongés, les mains jointes sur son veston boutonné.

— Perdez donc ! lui dit-elle tout d'un coup, perdez cette habitude de sacristain désœuvré !

Et comme il la regardait gêné et silencieux, elle déclara d'une voix posée :

— Vous avez cru que j'étais riche parce que vous m'avez vue en automobile. Mais c'était l'automobile de votre voisine de Chamarges. Parce que je voyage en « première » : le voyage m'a été payé. Parce que je suis à peu près convenablement habillée : ce sont les robes que Mlle Isabelle m'abandonne et me permet d'user. Parce que j'ai quelques bijoux, dont trois véritables : comme les robes, ils proviennent de Mlle Isabelle à qui ils ont eu le tort de déplaire.

Je suis une petite institutrice, monsieur. Une modeste institutrice qui parle plusieurs langues, qui est de famille honorable, c'est vrai, et qui est obligée de gagner son pain de chaque jour. Laissez-moi, je vous prie, monsieur. Vous n'êtes pas le premier, vous ne serez pas le dernier à faire ainsi erreur sur mon compte. Je vous ai permis un peu sur ma piste de tâtonner. Parce qu'une femme prend toujours quelque plaisir à soulever un homme sérieux dans son sillage, et puis

parce que je voulais me rendre compte, savoir si vous étiez semblable à tant d'autres. Je suis fixée. Excusez-moi, comme je vous excuse...

Elle avait parlé d'un trait, d'une voix contenue. Tandis que Caussanges assez mortifié la saluait, elle s'éloigna et se perdit très vite dans la foule des voyageurs, vers la sortie. Cette fois-ci, Caussange n'essaya point de la suivre.

* * *

Mais il examina sur-le-champ une dizaine de projets qu'il rejetait à mesure. Il se décida pour celui qui lui parut le plus simple : écrire à Mlle Ozilie, lui demander un entretien.

Rentré chez lui, à Paris, Caussanges rôda dans son appartement de la rue Bochart-de-Sarron, puis il commença une lettre, une autre encore. Jamais il ne se sentait satisfait. « C'est trop long, disait-il, c'est plein d'excuses, de protestations. Elle ne lira pas si loin... » Caussanges s'arrêta à un billet qui allait droit au fait :

Vous êtes partie ce matin, si vite, mademoiselle, que je n'ai pas eu le temps de vous répondre et de vous assurer de la sincérité de mes sentiments désintéressés...

Il terminait en sollicitant un entretien. Il se garda bien de faire allusion aux feuillets qu'il avait recueillis sur la route de Chamarges. Il les réservait pour une seconde ou une troisième lettre, au cas où la première resterait sans réponse. Il dirait à ce moment-là qu'il venait de découvrir, au cours d'un récent voyage à Chamarges, un curieux document dont il citerait quelques extraits. A ce coup, la jeune fille serait bien forcée de lui demander des précisions si elle tenait toujours aux deux pages emportées par le vent...

Caussanges, pour écarter l'obsession qu'il avait d'Ozilie, détruisit quelques papiers qui encombraient sa table, jeta des journaux dans une corbeille, résolut de se promener dans Paris. Mais où aller? Les journaux dont il venait de se défaire lui remirent en esprit le nom de Lonlay-Labbaye.

« Si je lui parlais d'Ozilie ! se dit-il. Cela pourrait l'intéresser. Enfin, il n'est pas de mauvais conseil. »

Caussanges tenait par-dessus tout à trouver un confident à qui il pourrait conter sa récente histoire. Lonlay-Labbaye, le journaliste, lui paraissait digne de cet emploi. C'était un grand et mince personnage, ancien correspondant de guerre pendant la tourmente de 1914-1918 et qui continuait de voyager pour son journal, de l'auberge au palace, comme autrefois, il allait d'un état-major à un grand

quartier. On lui reconnaissait de l'audace, de l'expérience, du flair et de l'imagination. Ses confrères eux-mêmes s'accordaient pour lui donner tantôt l'une, tantôt l'autre de ces qualités.

De l'expérience, Lonlay en avait. Et le métier le formait chaque jour. Les accidents de chemins de fer lui apprenaient la géographie, les drames énigmatiques les villes qui ont une cour d'assises, les réunions politiques, les déplacements de souverains et les enquêtes de police l'âme diverse des hommes.

Par hasard, Lonlay, à qui Caussanges téléphona, n'était pas encore sorti.

— Allo ! Tu as quelque chose à m'annoncer... Rien d'intéressant ! Mais si, c'est intéressant puisque cela te concerne... Eh bien, viens me voir... Oui, chez moi, boulevard Saint-Germain... Quand tu voudras... Allo ! je t'attends... Je ne sors pas.

* * *

Lonlay écouta le récit de Pierre Caussanges. Aucune interruption. Il laissait, selon sa coutume, parler son sujet, quitte à le ramener à la question lorsque de trop grands écarts se produisaient. La rencontre de Caussanges et d'Ozilie de Wicheslaw sur le chemin de Chamarges fit tomber en arrêt le reporter. Lorsque son ami eut terminé, Lonlay recomposa l'ensemble à sa manière, puis :

— C'est une demoiselle qui cherche un fiancé. La chasse est ouverte. C'est normal. Non, ne lui parle pas de l'innocence de tes intentions. Veux-tu un conseil et non une opinion conforme à ce que tu penses, à ce que tu as, déjà, à demi décidé d'entreprendre? Oui. Eh bien, fais-lui savoir que tu n'as jamais songé à l'épouser, attendu que tu es fiancé toi-même...

— Mais ce n'est pas vrai !

— Ça n'a pas d'importance. Si tu l'intéresses déjà un peu, tu l'intéresseras davantage. Et peut-être se produira-t-il ceci : ou bien elle ne songera plus qu'à te faire rompre les fiançailles dont tu lui parles. Ou bien, te jugeant peu compromettant, elle tolérera ta présence près d'elle. C'est à toi, à ce moment-là, de savoir t'y prendre pour devenir indispensable...

— Que faudra-t-il faire?

— Si tu en es là, rentre à Chamarges tout de suite, sans tourner la tête...

— Mais encore? reprit Caussanges.

— Par exemple : « Tu es assez riche pour deux... » Trouve le moyen de le glisser au bon moment, on ne sait pas... Cela peut avoir une

grande influence. Mais un sûr instinct m'avertit qu'avec elle, tu seras aussi malheureux pour deux.

— Et si je lui demandais dans un prochain billet où je dois lui remettre sa « lettre » que j'ai retrouvée?...

— Elle comprendra que tu désires une entrevue.

— Et après?

— Elle est fort capable de te la refuser.

— Oh! elle n'oserait pas, quand même! s'écria Caussanges.

— Elle ne me paraît pas femme à se gêner, d'après ton histoire. Elle te répondra qu'elle n'a pas le temps, qu'elle n'est pas libre, qu'elle n'a plus besoin de cette lettre qu'elle a égarée, que son amie lui ayant écrit de nouveau lui a répété son adresse...

— Et alors, la lettre que j'aurais trouvée?...

— Elle te priera de la détruire. Et tu le feras. Et je te connais : tu lui écriras pour lui annoncer que tu t'es conformé à ses ordres...

## V

## Ce qu'on lit sur la lettre.

Lonlay accorda à Caussanges quelques secondes de réflexion, puis il demanda :

— Tu as toujours sur toi la lettre de cette demoiselle?

— Quelle lettre?

— Bien. Veux-tu me la montrer.

— Je ne sais pas si je l'ai...

Caussanges trouva dans son portefeuille, comme par hasard, la lettre qu'il avait cueillie parmi des ronciers, sur la route de Chamarges. Lonlay la lut lentement. Quand il eut fini :

— Je ne comprends plus ton récit, dit-il à Caussanges. Ou alors je ne comprends plus ton histoire... Peut-être que cette lettre que tu ramassée, ce n'est pas une lettre que mademoiselle... Comment l'appelles-tu?... Ozilie... a reçue, mais une lettre qu'elle se préparait à envoyer. Elle la lisait ou la relisait dans l'auto, en allant à la gare avant de la mettre à la poste. Sinon, ce n'est pas clair. Et Ozilie, dame de compagnie, a naturellement été curieuse de lire une lettre qu'on lui avait confiée.

— Ozilie n'est pas dame de compagnie, elle est institutrice chez Mlle Isabelle, rectifia Caussanges.

— Tu en es sûr?

— C'est Ozilie qui me l'a avoué.

— Institutrice, dame de compagnie, cela revient au même pour la circonstance. Et cette Isabelle, qui est-ce?

— Je ne la connais pas. Je sais qu'elle est la nièce de M. Chenoncay, propriétaire de l'enclos voisin de ma maison à Chamarges.

— Tâche de te renseigner encore et enchaînons : Donc Mlle Isabelle écrit une lettre, la confie à Mlle Ozilie qui doit à la gare prendre le train. Elle a prié Ozilie de mettre cette lettre à la poste. Dans l'auto, seule sur la route, Ozilie trouve le moyen — du moins, je le suppose — de décacheter discrètement l'enveloppe qu'on lui a remise. Espère-t-elle y découvrir des secrets qu'elle a besoin de savoir? Peut-être... Ozilie commence sa lecture. Mais il y a plusieurs feuillets. Elle en dépose quelques-uns sur le siège, près d'elle. Le vent les emporte. C'est clair...

— C'est vraisemblable, approuva Caussanges.

— Grosse émotion d'Ozilie lorsqu'elle s'aperçoit, un peu tard, j'en suis sûr, de cette disparition. Elle court à la recherche des précieux papiers. C'est à ce moment que tu la vois venir. Tu viens d'achever ta première lecture du fragment envolé. Ozilie, très ennuyée, ne peut plus expédier une lettre ainsi diminuée. Mais si ce garçon qu'elle rencontre (c'est toi) avait découvert les feuillets égarés ! Ozilie s'efforce de te convertir en allié. Elle te parle la première, t'entraîne à la ville, te met en confiance pour que, si tu trouves les pages perdues, tu les expédies à elle-même, à une adresse qu'elle t'indique, non à la maison où elle réside à Paris et qui ne lui appartient pas, ou, en tout cas, elle craint on ne sait quelle surveillance.

— Pourquoi se serait-elle brouillée avec moi, si elle tenait à mes services?

— Un peu de patience, j'y arrive. Elle te retrouve à la gare de Valence. Elle t'imaginait à Chamarges. Qu'est-ce que tu fais là? Elle se tient ce raisonnement qui n'est pas dépourvu de justesse : « Puisque ce garçon a pris le train, c'est pour me suivre. Puisqu'il n'habite plus le pays où la lettre a été perdue, il m'est inutile. » Elle ne veut pas s'encombrer de ta personne. Elle te le déclare bien carrément. Après, elle réfléchit, elle trouve plus efficace de pactiser avec toi. Elle est capable d'un sentiment désintéressé. Mais toi, tu insistes, tu es maladroit, tu veux connaître son adresse. Aussitôt, elle se sépare de toi sans hésiter...

— Cela me paraît plein de logique, concéda Pierre Caussanges.

— Plus j'examine la lettre que tu as ramassée, reprit Lonlay, plus ma version me paraît évidente. La tienne n'est pas mal, mais elle est incomplète. Il y a cependant une chose que je ne m'explique pas :

quel est donc cet Evgueny dont il est fait mention dans cette lettre? Et cette ville qui est N. T.?

— Je ne connais ni l'un ni l'autre.

Lonlay tenait toujours les deux feuillets perdus par Ozilie et retrouvés par Caussanges. Ces papiers qu'il froissait l'amenèrent à poser une autre question.

— Ta voyageuse est de condition modeste?...

— Je le crois.

— Comment le sais-tu?

— Elle me l'a dit et je m'en suis aperçu.

Lonlay s'était, tout en parlant, dirigé sur la pièce voisine. Il avait une idée.

— Excuse-moi, un travail à terminer. Une seconde, je reviens. Lis, réfléchis à mes conclusions, examine si tu n'as rien oublié dans ton récit...

Lonlay ne revint pas tout de suite. Il mit d'abord de petits copeaux de bois dans sa cheminée, puis au-dessus du foyer, il fit chauffer la lettre d'Ozilie.

— Je ne m'étais pas trompé ! murmura-t-il.

Les mains du journaliste qui serraient les feuillets découverts à Chamarges, tremblaient un peu. Sous l'action de la chaleur, entre les lignes lisibles du texte manuscrit, une autre écriture, plus serrée, apparut. Une nouvelle lettre secrète se composait et Lonlay la déchiffrait :

Tu l'avais deviné, chère Gina, c'est bien à cause d'Evgueny que j'ai dû partir sans même prendre le temps de te faire mes adieux. C'est le Premier qui m'a paternellement conseillé ce départ. Il pensait comme moi que cette inclination du Prince n'était que l'effet de l'imagination d'un sédentaire. L'absence et l'éloignement devaient avoir promptement raison de ce... (quelques mots illisibles). Mais surtout, il m'a montré combien la présence d'Ozilie à la Grande Marche pourrait devenir gênante lorsque le Prince serait appelé à de « hautes destinées ». Enfin, il m'a dit : « Lorsqu'on apprendra que vous n'êtes plus à la cour de Neu-Thorenberg, il nous sera plus facile de faire croire que le Prince est en Kabardie, parmi ses partisans, comme nous voulons qu'on le croie, quelque prochain jour.

— Je joue la carte Evgueny ! décida Lonlay. Et il se releva pour prendre rapidement note du texte roussi qui s'imprimait sous le souffle du brasier. Certains paragraphes surtout, retenaient son attention :

J'ai quitté ce pays de Chamarges où je m'ennuyais décidément trop, pour vivre à Paris. J'habiterai en hôtel et non dans l'appartement de mon oncle...

Ici plusieurs lignes mal venues, puis ceci qui avait trait visiblement au Prince :

Il me semble qu'il est resté cet enfant frivole sur lequel nul poids de couronne ne doit peser. Quant à moi, j'ai changé depuis le jour où j'ai pris la fuite de cette maison où je n'étais plus en sûreté.

Un jour, dans la grande allée du jardin il eut l'inconscience de me répéter qu'il m'aimait. Moi, aussi, à ce moment, je croyais l'aimer un peu. Nous étions des enfants l'un et l'autre...

Lonlay transcrivit également ce passage tronqué, l'encre sympathique employée pour la correspondance secrète ayant dû s'effacer par plaques :

Au fond, dois-je l'avouer? Je ne regrette pas cet homme inconsistant dont on ne pourra jamais rien faire... Un prince, peut-être. Mais pas un roi.

— C'est bien curieux, observa Lonlay, ces lignes sont visibles pour moi juste au moment où les dépêches officielles annoncent que le prince Evgueny, héritier exilé du trône de Kabardie, se trouve dans ce pays en pleine agitation pour la plus grande joie des Anglais.

*
* *

Caussanges, pendant ce temps, attendait sans impatience. Il ne pensait pas à s'étonner de l'absence du journaliste qui était assez coutumier de ces façons. Lorsque celui-ci reparut, un instant plus tard, Caussanges reprit la conversation presque au point où il l'avait laissée.

— Pour conclure, tu ne me conseilles pas de lui renvoyer sa lettre?

— Il vaut mieux la garder, répondit Lonlay.

— Et pourquoi? demanda Caussanges.

Comme il relevait la tête, il vit le visage soucieux de son ami.

Lonlay fut sur le point de raconter sa découverte. Mais il connaissait l'imprudence de Caussanges.

— J'ai la conviction, reprit-il, que toutes mes hypothèses sur Ozilie sont fausses. Il y a autre chose.

— Je m'en doutais, affirma Caussanges presque joyeux.

L'idée d'une Ozilie, dame de compagnie, décachetant une lettre qu'on lui a confiée, lui déplaisait. Ce sont des choses qu'un esprit droit ne fait jamais, se disait-il...

— Que décides-tu?

— Je ne sais pas encore, avoua Caussanges.

— N'écris pas à Ozilie. Attends... Garde sa lettre précieusement. Je te la plie sous enveloppe...

Lonlay se disait : « Dois-je le mettre au courant de ce que j'ai lu? Il va faire des bêtises... »

— Je vais essayer de me renseigner sur ta jeune personne. Sortons ensemble, veux-tu? Tu me parleras encore d'Ozilie, tu m'accompagneras jusqu'au journal. Je ne m'attarderai pas...

— Après le journal, où iras-tu? demanda Caussanges.

— Je prendrai le train.

— Ah! Tu iras loin?

— Je pense que je vais réussir... oui « réussir » un assez joli reportage.

Mais Lonlay n'en dit pas plus sur ce sujet-là. Pour ces sortes de travaux, la discrétion était de rigueur.

Toutefois, on peut affirmer, qu'arrivé à son journal, il se rendit dans le bureau du rédacteur en chef.

— Vous savez ce prince de Kabardie...

— Qui combat dans son pays... répliqua l'autre, par hasard au courant.

— Oui. Je sais où il est... Je pourrais le voir, lui parler peut-être.

— Un déplacement important?

— Quelque chose comme la Suisse.

— Prenez un bon pour la caisse, répondit le rédacteur en chef, après une seconde de réflexion. Puis il ajouta :

— A quand votre premier télégramme?

— Dans trois jours, quatre au plus...

— Au revoir Lonlay. Bon voyage...

Le soir même, Caussanges envoyait quelques mots à Lonlay pour l'avertir qu'il avait fait tenir à Mlle Ozilie la lettre de la route de Chamarges. « J'ai trouvé ce procédé plus loyal, » ajoutait Caussanges.

— C'est de ma faute, constata Lonlay. J'aurais dû prévoir que Caussanges agirait ainsi. La jeune personne va se tenir sur la défensive à présent!

ÉMILE ZAVIE.

*(A suivre.)*

# les idées & les faits

## *LA VIE A L'ÉTRANGER*

### LE VERDICT DES URNES

Il est difficile de concevoir deux sons de cloche en apparence plus dissonants que ceux qui ont retenti le 26 et le 30 mai. Les élections belges ont enregistré un échec très net des socialistes. Les élections anglaises ont vu un triomphe incomplet peut-être, mais considérable des travaillistes. Et pourtant des deux manifestations, à première vue si contradictoires, la même conclusion se dégage : la condamnation de la démocratie parlementaire.

Le trait essentiel de la consultation de la Belgique, c'est beaucoup plus encore que le déclin de la formule socialiste-internationaliste, la renaissance du parti de l'ordre national. Les vainqueurs de la journée sont les libéraux. N'oublions pas que ces libéraux n'ont rien de commun que l'étiquette avec ces précurseurs du combisme qui menaient la lutte contre les curés, contre le suffrage restreint et faisaient le lit du socialisme. Les libéraux d'aujourd'hui sont devenus le parti de l'élite conservatrice et nationale qui n'hésite pas à s'allier avec les éléments conservateurs catholiques, pour combattre la démagogie destructrice de l'unité. C'est cette alliance de salut que les électeurs viennent de confirmer.

Et dans les conditions les plus significatives. La coalition des éléments démagogiques socialistes et catholiques esquissée par le cabinet Poullet-Vandervelde a conduit le pays au bord de l'abîme financier. C'est alors qu'il a fallu faire appel aux éléments d'ordre. Les socialistes se sont rangés dans l'opposition, se flattant de béné-

ficier des mécontentements que ne manqueraient pas de provoquer les efforts de redressement, les impôts, la vie chère, la caserne. Ils ont compté seulement sans le bon sens de leurs compatriotes. Les Belges ont ouvert les yeux. Ils ne se sont pas seulement souvenus qu'on les avait tirés d'un terrible péril. Ils se sont rendu compte que le socialisme n'est qu'une surenchère doctrinale, sans aucune possibilité de réalisations pratiques. Les Belges ont discerné plus encore le danger des menées antinationales. C'est cela surtout qui a déterminé leur vote. A la démonstration du succès des libéraux vient s'ajouter l'avertissement de la stagnation des catholiques, compromis par les démocrates chrétiens flamingants, et le signal d'alarme, plus impérieux encore, de la progression des frontistes, les autonomistes de là-bas. Ainsi les Belges ont trouvé à la fois le mal et le remède. Le mal c'est la démagogie, le remède c'est la renaissance des élites. Renaissance d'autant plus remarquable qu'elle s'affirme, malgré le suffrage universel.

L'Angleterre est beaucoup moins avancée, car elle en est encore à faire l'apprentissage du socialisme. Sa démonstration de la crise de la démocratie parlementaire n'en est pas moins significative.

Les travaillistes triomphent, mais dans quelles conditions? Il y a 28 millions d'électeurs inscrits. Combien se rallient derrière le drapeau rouge? Pas même 8 millions et demi. Les conservateurs qui sont écrasés, qui perdent tout ce qu'ils avaient gagné dans le grand élan de 1924 et reviennent à la position de repli de 1923, ont plus de voix que les vainqueurs. Les libéraux avec 1 500 000 voix de plus qu'en 1923, ont cent sièges de moins. Et il y a 7 millions d'abstentionnistes. Ainsi le quart du corps électoral prétend faire la loi. Si ce n'est pas là une déviation radicale du régime parlementaire, nous demandons ce que les mots veulent dire.

Tout le mécanisme politique anglais, qui a passé avec juste raison pour le modèle du parlementarisme — on pourrait presque dire la seule application du véritable parlementarisme — est basé sur la domination d'une minorité par une majorité. Pour que le gouvernement soit fort et durable, il faut que cette domination soit très nette, plus nette même que les variations de l'opinion publique. C'est précisément cet effet de grossissement que le suffrage majoritaire a réalisé. Grâce à lui l'alternance au pouvoir des deux phalanges *Whigs* et *Tories* est devenue une tradition séculaire. C'est elle qui a fait la force de l'Angleterre. Les libéraux ont dominé pendant toute la première moitié du dernier siècle, préparant le grand essor économique par le libre échange. Puis logiquement les conservateurs se sont installés dans la seconde moitié du siècle, quand il s'est agi de

conserver les résultats des réformes et d'en tirer les fruits par une magnifique expansion impérialiste. Les choses ont marché admirablement, tant que les conditions essentielles du parlementarisme ont existé, c'est-à-dire l'équilibre de deux élites éclairées.

La situation n'a changé que quand les radicaux, ramenés au pouvoir par la rafale de décembre 1905, ont entrepris de substituer la démocratie à l'oligarchie, c'est-à-dire d'entreprendre leur propre suicide. Déjà M. Lloyd George se révélait destructeur, jusqu'au point de démolir son propre avenir. Si les libéraux anglais avaient eu la moindre clairvoyance, ils auraient compris, ne fût-ce que par l'expérience des autres, qu'étant le parti de gauche, ils seraient fatalement les premières victimes d'un débordement des masses à gauche. C'est exactement ce qui est arrivé.

Quel chemin parcouru en cinq ans ! En 1923, lors de la première débâcle des conservateurs, les libéraux enlevaient encore 158 sièges et ils étaient assez forts pour tenir en bride les 193 travaillistes. Hier, une rafale d'opposition, au moins aussi violente, a passé sur l'Angleterre. Mais elle n'a apporté aux libéraux que 60 sièges, tandis que les travaillistes en gagnaient 130. Une telle stagnation du parti d'opposition bourgeois dans un formidable élan d'opposition est une condamnation plus dure encore que la débâcle de 1924.

C'est par là que le système électoral majoritaire, bien loin de démontrer sa caducité, prouve qu'il demeure le principal espoir de salut. Réfléchissez en effet aux résultats que l'on obtiendrait avec tout autre système, le maquignonnage des ballottages ou la proportionnelle. Le corps politique anglais serait rigoureusement coupé en trois, c'est-à-dire qu'il perdrait toute chance de revenir à la domination prolongée d'un parti qui a été la véritable cause du magnifique développement de la puissance britannique. On en viendrait au maquignonnage de groupes, aux coalitions éphémères, à la ruine des disciplines et des doctrines. La Grande-Bretagne tomberait dans le gâchis que ne connaissent que trop les nations européennes qui ont prétendu appliquer le système sans le régulateur indispensable de la rigoureuse discipline. Au contraire, l'application stricte du régime majoritaire doit conduire au retour à la logique, c'est-à-dire à la disparition du tiers-parti qui n'est plus qu'une survivance du passé et qui ne peut se prolonger qu'en empoisonnant la situation politique.

Les libéraux ne peuvent pas compter hériter d'une débâcle conservatrice. Il faut ajouter qu'ils ont pris le dernier moyen pour le faire en se cramponnant à la gauche. Dès lors les conservateurs restent la seule force de droite. Ils viennent de revenir à l'étiage au-dessous

duquel ils ne sont pas descendus depuis la grande crise de 1905. Il leur reste toutes les possibilités d'un réveil des mécontents qui n'ont pas voulu voter. Il leur reste aussi la réserve du vote des femmes qui, cette fois-ci, semble avoir donné surtout en faveur des travaillistes. Cela ne suffit pas à condamner le seul trait d'initiative audacieuse qu'ait eu M. Baldwin. Une initiative ne réussit qu'à condition d'être exploitée.

En jetant dans l'arène cinq millions de femmes, M. Baldwin a encouru les critiques de la presse à grande information. Les journaux de lord Rothermere et de lord Beaverbrook ont-ils assez raillé l'entrée en scène des *flappers!* Ils se vantent d'avoir vu juste. Ils ont tort. Quand M. Baldwin a lancé le vote des femmes, il a fait le calcul, confirmé par l'expérience générale, que les femmes votent dans le même sens que les hommes, mais avec plus de passion. Elles sont plus à droite ou plus à gauche. Par conséquent elles tendent à éliminer le centre dont la disparition est la condition première du rétablissement du mécanisme politique anglais. Encore fallait-il les entraîner. Pour les galvaniser, la première chose à faire était de ne pas poursuivre contre le gouvernement la campagne de dénigrement systématique que la grande presse conservatrice a menée dans ces dernières années. Lourde est la responsabilité de ceux qui ont semé le désarroi et prêché la rébellion. Un gouvernement sans cesse attaqué par ses propres partisans perd son crédit, même quand il est bien commandé.

Était-ce le cas pour les conservateurs? Nous ne voudrions pas accabler un vaincu. Notons seulement deux traits. Un témoin très averti auquel nous demandions à la veille des élections ce qu'on pensait en Angleterre de M. Baldwin nous répondait : « Tout le monde dit de lui : Quel brave homme, mais quel dommage qu'il fasse de la politique. » C'est une première indication. En voici une autre, plus indiscutable encore. Le propre fils de M. Baldwin vient de se faire élire député socialiste. Que penser de l'autorité d'un chef conservateur qui n'est même pas capable de gagner sa propre descendance à son programme!

Défaut de magnétisme chez les dirigeants, et de discipline chez les lieutenants, voilà les causes principales de la défaite conservatrice, bien plus encore que les déboires d'une crise prolongée et la lassitude de remèdes infructueux. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup d'Anglais pour croire que la solution de la crise du chômage et du marasme économique soit dans les charlataneries de M. Lloyd George ou les finasseries de M. Mac Donald. Mais il y a beaucoup d'Anglais qui se sont laissé aller à l'inertie parce qu'ils ont perdu

la foi momentanément. Là encore il y a un espoir d'avenir. Les énergies latentes se réveilleront. Les Anglais n'aiment pas voir leurs affaires dans le trouble et elles vont être dans un fameux désordre.

Les vainqueurs ne sont-ils pas les premiers à le reconnaître? Une fois de plus ils n'ont remporté qu'une victoire à la Pyrrhus. Ce qui les gêne, ce n'est pas de ne pouvoir appliquer leur programme, ils ne sont sans doute pas pressés de le faire, mais c'est de ne pas être assurés du pouvoir et d'être obligés d'attendre le concours de M. Lloyd George. Se mettre dans les mains du grand démolisseur, ce n'est pas rassurant pour l'avenir.

Aussi M. Mac Donald, passé maître en fait de rouerie, s'est-il avisé d'une combinaison qui prétend renverser la situation de 1923. Au lieu d'être les otages de la neutralité libérale, les travaillistes prendraient les libéraux en otage, en leur faisant entrevoir les avantages d'un répit prolongé. Ainsi les travaillistes seraient assurés de ne pas être renversés pendant un an ou deux en se bornant à faire voter l'impôt contre le capital destiné à ruiner les conservateurs.

Camouflage et suspension du régime parlementaire, voilà à quoi aboutit la démocratie intégrale. On arrive à cette conception qui devrait faire bondir tout Anglais : la dictature d'une minorité ! Il ne faut pas être dupe des mots. Admettre qu'un parti, même consacré par une victoire éclatante mais plus ou moins éphémère, a droit à exercer le pouvoir pendant un certain temps, sans être renversé, ce n'est pas autre chose qu'une dictature de libre consentement. C'est la négation du contrôle de la Chambre et plus encore de l'arbitrage du peuple qui a droit à être consulté chaque fois que les circonstances l'exigent. La belle idée de M. Mac Donald, qui a déjà son petit parfum de bolchevisme, est peut-être la démonstration la plus saisissante de l'incompatibilité de la démocratie et du parlementarisme.

Qu'on n'allègue pas surtout comme excuse la nécessité d'éviter le gâchis. Au point où en sont les choses, le gâchis ne peut plus être évité en Angleterre. Gâchis d'un gouvernement travailliste ou gâchis de la tutelle de M. Lloyd George. Le tout est de choisir le moyen qui permet d'en sortir le plus tôt possible. Le plus normal est celui qui conduit à un nouvel appel au peuple.

En attendant, il est à craindre que le nouveau gouvernement, dépourvu de toute possibilité d'action à l'intérieur, cherche des dérivatifs dans la démagogie internationale. A cet égard, hélas ! les élections ont dégagé une majorité qui, celle-là, n'est que trop réelle. Les 8 millions de travaillistes, les 5 millions de libéraux et même

bon nombre de conservateurs sont disposés à leurrer les masses des chimères pacifistes.

Pour l'Amérique, c'est un véritable coup de fortune. Une chance exceptionnelle s'offre d'établir sa suprématie navale. Quelle que soit sa nuance, le nouveau gouvernement anglais désirera une entente avec l'Amérique, car cette entente a été le *leitmotiv* constant de tous les partis. Ce n'est pas le moindre reproche que l'on ait fait à M. Chamberlain d'avoir compromis l'entente avec les États-Unis par sa politique à l'égard de la France. A cet égard, le verdict des élections a été particulièrement significatif. M. Chamberlain a été atteint non seulement dans son fief de Birmingham, mais dans sa propre position qu'il n'a pu sauver qu'à une majorité infime. Le coup ne le frappe pas seul, il vise tout le système de réserve prudente à l'égard de l'Allemagne, de collaboration loyale et confiante avec la France qui a été si vivement critiqué par M. Lloyd George et par M. Mac Donald.

Peut-être les nouveaux dirigeants anglais chercheront-ils à racheter les intempérances de langage de l'opposition. Mais l'esprit de la politique importe plus que les mots et les gestes. L'esprit de la politique de demain sera très différent de celui de la politique d'hier.

SAINT-BRICE.

## *Les trois principes de Sun Yat Sen.*

Au moment où les funérailles de Sun Yat Sen se déroulent à Nankin avec une pompe extraordinaire, au moment où la Chine s'efforce de grandir à ses propres yeux et aux yeux du monde entier, l'homme qu'il considère comme « le père de la Révolution » de 1911, il nous paraît utile d'expliquer « le triple démisme » ou les trois principaux sur lesquels Sun prétendit fonder le nouvel État chinois.

Le 10 octobre 1927, je recevais du Quartier latin quatre pages imprimées qui portaient en tête l'effigie de Sun Yat Sen surmontée des couleurs chinoises. Sun était représenté tel que je l'avais connu, une dizaine d'années plus tôt, à Shanghaï, installé dans la concession française. C'était son même aspect grave, son regard droit mais légèrement voilé, cette sorte de lassitude qui m'avait alors frappé.

Sur la feuille que patronnait son image, je lisais : « Message d'adieu du docteur Sun Yat Sen à son peuple. — Pendant quarante ans, je me suis occupé de la Révolution nationale de la Chine. Mon but le plus cher a été d'élever la Chine au rang d'une nation de liberté et d'indépendance. L'expérience de ces quarante années m'a com-

plètement convaincu que pour atteindre cette grande fin, nous devions avoir l'appui du peuple à l'intérieur et gagner la coopération sympathique des nations qui traitent avec nous sur une base d'égalité. Le mouvement révolutionnaire n'a pas réussi à l'heure actuelle. Il est tout à fait nécessaire que mes compagnons de travail, basant leurs efforts sur mes écrits : *Plan de reconstruction*, *Esquisse d'une politique de reconstruction*, *Les trois principes démocratiques*, et sur *Le manifeste du Kuomintang au premier congrès national*, continuent à exercer leur ardente énergie pour l'achèvement de notre cause commune. Finalement, nous sommes partisans de constituer une Assemblée du peuple et d'abolir les traités injustes avec les nations étrangères. Servons nos principes avec vigilance pour qu'ils puissent être réalisés dans le plus court temps possible. »

Au bas de ce message, testament politique de Sun, était apposée la signature de celui-ci (1). Puis, suivait un « Manifeste du Comité exécutif de la Confédération du Kuomintang en Europe à l'occasion du seizième anniversaire de la République chinoise. » On y lisait ceci entre autres choses : « Les principes de notre parti sont au nombre de trois : *a*) démocratie folklorique *(sic)* ou égalité des races ; *b*) démocratie politique ; *c*) démocratie économique. La démocratie folklorique ou nationalisme de notre parti, c'est d'admettre que chaque peuple soit absolument libre, égal et indépendant vis-à-vis des autres, qui ne devront jamais l'opprimer sous aucun prétexte, en un mot : A bas l'impérialisme ! La démocratie politique, c'est de rendre toutes les races d'un même pays égales entre elles dans la politique et devant la loi, en un mot la nation appartient à toutes les races qui la composent. La démocratie économique est l'égalisation du droit d'exploitation des terres et la réglementation des capitaux. »

Si bizarres que puissent être dans la forme ces définitions, elles n'en correspondent pas moins aux principes de Sun Yat Sen que l'on pourrait évidemment formuler d'une façon plus claire ; comme ceci par exemple : — Premier principe : Nationalisme. Les individus des cinq races (chinoise, mandchoue, mongole, musulmane et thibétaine) qui composent la démocratie chinoise forment un seul peuple et sont tous égaux. — Deuxième principe : Droits du peuple. La souveraineté nationale réside dans le peuple. — Troisième principe : Principe économico-social. Le peuple a droit à toutes les ressources nationales.

De ces trois principes, le dernier a besoin d'être examiné à la lumière de la psychologie des Chinois, car l'interprétation qu'on

(1) Certains prétendent que le testament de Sun a été déchiré et que le texte ci-dessus, le seul que l'on connaisse, soi-disant dicté à Wang Tsing Wei, le 24 février 1924, et signé, le 11 mars 1925, par Sun Yat Sen, a été écrit de mémoire par Wang Tsing Wei.

en donne varie avec la psychologie de ces derniers et la nôtre.

Tel que nous l'avons vu formuler ci-dessus, il n'est pas sans inquiéter. Du reste Sun Yat Sen a écrit : « Le communisme est l'idéal du troisième principe. » Cependant, il y a exactement un an, le 15 juin 1928, le gouvernement de Nankin déclarait : « L'adoption des trois principes exposés par Sun Yat Sen constitue ce que nous appelons un nouvel État. Nous désirons en effet obtenir pour notre peuple les bienfaits de la liberté et pour notre pays la paix internationale basée sur l'égalité. Nous renoncerons à toute forme de gouvernement militaire, et nous n'admettrons pas que qui que ce soit cherche à nuire à nos institutions sociales modernes. *Nous ne tolérerons pas le communisme.* »

Cette déclaration traduit effectivement les deux premiers principes. Reste le troisième. Comment le gouvernement de Nankin peut-il le traduire par « nous ne tolérerons pas le communisme »?

C'est toute une psychologie différente de la nôtre à comprendre !

*
* *

Les idées pures n'intéressent pas les Chinois. Qu'est-ce que leur religion? M. Granet, dans *la Religion des Chinois*, répond : « Les lettrés réduisent la vie religieuse à un ensemble de pratiques symboliques qui, dans leur esprit, étaient destinées à régler les rapports sociaux d'une façon conforme aux exigences communes de la tradition et de la raison. » Il dit encore : « La religion officielle doit aux œuvres confucéennes de posséder un fond dogmatique qui commanda son développement. Dans sa partie morale, il est, en gros, remarquablement homogène et dérive de l'enseignement des lettrés. La partie métaphysique est faite d'éléments plus disparates. »

Ce mépris de l'idée pour elle-même a eu sa répercussion dans les rapports sociaux ; il explique en partie ce que l'on appelle « la face » chinoise. Pour beaucoup d'étrangers, la face est simplement la manifestation d'un orgueil outrancier. Il faut aller plus au fond. La face est la conséquence de la psychologie du Chinois, pour qui il n'y a rien d'absolu ; par conséquent, dans une discussion, personne n'a tout à fait tort. Confondre un adversaire, lui prouver son tort, *serait affirmer pratiquement une vérité absolue, ce qui n'aurait aucun sens.* Ce n'est donc pas par orgueil, mais au contraire par conviction de ne pas posséder la vérité absolue, que le Chinois ne fera pas perdre la face à son adversaire.

D'aucuns se sont moqués du manque de précision du Chinois. Aujourd'hui, il vous dit que deux villages sont à dix kilomètres l'un de l'autre ; demain, il vous dira huit. Évidemment, puisqu'il fait abstraction de la vérité absolue et considère la distance qui sépare les deux villages sous son angle pratique. Aujourd'hui, vous êtes fatigué, il pleut... la distance en pratique est plus grande qu'elle ne sera demain si vous êtes reposé et s'il fait beau.

En politique, il admettra que tout n'est pas parfait chez lui, à condition que vous concédiez la même chose chez vous. Mais si vous vous contentez de décrire les difficultés politiques dans lesquelles il se débat, il en souffrira comme d'une injustice, toujours parce que rien n'est absolu et que la vérité n'est jamais que relative. Il ne manquera pas du reste de vous rappeler les difficultés par lesquelles votre pays a pu passer avant le sien, car il les connaît à présent.

Cela dit et cette notion innée, pour ainsi dire, de la relativité chez les Chinois une fois établie, on sent combien, pour eux, un principe est loin d'avoir le caractère qu'il peut avoir pour nous et combien il se refuse à toute application rigoureuse.

* * *

Dans ces conditions, le troisième principe de Sun Yat Sen n'apparaît-il pas sous un tout autre jour qu'à première vue?

Il est indéniable que Sun préconise le communisme : « Le communisme est l'idéal du troisième principe. » Et il ajoute : « L'idée profonde de nos trois principes, la voici : possession par le peuple, gouvernement par le peuple, jouissance au peuple. Et le sens de ces trois formules est le suivant : l'État est la propriété commune des citoyens ; le gouvernement est l'administration commune des citoyens ; les projets sont la jouissance commune des citoyens. Ainsi, relativement à l'État, le peuple n'a pas seulement communauté de biens, mais tout peut être commun. Et c'est lorsqu'il aura ce désir d'une communauté possible de toutes choses que sera véritablement atteint le but de notre troisième principe, et c'est là aussi la grande paix mondiale que rêvait Confucius. »

Sun prêche donc le communisme, mais il en fait un idéal et il rappelle que Confucius, à sa manière, l'a fait avant lui. Son principe tend à un idéal, à une abstraction et est destiné par conséquent à rester à l'état de principe, car l'appliquer *serait affirmer pratiquement une vérité absolue, ce qui n'aurait aucun sens.* Dans la relativité de tous les jours, les Chinois ne l'appliqueront ni ne le rejetteront en bloc, car s'il n'y a pas de vérité absolue, il n'y a pas non plus d'erreur absolue. Fidèles adeptes de « la voie moyenne » de Confucius, ils se tiendront à égale distance des deux opinions extrêmes, tendant constamment, dans la pratique, à améliorer l'existence du peuple et à réaliser un état supérieur d'économie sociale.

Interprété de cette façon, c'est-à-dire en tenant compte de la psychologie des Chinois — et c'est évidemment ce qu'il faut faire — le troisième principe de Sun n'est plus inquiétant, et l'on comprend que le gouvernement de Nankin, en déclarant qu'il ne tolérerait pas le communisme, ait pu dire qu'il adoptait les trois principes.

Sur un autre point encore, le testament de Sun Yat Sen et la

politique de Nankin s'équilibrent de la même manière. « Nous sommes partisans, dit le testament, d'*abolir* les traités injustes avec les nations étrangères. » Le ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Nankin dénonce solennellement, le 7 juillet 1928, « tous les traités inégaux entre la République chinoise et les autres pays, qui sont arrivés à expiration ; des mesures seront prises pour mettre fin aux autres et de nouveaux traités seront négociés. »

Tel est le principe. Il est posé sans préambule et repoussé immédiatement par les puissances, pour des arguments de fait et de droit. En même temps, de différents côtés, en Chine comme en Europe, le mot *revision* est prononcé et ne provoque chez les Chinois ni étonnement ni colère. Je le fais remarquer à un ami chinois et je lui demande : « Croyez-vous sincèrement pouvoir abroger les traités, après les réponses qui ont déjà été faites par certaines puissances à la déclaration gouvernementale? » — « Oh! me répond sans sourciller mon ami, la déclaration, c'est le principe... »

Toutefois, il serait vain d'imaginer que dans la réalité un départ aussi marqué existe toujours entre les principes et la pratique. En tout cas, s'il existait dans l'esprit de Sun Yat Sen, s'il existe dans celui des hommes politiques chinois, s'il est le propre d'une tournure d'esprit généralisée, il n'est pas impossible de l'atténuer, de le supprimer même complètement. La pure doctrine de Sun, prêchée par des propagandistes mal formés, ou, ce qui est pire, mal intentionnés, devant des esprits simples ou non préparés comporte des dangers. Que dire de gens pour qui n'existe ni vérité ni erreur absolue ! N'est-il pas naturel qu'ils cherchent à prendre en toute doctrine — voire le bolchévisme — ce qu'à leurs yeux, elle a nécessairement de bon?

Au reste tout n'est pas à retenir dans les livres mêmes de Sun ; ils contiennent des connaissances plus ou moins superficielles, des idées généreuses mais combien chimériques ! Toutes sortes de questions y sont soulevées qui touchent à la philosophie, à l'histoire, à la sociologie, à l'économie politique, et comme elles peuvent l'être par un cerveau hâtivement formé. Il est impossible malgré tout d'ignorer ces livres. Le triple démisme est partout répandu, enseigné, commenté. Il constitue, comme le déclarent les gouvernants de Nankin, « un nouvel État », et c'est bien ce qui en fait la grandeur et le danger.

André Duboscq.

# *LES LETTRES*

## VOYAGEURS

La littérature française a été longtemps la plus « humaine » de toutes les littératures. C'est-à-dire que l'étude de l'homme était la préoccupation presque unique de ceux qui écrivaient. On s'en est un peu fatigué, à la longue. Et l'on s'est mis à découvrir la terre. Les véritables héros des romans d'à présent, régionalistes et exotiques, sont les montagnes, les fleuves, les fontaines d'eaux vives, les troupeaux et les arbres. Nous ne pensons plus, avec Pascal, que le malheur des hommes vient de ne pas savoir se tenir en repos dans une chambre. Paris est pour nous une prison... Nous tournons autour des côtes et des frontières montagneuses de France comme des encagés autour de leurs grilles. Il nous faut l'Europe, l'Asie; Boileau se contentait d'Auteuil. On saura peut-être un jour qui de nous ou de Pascal et de Boileau étaient les plus sages...

Le modèle des voyageurs, si voyager c'est, d'un coup d'œil perçant, voir beaucoup de choses en peu de temps, c'est M. Paul Morand. Il trouve déjà la terre trop petite. Il s'y sent gêné. Il étouffe. Ses récits de voyage sont parmi les plus amusants qui se puissent lire. Mais en témoignons-nous assez de reconnaissance? Il nous semble que M. Paul Morand ne goûte que du plaisir, en ses circumnavigations. Erreur! M. Paul Morand a le mal de mer. Tout, dans la vie de bateau, lui déplaît. L'étroitesse des cabines, les heures des repas, — « déjeuner à onze heures du matin. Personne n'a faim. Il n'y a plus que les bateaux français, les couvents et les casernes pour con-

server ces heures de repas d'il y a deux siècles... », — l'odeur des machines, et surtout l'instabilité du navire... Pour le déjeuner, M. Morand n'a pas raison. S'il se lève, comme cela doit se faire, en mer, à six heures, quand onze heures viennent, il crie famine. Flânerait-il dans les draps?... Quant à l'instabilité, M. Paul Morand a trouvé un remède, durant sa traversée vers les Antilles, dont il nous conte les péripéties dans *Hiver caraïbe*. Il a épinglé à son mur « une grande photo de chat angora, découpée dans un journal ». Et il lui a semblé, lorsqu'il fixait ce chat au regard droit et apaisé que le bateau ne remuait plus... » Malheureusement, dans la mer des Antilles, il y a eu de forts coups de roulis, et voilà, de nouveau, M. Morand « la tête dans le baquet ».

Dans sa cabine, il lit. Il remarque que « c'est le charme des livres que de fixer un moment perdu à jamais ; et que Thibaudet a écrit justement : « *L'Education sentimentale* est une chronique de 1848, comme *le Rouge et le Noir* est une chronique de 1830. » *Rien que la Terre* fixera aussi un moment ; comme *Ouvert la nuit* en a fixé un, évanoui déjà.

A la Guadeloupe, à la Martinique, M. Morand ironise. Il note que si la catastrophe du Mont-Pelé a tant fait de victimes, c'est la faute du suffrage universel. Les élections devaient avoir lieu le 11 mai ; et malgré les menaces du volcan, on maintint tout le monde en ville... « Citoyens, aux urnes ! »

En Haïti, il se moque un peu du président, par exemple, et des jeunes littérateurs qui imitent maintenant Apollinaire, Jacob et Cendrars, comme leurs aïeux imitaient Béranger et Casimir Delavigne. Il s'occupe du culte vandou et prépare *Magie noire*. Il décrit, merveilleusement, un combat de coqs, à la Jamaïque... Ailleurs, il surprend des survivances de totémisme. A Mexico, il passe des heures dans les musées et s'excite sur les dieux des Aztèques... Tout cela est vif, allègre, virevoltant. Et l'on est tenté de croire que c'est un peu superficiel... Il ne faut pas s'y fier. Quand il s'en donne la peine, M. Morand, entre deux notations pittoresques ou drôleries verbales, est fort capable de condenser, en peu de mots, des réflexions profondes. Deux passages frappent particulièrement. Un sur l'hypocrisie anglaise. Le voici :

L'hypocrisie anglaise, qui est un défaut individuel, est une magnifique vertu sociale. Elle permet aux classes dirigeantes de ne pas se montrer aux classes inférieures sous un jour dégradant et aux blancs de ne jamais perdre la face vis-à-vis des indigènes. Cela se sent à la différence d'attitude des gens de couleur. Un Américain se diminue parce que l'indigène le voit s'enivrer ; un Français se déconsidère parce qu'il sort à pied chargé de

paquets, qu'il tient des discours égalitaires... L'Anglais est haï et respecté.

L'autre, trop long pour être cité en entier, — pages 42 et suivantes, — explique admirablement l'erreur communiste :

Beaucoup de communistes s'imaginent, faute d'avoir mesuré l'univers ailleurs que dans les livres, qu'au lendemain du Grand Soir ils resteront libres d'organiser la France à leur façon et d'en faire une Russie petite, certes, mais bien à eux. Ils ne voient pas qu'aussitôt incorporés dans les rangs d'une Internationale mondiale, ils y seront engloutis... Sont-ils assez naïfs pour croire qu'on va les laisser vivre en paix dans leurs grasses terres normandes, au bord de leurs fleuves pleins de goujons, sous leur doux soleil méridional?... Quelle police pourrait arrêter l'entrée de millions de noirs en un pays où les frontières auront disparu? Quel règlement syndical interdira à ces paquebots surchargés de maraîchers chinois de venir exploiter chaque parcelle de la Côte d'Azur?... A leur porte de nouveaux riches viendront frapper les migrations asiatiques affamées et terribles des vrais pauvres, des vrais mendiants africains, antillais..., hordes tout en mains et en dents, aux bras tendus, aux mâchoires ouvertes...

Je ne crois pas qu'on puisse dire plus vrai, en termes plus justes ni plus forts.

*
* *

Le voyage de M. Fortunat Strowski, commentateur de Pascal et de Montaigne, en Amérique a été moins long, moins agité, mais aussi fructueux. Adoptant le plan des *Caractères* de La Bruyère, et leur division en seize chapitres, depuis *Des ouvrages de l'Esprit* jusqu'à *Des Esprits forts*, M. Strowski s'est diverti à nous peindre, en style fin, *les Caractères ou les Mœurs de ce siècle* aux États-Unis. Il surveille son vocabulaire, aiguise les épithètes, retarde et lance enfin, d'un geste vif, le trait qui achève... C'est un joli travail d'érudit. C'est surtout un joli travail d'observation... Son érudition, M. Strowski, comme beaucoup d'universitaires aujourd'hui, a la coquetterie d'en faire peu de cas. Il préfère la vie, la vue directe, les promenades parmi les choses et les gens, loin des livres. « C'était si dur d'étudier le latin et le grec, » dit-il. Mais s'il ne les savait point aurait-il fait, sur ses amis d'Amérique, tant de remarques pénétrantes? Oh! l'ingrat...

Il le sait : les Américains ne pensent pas depuis sept mille ans... Ils pensent depuis « cinq minutes ». Et ils ne pensent pas encore très profond... Leurs philosophes, leurs esthètes, leurs politiciens ont de la chaleur. Mais on les lit sans migraine. « Quand, les yeux fermés,

j'essaye de somnoler, l'après-midi ou le soir, ce n'est pas à eux que je songe. Ils ne sont pas entrés assez avant en moi, pour se mêler à la danse des molécules de mon cerveau. » Oui. Tandis que les Grecs et les Latins, tout de même...

L'Amérique est le pays du *mérite personnel*. C'est vrai. Mais est-il exact qu' « au départ, les coureurs sont en ligne... les meilleures jambes gagneront l'épreuve »? Le fils Morgan doit avoir un peu d'avance sur le petit décrotteur, j'imagine. Et maintenant que s'est constituée cette aristocratie des « quatre cents », dont M. Strowski nous parle si finement dans son chapitre des *Grands*, il y a bien deux lignes de départ.

L'Américain est snob, — chapitre *de la Mode*, — mais il n'est pas fat. « La sincérité des snobs de là-bas leur évite le plus gros ridicule. » Par les exemples qu'en donne M. Strowski, je le crois pourtant assez gobeur. On mange beaucoup de canards, en cette terre privilégiée et américaine. Il est généreux ; il ne pardonne pas les injures, mais il sait pratiquer magnifiquement l'amitié.

Il ne vit pas vieux. Il a le cœur gâté par trop de travail, une agitation excessive. C'est la femme qui dure. Elle est choyée depuis l'enfance. Elle est errante, inquiète, fiévreuse. M. Strowski pense que la Française qui vieillit plus vite, travaille davantage, est la plus heureuse. Elle a choisi la meilleure part. Et, à sa façon, elle est plus belle, malgré ces corps splendides et ces visages éclatants que possèdent les femmes de là-bas : parce que, « en France, le visage est sous la dépendance de l'esprit et du cœur... En Amérique, il se contente de prolonger la beauté du corps. » C'est-à-dire qu'il exprime peu. En Amérique, au théâtre, on demande à une actrice d'être avant tout jeune, fraîche et belle, et les voix profondes, les traits expressifs ne sont pas encore appréciés... Comment donc se fait-il que nos comédiennes, quand elles vont là-bas, et ce n'est jamais au printemps de leur vie, affirment qu'elles y ont triomphé? Sans doute faut-il louer la politesse américaine...

M. Strowski a constaté que l'Amérique est « le seul pays du monde qui connaisse la vraie tolérance ». « En Europe la tolérance est souvent une politique hypocrite qui couvre le mépris et la haine, mais ne les ôte pas... En Amérique, tournées vers l'avenir, les différentes religions travaillent en commun à l'œuvre civilisatrice, au lieu de s'épier mutuellement en se souvenant du passé... » Mais le mysticisme a disparu du pays, comme « s'évapore le parfum d'une forte liqueur ». La « Christian Science » est une mystique appropriée au génie américain : elle considère Dieu comme un bloc électrique qui rayonne. Les cœurs égoïstes sont imperméables à ces rayons ; les

bonnes volontés vraies les font converger et leur donnent une puissance miraculeuse. Voilà... M. Strowski ne croit pas que cette doctrine eût apaisé saint Augustin, ni Dante, ni Pascal...

Ironie, tendresse, sérieux... Il y a tous les timbres, dans cette fine musique bien française.

* * *

Mme Katherine Mayo, Américaine, est allée étudier l'Inde. Non pas celle des temples, ni celle de la jungle. Elle n'a pas recommencé Loti, ni imité à la plume, les aquarelles de Besnard, ni corrigé Kypling. Sur ce qu'il a vu, d'ailleurs, Kypling est impeccable. La grande route de *Kim*, Mme Mayo l'a reconnue. Elle renonce à la décrire... Mais cette investigatrice soigneuse a remarqué bien des choses, qu'on ne nous avait pas dites. Son livre, traduit par Théo Varlet, *l'Inde avec les Anglais*, nous apporte des vérités passionnantes. Que vient-on nous battre et rebattre les oreilles avec la sagesse orientale, le spiritualisme hindou et les profonds mystères de la religion et des théosophies hindoues... Mme Mayo nous décrit un pays enfoncé dans les plus misérables superstitions, s'entêtant à se détruire lui-même pour rester fidèle à des coutumes honteuses, croupissant dans la saleté, l'ignorance et la misère...

Une des plaies de l'Inde, ce sont les mariages précoces, Mme Mayo parle de ces choses avec une belle et noble franchise. La race est en pleine dégénérescence. Les fillettes sont, par tradition, contraintes à la maternité avant l'âge. Elles épousent des enfants à peine formés et déjà épuisés. De génération en génération, l'humanité hindoue se rabougrit. Elle n'a plus aucune résistance. La mortalité infantile est effrayante... Rien d'affreux comme la façon dont les pauvres petites filles hindoues mettent au monde leurs enfants, sous la direction des *dhaïs*, sorte de sages-femmes, les plus vieilles, les plus crasseuses, couvertes de haillons... La future mère, objet impur, ne doit être entourée que d'objets malpropres. Les plus sales chiffons de la maison lui servent de couche, dans la soupente la plus infecte, protégée contre l'air du dehors par des rideaux de loques poussiéreuses... C'est en lui marchant sur le ventre, en la pétrissant, en la fouillant de ses mains immondes que la *dhaï* la délivre de son fardeau... L'enfant, impur lui-même, reste, durant ses premiers jours, dans la sanie et l'ordure. Telle est la loi... Contre cette loi, on combat. L'Angleterre, avec trop de prudence, un respect trop scrupuleux ou craintif des traditions religieuses de ses colonies, essaye d'établir dans la vie hindoue un peu de propreté... Mais elle se heurte à une résistance acharnée. Même les Hindous

instruits dans les sciences européennes s'obstinent à épouser des enfants, à marier leurs filles quand elles jouent encore à la poupée, et à écarter le médecin d'Occident du grabat de la femme en couches, pour appeler la *dhaï*.

Le mari est et reste le *dieu* de la femme hindoue, l'adorable tyran. La veuve ne se brûle plus toujours sur le bûcher du mari mort. Mais les statistiques prouvent que le nombre des veuves hindoues est égal à la population de la France... Toutes les fois qu'il s'agit de toucher aux traditions, une vague de colère gonfle l'Inde, et soulève le Parlement hindou. Si Gandhi a perdu la plus grande partie de son influence, c'est que — bien timidement pourtant, car ce fameux réformateur est plein de préjugés — il a essayé de lutter contre ces antiques absurdités. On ne lui a pas pardonné d'avoir pris la défense des basses classes, des « Intouchables », qui expient, en leur vie actuelle, les péchés de leurs existences antérieures... Il y a, dans l'Inde, 60 millions d'impurs. Il y a aussi, dans les classes plus élevées, 128 millions de femmes illettrées et qui doivent le rester, pour plaire aux dieux, et 78 millions et demi d'hommes illettrés.

Les Hindous, pour qui la vache est encore animal sacré, « sainte mère », nourrissent, — mal, — dans des pâturages qu'ils s'obstinent à ne pas améliorer selon les méthodes occidentales, — 146 millions de représentants de l'espèce bovine. Les vaches de l'Inde donneraient plus de lait si l'herbe était meilleure. Mais les Hindous, au lieu de perfectionner les herbages, aiment mieux infliger à la sainte mère vache, pour lui faire produire un litre de lait de plus, le supplice de la *phuka* que j'aime mieux ne pas vous décrire... Quant à manger un morceau de la sainte mère ou de quelque membre de sa famille, impossible. La famine n'y fait rien.

Et bien d'autres choses attristantes, que conte Mme Mayo, en un style précis, et en citant des sources. Voilà donc le pays que les Keyserling et autres illuminés voudraient donner pour inspirateur à la France, à l'Angleterre, à l'Italie... La qualité de la religion et de la spiritualité hindoue se mesure à leurs résultats.

Enfin, je signale un copieux et attachant ouvrage du R. P. Duchaussois, *Sous les feux du Ceylan*, où nous sont contés les magnifiques efforts des missions et des écoles, chez les Sinpholins et les Tamouls.

Robert Kemp.

# *LES SCIENCES*

## LA ROTATION DE LA TERRE ET LA MESURE DU TEMPS

Il est une question délicate qui agite les milieux astronomiques, en ce sens qu'elle modifie profondément une notion essentielle de la science des astres : celle de la mesure du Temps.

On a pu établir récemment, d'une façon indiscutable, des anomalies insoupçonnées dans le mécanisme, que l'on croyait si simple, de la rotation de la Terre. Non que cette rotation doive être mise en doute comme l'avait exigé jadis le tribunal de l'Inquisition : elle existe. Mais si nous sommes certains que la Terre tourne, nous sommes également certains qu'elle « tourne mal ».

La définition astronomique du Temps est inséparable de sa détermination, et celle-ci se fait par l'observation des étoiles, de ces diamants lumineux qui semblent se mouvoir en bloc avec le ciel tout entier, autour de la ligne qui, prolongée par la pensée à travers l'Espace infini, joint les deux pôles terrestres. On braque un télescope solidement fixé sur un support stable, vers un point du ciel situé dans le méridien du lieu où l'on fait l'observation, et on note le moment précis où une étoile déterminée, *Arcturus*, par exemple, passe rigoureusement au milieu du champ visuel de l'instrument. Quand, le lendemain, la même étoile y repasse, on dit, *par définition*, qu'il s'est écoulé un *jour sidéral* entre les deux passages, c'est-à-dire vingt-quatre heures de soixante minutes, chacune de ces dernières étant subdivisée en soixante secondes : le jour sidéral comprend ainsi 86 400 secondes de *temps sidéral*.

On construit alors des horloges ou des chronomètres que l'on fait aussi exacts que possible, de telle façon que leurs échappements battent rigoureusement 86 400 fois pendant la durée de ce jour sidéral, pour lequel le mouvement apparent du ciel constitue l'étalon de mesure. On voit, par conséquent, que le véritable mouvement d'horlogerie, celui qui règle tous les autres, c'est la rotation de la Terre, qui fait repasser régulièrement le même point du globe en face de la même étoile.

Mais le temps sidéral, ainsi défini et mesuré, ne peut servir à régler les circonstances de la vie civile auxquelles préside le mouvement apparent du Soleil. Or, ce mouvement de l' « astre du jour » n'est pas en concordance avec celui des étoiles : deux jours solaires consécutifs n'ont jamais la même durée. Aussi, pour régler les montres des citoyens, les astronomes ont-ils dû imaginer un Soleil fictif que l'on nomme le *soleil moyen* et qui se déplacerait de telle façon que ses passages successifs au méridien se fissent à des intervalles rigoureusement égaux.

On voit, d'après ce qui précède, que la véritable horloge qui nous sert à mesurer le Temps, c'est la Terre, grâce à son mouvement de rotation que l'on suppose *uniforme*. Or, depuis quelques années, à la suite d'observations astronomiques de la plus haute précision, on a eu des doutes sur la régularité de ce mouvement, et, par conséquent, on en a eu également sur la constance du jour sidéral, qui, défini et mesuré par la rotation terrestre, est notre étalon de temps. Voici sur quelles observations on s'est basé pour arriver à cette conclusion.

La Lune, notre petite compagne dans notre perpétuelle randonnée autour du Soleil, tourne elle-même autour de la Terre en vingt-sept jours, sept heures, quarante-trois minutes et onze secondes et demie.

Les astronomes savent calculer, de nombreuses années à l'avance, le jour, l'heure, la minute, la seconde même à laquelle se produira une éclipse totale de Soleil, ainsi que les lieux de la Terre où elle sera visible, en même temps que sa durée : ce calcul a toujours fait et fera toujours, à juste titre, l'admiration des personnes étrangères à la science du Ciel. Mais on a constaté que la Lune n'arrivait pas toujours avec une exactitude modèle aux rendez-vous que lui assignaient les calculs : autrement dit, elle n'était pas tout à fait « à l'heure ». Comment cela se peut-il, étant donné que les mouvements célestes sont régis par la loi rigoureuse de la Gravitation universelle?

Cela tient à ce que la Lune est relativement près du Soleil et, encore plus, de la Terre : elle n'est éloignée de nous que de trente

fois le diamètre du globe terrestre ; par suite de la forme ellipsoïdale (et non sphérique) de la Terre, le mouvement réel de notre satellite se trouve, du fait de sa proximité, compliqué à l'extrême. Le calcul des *Tables de la Lune* est un des travaux gigantesques accomplis au cours du dix-neuvième siècle par les astronomes, depuis le grand Laplace et le savant Delaunay jusqu'à l'Américain Newcomb, en 1904. Et le résultat des calculs qui ont été nécessaires pour établir ces tables réclamées par tous les disciples d'Uranie fut celui-ci : *le mouvement réel de la Lune ne s'explique pas entièrement par la gravitation seule, et il faut chercher l'intervention d'autres forces, de nature et de grandeur inconnues.*

En face d'un résultat aussi troublant, les astronomes furent dans l'agitation ; l'un d'eux, un Américain, Mr. Ernest Brown, de l'Observatoire de Yale, s'est alors décidé à reprendre toute la théorie de la Lune : c'était une œuvre colossale qu'il entreprenait ainsi, avec l'aide matérielle d'un seul calculateur. Ce labeur écrasant a duré trois années, sans interruption, au bout desquelles il avait pu calculer les trois gros volumes de ses tables ; il avait déterminé les valeurs numériques de 1 500 termes algébriques comprenant toutes celles des « inégalités » du mouvement de la Lune qui s'élevaient à plus d'un centième de seconde : ces inégalités sont dues aux attractions planétaires, pourtant bien faibles, eu égard à la distance des astres qui les produisent. Et, cependant, les différences entre les mouvements *calculés* et les mouvements *observés* ont persisté avec un écart qui atteignait jusqu'à *treize secondes et demie*, ce qui, en pareille matière, est non seulement énorme, mais inadmissible.

En présence d'un tel écart, l'astronome américain s'est décidé, comme l'on dit familièrement, à « prendre le taureau par les cornes ». Si la Lune arrive trop tôt ou trop tard au point du ciel fixé par le calcul, c'est que notre horloge-étalon, celle qui définit et mesure le Temps, s'est quelque peu déréglée : autrement dit, c'est que la Terre « tourne mal ». Cette conclusion a été confirmée par l'observation du déplacement apparent du Soleil, qui est treize fois et demie moindre que celui de la Lune, et pour lequel l'écart est très voisin d'*une seconde*. La même chose a été constatée pour Mercure, Vénus et Mars. La conclusion logique de ces beaux travaux est donc celle-ci : le mouvement de rotation de la terre n'est pas absolument régulier.

Mr. Ernest Brown a approfondi cette importante question, et il a pu conclure que l'irrégularité totale du mouvement de la Terre devait se composer de deux termes qui ajoutent leurs effets individuels.

Il y a, d'abord, l'action retardatrice des marées.

L'attraction prédominante de la Lune sur l'eau des mers y fait

naître un bourrelet liquide, toujours tourné vers l'astre qui l'engendre. Or, le jour lunaire est en retard de cinquante minutes sur le jour solaire : le bourrelet, qui suit toujours la Lune, agira donc sur le globe terrestre comme un frein à sabot appliqué sur la jante d'une roue ; il tendra à en ralentir le mouvement, et ce ralentissement est régulier. Mais le second terme est variable, et cette variabilité résulte de la longue série d'observations précises de la Lune que l'on possède depuis l'an 1660. La longitude astronomique de la Lune a varié de trente-deux secondes entre 1660 et 1790, soit en cent trente ans. A partir de cette date jusqu'en 1900, la variation se produit en sens contraire. Et, sur cette variation régulière se greffent de petites variations brusques donnant au graphique général qui traduit le phénomène l'aspect d'une courbe sinueuse hérissée de dents de scie.

Comment peut-on concevoir que de telles perturbations puissent se produire? La Terre, en effet, est un gyroscope, un « volant » formidable, dont la masse s'exprime, en kilogrammes, par le nombre 6 suivi de vingt-quatre zéros. Comme ce volant tourne avec une vitesse qui, à l'équateur, est de 465 mètres par seconde pour un point de son pourtour, il faut imaginer des forces énormes pour altérer, si peu que ce soit, la régularité de sa rotation : les études de Mr. Brown l'ont amené à conclure que c'est dans l'intérieur même du globe qu'il faut rechercher les causes perturbatrices.

Si l'on admet que tout l'ensemble du globe terrestre, aussi bien son noyau central que l'écorce qui le recouvre, participe au mouvement de rotation, le calcul montre qu'il suffit de supposer, pour l'explication, une variation de *douze centimètres* dans la longueur du rayon de la Terre, ce qui revient à dire que ce rayon devrait se dilater et se contracter de cette quantité en deux fois *cent trente ans*, soit en *deux cent soixante ans*. Cela exigerait que le niveau de la mer, qui sert à définir la forme géométrique de notre planète, s'élevât et s'abaissât de cette quantité en deux siècles et demi.

Il suffirait, pour cela, de la fusion d'une couche de glace de six mètres d'épaisseur, qui recouvrirait une calotte entourant les régions polaires jusqu'à la latitude de 80 degrés. Ainsi l'irrégularité de la rotation terrestre serait liée aux vicissitudes des phénomènes glaciaires, ce qui nous montre une fois de plus que, dans l'Univers, « tout dépend de tout » et aussi que dans le domaine de la Science, RIEN N'EST DÉFINITIF.

ALPHONSE BERGET.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

## M. FORTUNÉ D'ANDIGNÉ

*Le conseil municipal de Paris va élire président M. d'Andigné, ce qui est fort bien. Cette élection est normale, et, en quelque sorte, automatique. La majorité nationale du conseil municipal choisit le président parmi les représentants de chaque nuance qui le composent, et de manière que chacun ait son tour. M. Lemarchand, qui était un démocrate convaincu, appartenait à la gauche de cette majorité. M. Fortuné d'Andigné siège à l'autre extrémité, dans ce groupe dit de la fédération républicaine, que préside si aimablement M. le bâtonnier Guillaumin. A M. d'Andigné succédera de nouveau un homme de gauche, de gauche nationale, naturellement, qui sera, par exemple, M. Jean de Castellane. Et ainsi sera renouée, avec le respect des nuances politique, une continuité louable dans la tradition d'élégance qui fait la gloire de l'Hôtel de Ville.*

*M. Fortuné d'Andigné, malgré toute sa valeur et tous ses titres, arrive en quelque sorte à l'ancienneté : il représente, en effet, depuis vingt-cinq ans, le quartier de la Muette. Quartier coquet qui fut une petite banlieue mi-aristocratique et mi-bourgeoise, voici quarante ans, un quartier paisible de jardins, et qui n'échappait point, en dépit de son apparence rassurante, aux vicissitudes politiques. C'est ainsi que la Muette, qui avait eu, avant M. Acloque, un représentant radical très orthodoxe, un radical un peu poussiéreux et nourri dans la meilleure tradition, l'horreur du « parti prêtre » et la laïcisation rouge, devint, après M. Acloque, et par un miracle inattendu, la citadelle pari-*

*sienne de la révolution. La Muette, en effet, élut M. Millerand, je veux dire le Millerand de* 1884, *l'avocat des mineurs de Decazeville, et qui eût répudié alors le discours possibiliste de Saint-Mandé. Toutefois, la Muette s'assagit. Elle eut comme représentant M. Caplain, qui était un monarchiste notoire, mais qui, personnalité discutée, ne régnait ni dans le calme ni dans la sécurité. Enfin, en* 1904, *M. Fortuné d'Andigné succéda à M. Caplain. Depuis, le quartier heureux n'a plus d'histoire et réélut M. d'Andigné, malgré les intentions perverses d'un certain M. Jaubert qui en veut seulement au conseiller sortant. La Muette a eu pour député, après M. Beauregard, M. Evain. Et pourtant, ce moment où elle redevint si pacifique et si tranquille est celui où elle se transforme, et où le petite ville champêtre de* 1880 *devient un quartier animé, à la manière du centre, ou presque.*

*Les amateurs d'air, de lumière et de jardins, — du pittoresque et de l'imprévu, — regretteront le vieux Passy. Ils regretteront surtout le demi-caractère personnel que lui donnait le château de la Muette, allé, lui aussi, où vont les neiges d'antan, et sur l'emplacement duquel, et de son parc, s'élèvent des immeubles neufs en un îlot de rues nouvelles. L'une de ces rues s'appelle d'ailleurs rue du Général-d'Andigné, ce qui est à la fois un hommage et un souvenir. M. d'Andigné, en effet, est presque un enfant du quartier. Par ailleurs, il est d'une illustre maison de l'Anjou, qui a donné au Parlement, au cours du dernier demi-siècle, un sénateur (ce fut le général) et un député. M. Fortuné d'Andigné, dans le Parloir aux Bourgeois, ne siège pas à droite, comme ses parents parlementaires. Mais il est à la droite, nous l'avons dit, de l'esprit républicain.*

*Dans la Galerie Marchande, on se félicitera d'avoir à l'Hôtel de Ville un homme sachant recevoir. Nul doute que M. d'Andigné « ne sache recevoir ». Mais, enfin, ce vocable est un peu vague. Nous n'en retiendrons pas ce qu'il peut avoir de désobligeant par les comparaisons qu'il s'efforce de suggérer et nous ne le considérerons que comme une expression générale de la sympathie légitime qui entoure M. d'Andigné.*

*Car, enfin, recevoir, c'est beaucoup, c'est tout. La présidence du conseil municipal apparaît ainsi comme une fonction d'apparat. D'apparat à la fois un peu démocratique et sommaire, car l'apparat ne saurait se réaliser en quelques mots, et les présidents du conseil municipal passent comme les roses, d'année en année. Ainsi la liste en est longue. Il n'y a plus de prévôt des marchands, Ou plutôt, il y a tout de même un maire de Paris : il y a même un maire de Paris en deux personnes, qui sont les deux préfets. Paris ne s'administre pas lui-même. Irresponsabilité tutélaire d'une assemblée heureuse, et dont le pouvoir consultatif n'a que les bornes d'une bienveillance générale. Seulement, il est curieux qu'on trouve les Parisiens indignes de faire*

*eux-mêmes de grandes choses. J'entends bien que c'était la doctrine de M. Thureau-Dangin et aussi celle de M. Thiers, que Paris, turbulent par nature, devait être mis en tutelle. Il peut sembler paradoxal aussi bien que la seule grande ville qui soit sage, qui ait une municipalité conservatrice, compacte et stable, soit précisément celle qui est en tutelle. Il vaut peut-être mieux méditer sur les inconvénients du suffrage unitaire et considérer combien ses bienfaits sont relatifs, de l'aveu même de ses défenseurs. Car, enfin, ou le suffrage universel est, avec le cheval, la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, ou l'on ne comprend pas au nom de quels principes on a pris tant de précautions contre l'autonomie municipale. Les conseillers, élus directs de Paris, ne sont rien sans le préfet. Et si le préfet, à son tour, proclame qu'il n'est rien sans les élus, on entend bien que c'est là pure formule de courtoisie. Il nous plaît de voir M. d'Andigné au fauteuil présidentiel, mais il n'y succédera ni à Hugues Ambroise, ni à Etienne Marcel. Peut-être maintenant direz-vous que le président, tout simplement représentatif qu'il est, pourrait être nommé pour quatre ans. Il pourrait alors faire figure, mais est-il bien sûr qu'il y tienne? S'il y tenait, cela se saurait, c'est comme pour les femmes qui, assure-t-on, veulent voter.*

★★★

## Le Théâtre.

De même qu'on expliquait jadis un phénomène physique en posant que la nature a horreur du vide, on pourrait dire que la littérature a horreur de la chaleur. Ainsi Mallarmé chantait :

*Le printemps maladif a chassé tristement*
*L'hiver, saison de l'art serein, de l'art lucide...*

Maintenant, il ne s'agit plus pour les théâtres de risquer, à quelque titre que ce soit, une partie au nom de l'art. Il s'agit de vivre jusqu'à la fermeture. N'attendons pas avant octobre d'œuvre originale ou discutable : c'est le temps des coups sûrs, des reprises profitables, des pièces étrangères éprouvées ou des opérations commerciales aussi peu aventurées que possible.

*La Femme au chat*, de MM. Veber et de Gorsse, est-elle ou n'est-elle pas une pièce étrangère? Les deux auteurs ont dit qu'ils avaient adapté une comédie italienne. Mais ils l'ont dit en s'arrangeant de manière que personne ne le croie. Ils avaient un assez joli sujet de comédie, ils n'en ont tiré qu'un vaudeville. Un jeune homme fait de la peinture sous un faux nom, une jeune femme fait de la peinture dans les mêmes conditions. Le journaliste offense le peintre qui lui

demande raison ; et la jeune femme, pour ne point se découvrir, prie le jeune homme de la suppléer et de se battre à sa place, de sorte que celui-ci, pour garder l'incognito doit accepter de se battre contre lui-même. Cela, c'est le vaudeville, imité d'ailleurs de M. Tristan Bernard. La comédie, ce pouvait être que le jeune homme raconte qu'il a tué son adversaire et que la jeune femme se mette à éprouver un amour d'imagination pour le peintre qu'elle croit avoir tué par personne interposée. Autre matière de comédie, la satire légère du monde des peintres. Le vaudeville est amusant, la comédie est oubliée.

*
* *

M. Molnar, lui, est étranger authentique : Israélite de Hongrie. On l'avait fêté sans mesure, il y a deux ans, quand le fantaisiste M. Gémier avait monté à grand fracas *le Cygne* à l'Odéon, pour avancer le rapprochement intellectuel entre les nations. La nouvelle pièce de M. Molnar est aussi amusante que *le Cygne* était ennuyeux. Mais ce n'est pas encore la plaisante invention de cet ingénieux Israélite qui aidera les Français à connaître la Hongrie. Après *la Vie de château*, on voit que M. Molnar peut être un fort plaisant auteur. Mais moins que jamais il ne semble désigné pour représenter quoi que ce soit dans ces hypothétiques échanges intellectuels entre les nations.

Aussi bien on en jugera. Un jeune musicien entend, à travers la cloison d'un château, l'actrice qui est sa fiancée le tromper avec un tragédien. Un auteur dramatique, à qui il importe que le mariage réussisse, impose au tragédien et à la fiancée de jouer dans une fête une pièce qu'il bâcle en une nuit et dans laquelle il enchâsse le dialogue amoureux perçu à travers la cloison ; de la sorte, le fiancé prendra le change et croira que le fatal dialogue n'était qu'exercice professionnel.

Le subterfuge réussit, ce qui n'est pas absolument rassurant quant au destin conjugal du malheureux jeune homme. Mais le plaisant est que l'auteur a par vengeance rendu le rôle imposé au tragédien aussi ridicule que possible, et que le personnage du tragédien est tenu par un comique admirable par l'invention et par la fantaisie, M. Boucot. On imagine que les grands farceurs à l'italienne devaient obtenir le rire par des moyens analogues.

Cette pièce est fort drôle, fort habile. Mais ce n'est que du très bon théâtre à succès.

*
* *

C'est que ce n'est pas si facile à rencontrer, le succès. M. Pitoeff l'aura cherché en vain toute la saison. Pour finir, il a eu une très belle idée : il a porté à la scène le procès de Jeanne d'Arc.

On pouvait juger la tentative hasardeuse. Sans doute Mme Pitoeff avait profondément touché quand elle avait paru en accusée dans

la *Sainte Jeanne* de M. Bernard Shaw. Mais cet interrogatoire poursuivi pendant toute une soirée n'allait-il pas devenir monotone et fatigant? D'autre part, on a fabriqué sur Jeanne d'Arc une si effroyable littérature qu'il suffit d'entendre évoquer l'héroïne pour éprouver la plus pressante inquiétude. Mais précisément, cette fois, il ne s'agit plus de littérature : c'est Jeanne elle-même qui parle et qui vit. Avec autant d'habileté que de piété et d'intelligence, M. Pitoeff, aidé par M. Arnaud, n'a fait que découper les demandes et les réponses des procès-verbaux. Cela n'a pas grand'chose de commun avec l'art dramatique. Mais c'est d'une beauté qui emporte tout, et il est impossible de connaître ni de comprendre Jeanne si l'on ne l'a pas vue sortir toute vive de ce feu des ripostes. Ses accusateurs ont bien travaillé : ils n'eussent rien pu trouver de mieux pour la rendre immortelle.

*
* *

M. Victor Margueritte, lui, ne va pas chercher le succès de ce côté-là. Il flatte ce qu'il y a dans l'instinct de plus vil et ce qu'il y a dans l'esprit de plus bas. *Bétail humain*, qui salit le brave théâtre populaire de l'Ambigu, est un mélodrame ridicule pour vilipender la société, le capital, la patrie, l'armée, les colonies, et autres institutions qui ont le malheur de ne pas plaire à M. Margueritte, et qu'il fourre en vrac dans un même sac à malices. Il importe de répéter, en particulier à l'usage des étrangers, que cet auteur ne représente rien du tout en France, sinon l'exploitation la plus sale des parties les moins propres de l'animal humain.

*
* *

Quant à la Comédie-Française, elle aussi court après le succès. Mal administrée, mal gérée par un personnel et un comité de lecture choisis au gré d'influences politiques, elle traverse une très mauvaise passe.

Elle va d'insuccès en insuccès avec une constance qui pourrait bien mener à une crise sérieuse. Elle a voulu faire croire que certaines pièces nouvelles avaient réussi, mais lesdites pièces ont disparu de l'affiche avec une rapidité qui prouve que les chiffres avaient été sollicités. On peut douter que son plus récent coup d'éclat répare les brèches du budget : des influences bizarres ont annexé au répertoire un ouvrage de M. Romain Coolus d'une médiocrité véritablement exceptionnelle. L'art dramatique français est le plus riche qui soit au monde, il n'y a qu'à se baisser pour ramasser les chefs-d'œuvre accumulés depuis trois siècles, et le premier théâtre d'État va choisir *Antoinette Sabrier*, de M. Coolus. Il est vrai que le second théâtre d'État, pour n'être pas en reste, va choisir *la Dépositaire*, de M. Sée. On prie instamment ceux que leur mauvais destin conduirait à la

Comédie-Française de ne pas juger le théâtre français, ni même le théâtre contemporain, d'après cette histoire qui était déjà morne et banale quand elle parut en 1903 dans sa nouveauté si tant est qu'elle ait jamais pu paraître une nouveauté.

Lucien Dubech.

# LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les travaux des experts. — *La conférence dure toujours. Le* 20 *mai, les Etats-Unis font savoir qu'ils acceptent une petite réduction de leur créance :* 10 *pour* 100 *sur les* 50 *millions de marks-or prévus pour l'arriéré de leurs frais d'occupation. On annonce aussitôt que les experts se sont enfin mis d'accord sur la répartition entre les créanciers des sommes fixées par le plan Owen Young.*

*Le memorandum des Alliés et le rapport de sir Josuah Stamp sont remis au docteur Schacht, le* 22 *mai.*

*Mais, le* 23, *le second expert allemand, M. Vœgler, donne sa démission.*

*Le docteur Schacht refuse encore de souscrire aux propositions alliées* (25 *mai*).

*Le gouvernement conservateur anglais, pressé d'annoncer aux électeurs la conclusion de l'accord, hâte l'arrangement final.*

*Le* 29 *mars, à la veille du scrutin, on annonce que le docteur Schacht accepte une annuité moyenne de* 2 *milliards* 50 *millions de marks-or. Les réserves du docteur Schacht subsistent, d'ailleurs, et il reste à établir le rapport définitif. Mais, d'ores et déjà, le plan Dawes a cessé d'exister. A partir du* 1er *septembre, le plan Young entrera en vigueur.*

La victoire travailliste en Angleterre. — *Les élections du* 30 *mai à la Chambre des communes marquent une importante avance des travaillistes. Ils enlèvent près de* 300 *sièges. Les conservateurs perdent la majorité absolue. Ils ne sont plus que* 260. *Quant aux libéraux, tous leurs efforts ne leur rendent que* 59 *sièges.*

France. — *Le dirigeable allemand* Graf Zeppelin *doit atterrir à Cuers-Pierrefeu, après une longue lutte contre le mistral. Il a été obligé de faire appel à l'aide des autorités militaires françaises et de nos troupes d'aviation* (17 *mai*).

— *M. Herriot est réélu maire de Lyon par* 23 *voix contre* 7 *voix modérées. Les* 27 *socialistes du conseil municipal se sont abstenus* (19 *mai*).

— *Rentrée des Chambres. Le projet de budget pour* 1930 *est distribué*

*aux députés. Il prévoit un milliard environ de dégrèvements* (23 *mai*).

— *Elections au conseil général de la Seine. Le premier tour de scrutin marque une légère avance des partis modérés* (26 *mai*).

Belgique. — *Elections pour le renouvellement de la totalité de la Chambre des députés et d'une fraction du Sénat. Les socialistes marquent un recul sensible au profit des libéraux. Les autonomistes flamands gagnent des sièges sur les catholiques* (26 *mai*).

Lithuanie. — *Exécution de l'étudiant Vosylius, auteur d'un attentat sur la personne du dictateur Waldemaras* (24 *mai*).

Afghanistan. — *Le roi Amanoullah abandonne définitivement la lutte et se réfugie aux Indes* (24 *mai*).

A. M.

# TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXVII. — Avril-Juin 1929


| | | | |
|---|---|---|---|
| S. A. R. Madame la duchesse d'AOSTE ..... | *Souvenirs d'Afrique.* I... | 257 | 3 |
| — ..... | — II... | 385 | 4 |
| Émile BAUMANN..... | *Bossuet et Fénelon : la bataille du Quiétisme...* | 402 | 4 |
| René BENJAMIN..... | *Les Augures de Genève* II. | 11 | 1 |
| — ..... | — III. | 188 | 2 |
| — ..... | — IV. | 312 | 3 |
| — ..... | — fin. | 429 | 4 |
| Charles BENOIST..... de l'Institut. | *Canovas del Castillo* III.. | 513 | 5 |
| R. BLACHEZ..... | *La Conspiration de Saumur* I ..... | 689 | 6 |
| Marcel BRION..... | *Une nouvelle psychologie du langage* ..... | 31 | 1 |
| Commandant BUGNET..... | *En écoutant Foch*..... | 148 | 2 |
| Maurice CHEVRIER..... | *Chant du Solstice d'Été* (poème) ..... | 580 | 5 |
| Lucien DAUDET..... | *Autour de Marcel Proust*.. | 273 | 3 |
| Jean DORSENNE ..... | *Saison des mangues à Tahiti* ..... | 583 | 5 |
| Alain GERBAULT..... | *Ma traversée du Pacifique.* | 659 | 6 |
| André HARLAIRE..... | *Où le crime commence* (récit) ..... | 467 | 4 |
| Edmond JOLY..... | *La Chambre des Saints à Rome* ..... | 538 | 5 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Robert LAUNAY | *Un Jacobin à la solde de Bonaparte* | 50 | 1 |
| Charles LE GOFFIC | *Deux entretiens avec le maréchal Foch* | 129 | 2 |
| Jack LONDON | *La graine de Mac Coy* (conte) | 590 | 5 |
| Alain MELLET | *Foch et la Paix* | 180 | 2 |
| Georges MŒNIUS | *Le Germanisme contre la Romanité* | 641 | 6 |
| Jacques de MONTBRIAL | *Ode à quelques dames* | 338 | 3 |
| Marie-Louise PAILLERON | *De Turc à Maure* (récit) | 341 | 3 |
| Jean RENARD | *Les Soviets et la famille* | 453 | 4 |
| Gal Serge SAVITCH | *L'abdication de l'empereur Nicolas* | 1 | 1 |
| STENDHAL | *Un chapitre inédit de* l'« Histoire de la peinture en Italie » : *Le Corrège* | 670 | 6 |
| H. de VERE STACPOOLE | *Le Récif aux étoiles* (fin) | 66 | 1 |
| Émile ZAVIE | *Les Dieux de la Tribu* (roman) I | 716 | 6 |


# LES IDÉES ET LES FAITS

## LA VIE A L'ÉTRANGER


| | | | |
|---|---|---|---|
| Saint-Brice | *A l'Américaine* | 101 | 1 |
| — | *Le Plébiscite italien* | 231 | 2 |
| — | *Prélude aux élections anglaises* | 365 | 3 |
| — | *Les fruits de Locarno* | 490 | 4 |
| — | *Des utopies aux réalités* | 612 | 5 |
| — | *Le verdict des urnes* | 739 | 6 |
| André Duboscq | *Les trois principes de Sun Yat Sen* | 744 | 6 |


## LES LETTRES


| | | | |
|---|---|---|---|
| André Rousseaux | *Un roman rustique* | 107 | 1 |
| — | *Mœurs littéraires d'autrefois et d'aujourd'hui* | 237 | 2 |
| — | *Trois romanciers* | 371 | 3 |
| — | *Figures d'Occident* | 496 | 4 |
| — | *Les Cahiers de Barrès* | 618 | 5 |
| Robert Kemp | Livres nouveaux | 622 | 5 |
| — | *Voyageurs* | 749 | 6 |

## LES BEAUX-ARTS


| | | | |
|---|---|---|---|
| Emile Henriot..... | *Le Théâtre aux dix-septième et dix-huitième siècles; Belles reliures*..... | 111 | 1 |
| — ..... | *Jacques-Émile Blanche; Beloborodoff*..... | 628 | 5 |
| André Cœuroy..... | *Deux musiciens de race : Berlioz et Messager.* | 376 | 3 |


## L'HISTOIRE


| | | | |
|---|---|---|---|
| Paul Ballaguy..... | *L'expansion française au moyen âge*..... | 241 | 2 |
| — ..... | *Les romantiques et les auberges*..... | 502 | 4 |


## LES SCIENCES


| | | | |
|---|---|---|---|
| Alphonse Berget..... | *La rotation de la terre et la mesure du temps.* | 755 | 6 |


## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE


| | | | |
|---|---|---|---|
| ***..... | *Alfred Hugenberg*..... | 116 | 1 |
| — ..... | *Jérôme et Jean Tharaud*..... | 379 | 3 |
| — ..... | *Le docteur Schacht*..... | 506 | 4 |
| — ..... | *Mgr Seipel*..... | 632 | 5 |
| — ..... | *M. d'Andigné*..... | 759 | 6 |
| W. Morton-Fullerton. | *Myron T. Herrick*..... | 246 | 2 |
| Lucien Dubech..... | Le Théâtre ..... | 124 | 1 |
| — ..... | — ..... | 251 | 2 |
| — ..... | — ..... | 379 | 3 |
| — ..... | — ..... | 510 | 4 |
| — ..... | — ..... | 637 | 5 |
| — ..... | — ..... | 761 | 6 |


*Le Gérant :* Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 38122.